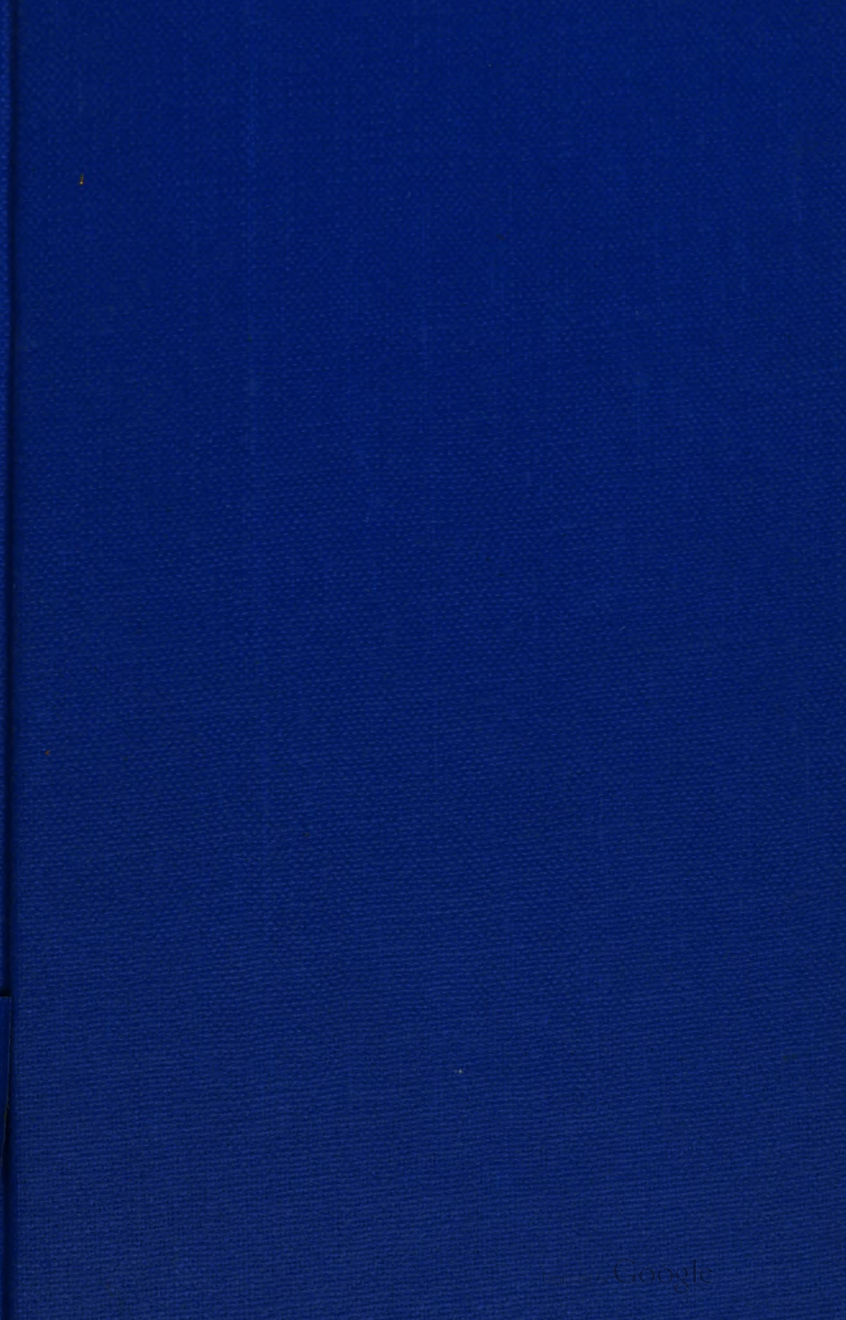



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


Digitized by Google

LE COUCOU

ROMANS DE FÉLICIEN CHAMPSAUR

Dinah Samuel. — Mœurs de théâtre. — (Pierre Douville, éditeur), 22e mille . . . . 3 fr. 50

Régina Sandri. — Mœurs de théâtre. — (Eugène Fasquelle, éditeur), 11e mille. . . . . 3 fr. 50

La Faute des Roses. — *Comtesse de Lyrolle*, *Armand Ceigneuraie*, *Lucita Cillero*. — Décors de France et d'Italie. — (Fasquelle, éditeur), 15e mille . . . . 3 fr. 50

La Glaneuse. — Roman nuptial. — (Fasquelle, éditeur), 11e mille . . . . 3 fr. 50

Sa Fleur. — Mésaventure d'une jeune fille, *Suzanne de Jussieux*, avec un féministe. — (Fasquelle, éditeur), 6e mille. . . . . 3 fr. 50

Poupée Japonaise. — *Sameyama*. — Histoire d'une mousmé devenue impératrice. La vie du Yoshiwara. Le quartier de plaisir évoqué, tout le Japon ancien. — (Eugène Fasquelle, éditeur), 9e mille. . . . . 3 fr. 50

Lulu. — Roman clownesque, 200 dessins de maîtres. — (Fasquelle, éditeur), 22e mille. . 3 fr. 50

Le Semeur d'Amour. — *Lingam et Yoni*. — Roman hindou. — (Fasquelle, éditeur), 11e mille 3 fr. 50

L'Arriviste. — Trilogie sociale : *Marquisette*, *Me Claude Barsac*, *Renée April*. L'ouvrage complet en un fort volume. — (Albin Michel, éditeur), 99e mille . . . . 3 fr. 50

L'Arriviste. — *Marquisette*, le premier livre de la trilogie, vendu séparément. — (A. Michel, édit)., 55e mille . . . . 0 fr. 95

L'Orgie Latine (*Messalina*), 100 illustrations en couleurs, d'Auguste Leroux — (Fasquelle édit.), 44e mille . . . . 3 fr. 50

L'Ingénue. — Ecole buissonnière d'une vierge, 100 dessins par Maurice de Lambert. — (Pierre Douville, édit.) . . . . 3 fr. 50

Le Coucou. — (Pierre Douville, éditeur). . . 3 fr. 50

ŒUVRES PROCHAINES

Le Triomphe de la Vie (printemps 1906). . 3 fr. 50

L'Empereur des Pauvres (1906) :

* *Le Pauvre*, 1 volume . . . . 3 fr. 50

** *Vers l'Étoile*, 1 volume . . . . 3 fr. 50

FÉLICIEN CHAMPSAUR

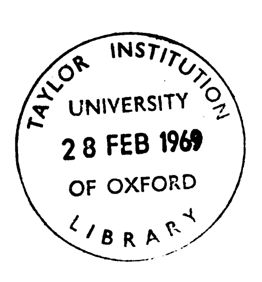


LE COUCOU



PARIS
PIERRE DOUVILLE, ÉDITEUR
28, RUE DE TRÉVISE, 28

1906


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 FEB 1969
OF OXFORD
LIBRARY

Livre Premier

LENDEMAIN DE FOLIE



LIVRE PREMIER

LENDEMAIN DE FOLIE

Au sortir de la gare, il marchait en repassant dans sa tête des choses d'autrefois, que lui rappelaient, au fur et à mesure, les images de la route. Il y avait longtemps, — bien longtemps — qu'il n'était venu à Verneuil; la petite maison devait être à l'abandon. Des réparations sans doute y seraient nécessaires; le toit — depuis deux ans — plus que cela, peut-être ? — serait dégradé; il faudrait y faire poser, sans doute, des tuiles neuves. Le jardin devait être plein de mauvaises herbes. Pourvu qu'on n'ait pas laissé mourir le grand rosier grimpant autour de la maison ? Sans doute, quelqu'un avait dû s'occuper un peu de tout

cela pendant son absence ; car il avait été absent longtemps. Combien de mois, d'années ? il ne le savait pas au juste.

Confusément, il se rappelait des épisodes de sa vie ancienne, des frasques de très jeune homme, des joies, des chagrins, des riens qui l'avaient fait violemment souffrir, toutes sortes de menues souvenances dont il souriait à présent, en homme rassis, indulgent aux choses de jeunesse où quelque fraîcheur, un parfum de passé, demeure, embaumant les souvenirs éloignés.

Il avait acheté cette maisonnette à une époque où, las de la vie éreintante longtemps menée, il avait voulu se retirer du tourbillon, s'aménager un coin de tranquille repos, fécond en inspirations, où le travail intellectuel lui serait facile, auprès de quelqu'un qui l'aimerait, d'une femme qui serait douce et le connaîtrait assez pour ne point troubler ses intimes rêveries, — les lui faciliterait plutôt par des paroles appropriées à ce qu'il lui laisserait deviner de lui-même, par ses attitudes et ses gestes.

MAIS JEAN DAYEL AVAIT BEAU CHERCHER : QUELQUE CHOSE LUI ÉCHAPPAIT DE SA VIE PASSÉE, QU'IL NE RETROUVAIT POINT.

Il ouvrait à présent la grille, où la vigne vierge, aux feuilles dentelées vertes et pour-

pres, se clairsemait par places ; il y avait des trous dans la tapisserie verte, comme dans son cerveau. Sur un mur couraient des glycines dont il apercevait, de ci, de là, les ramures torses, comme de longs serpents emmêlés.

Les volets étaient clos, et close la porte.

Voilà bien longtemps que la maison était vide. Au rosier grimpant, il cueillit l'une des fleurs dernières, — et il eut envie de pleurer sans savoir pourquoi. Il porta la fleur à ses lèvres, en mâchonnant la tige : il se disait que la maison n'eût pas dû être vide. Du moins, cette solitude lui paraissait anormale ; jamais au temps où il l'habitait, plusieurs mois de l'année, elle n'avait ainsi paru abandonnée.

Il est vrai qu'il y avait — oui, bien longtemps — qu'il l'avait quittée. Combien de mois ? il ne savait; pourquoi ? Il ne s'en souvenait plus.

Jean Dayel avait ouvert la porte, difficilement, le pêne étant rouillé ; il écoutait résonner ses pas dans le couloir, effrayé du bruit qu'il faisait, comme s'il eût craint d'éveiller des personnes chères endormies.

A travers les salles, des objets connus raccrochaient sa pensée ; des saisons revivaient dont, un moment auparavant, rien ne restait en lui. Des scènes évanouies passaient devant

ses yeux, présentes à nouveau, et de tout ça ne demeurait aucune amertune ; les lointains du passé sont comme ces paysages qu'on a délaissés pendant des années, auxquels, au retour, on trouve des beautés que l'on ne soupçonnait point, que peuplent des images anciennes. C'étaient des objets dont chacun éveillait un écho endormi.

En haut, dans les chambres, une douleur l'étreignit, sans qu'il sût d'où lui venait cette souffrance; il ne pouvait démêler la cause de la solitude inouïe, du vide où se débattait son âme, parmi tout ce décor auquel manquait la vie, qui avait l'air vraiment d'un cadre finement ouvragé d'où la toile aurait été arrachée.

Il ne se souvenait plus de ce qui s'était passé pendant son absence; il avait voyagé; mais sa mémoire ne lui présentait aucune image des choses que, certainement, il avait dû voir pendant tout ce temps.

Sûrement aussi, l'on avait fait quelque changement, rangé des objets dont l'intime désordre était resté dans ses yeux. Combien de temps avait-il voyagé ? Il ne pouvait nettement rattacher sa vie de naguère au présent; il y avait un trou dans la trame, un temps dont il n'arrivait pas à reconstituer les péripéties.

Il savait que, depuis bien longtemps aussi, rien, aucune nouvelle œuvre n'avait jailli de son

cerveau ; il n'avait pas travaillé depuis des mois... « eh ! oui — s'avouait-il, honteux un peu de sa paresse — depuis qu'il avait quitté la maison. »

Mais où donc était-il allé ? Qu'avait-il fait ? Il n'arrivait pas à évoquer ce passé, pourtant si proche : de confuses images s'offraient, d'un parc où il s'était promené, d'hommes uniformément habillés qu'il avait entrevus, errant comme lui par les allées. Il lui semblait qu'il avait été prisonnier, retenu dans une chambre sans gaieté, malgré que ce fût une chambre claire ; mais il n'y avait pas de piano, aucun instrument de musique. C'était une excuse de sa paresse ; il n'avait pas pu travailler. Mais ce n'était pas vrai : c'était un rêve. Il ne savait rien, sinon qu'un vide s'était fait dans sa tête, une lacune que sa mémoire ne parvenait pas à combler. Dans son cabinet, par la fenêtre ouverte, il contemplait le paysage aimé, les arbres touffus, où le soleil mettait des taches violettes, où des feuilles, brûlées par places, mêlaient à la verdure des rousseurs d'or.

Sans qu'il lui fût possible de retrouver des images nettes du temps de son absence, chacune des visions coutumières de sa vie se reproduisait fidèlement ; chaque meuble, tous les riens dont est faite la physionomie de la maison étaient à leur place. Le piano, entre les fenêtres, le

tabouret devant l'instrument, les casiers où se rangeaient les partitions préférées, les éditions de luxe, des albums de ses œuvres à lui, tout était là, sans qu'aucun signe lui pût dire combien de temps elles avaient dormi dans la solitude.

Avait-il assez souvent tressailli sous ses doigts, ce clavier, dont, curieusement, il examinait les touches ? Il hésitait à les faire résonner, malgré qu'un grand désir lui vint de savoir si les notes n'en étaient pas fêlées à présent, irrémédiablement, depuis le temps qu'il ne les avait effleurées. Il redoutait cette même tristesse, cette déception que donne aux vieillards la lecture des vieilles lettres d'amour dont leur apparait le mensonge, n'éveillant en leurs âmes usées d'autres échos que ceux des désillusions oubliées.

Il n'osait poursuivre son exploration à travers les chambres, craignant la soudaine révélation de quelque tristesse qu'il sentait planer sur lui, mais qu'il avait oubliée, égarée sans doute au long de la route, tandis qu'il regagnait sa chère maison de Verneuil : *la Maison des Roses*.

C'était là le titre de l'un de ses meilleurs succès de jadis ; et c'était cette maison perdue sous les fleurs qui lui avait inspiré la romance célèbre. Les Parisiennes la chantaient et aussi bien les paysannes des provinces reculées — et

pas seulement les filles du gentil pays où vivait sa maison. « Vivait ? » Mais non, c'était là justement ce qui le troublait : elle ne vivait plus.

Machinalement, Payel était monté au premier, entré dans la chambre; au centre s'étendait le lit, semblable sous sa housse foncée, sous l'ombre que faisaient les volets fermés, à une bête couchée, barrant le chemin. Jean ouvrit la fenêtre : dans le cabinet voisin, sur la toilette large, des flacons minuscules, une boîte à poudre, des bibelots évoquaient l'image de Marthe qui n'était plus là, comme autrefois, toujours gaie, fredonnant quelque chanson, en papillonnant à travers les pièces.

C'était parce qu'elle était partie que la maison était morte. *Pourquoi donc était-elle partie?* Il ne s'en souvenait point. Comme il allait et venait, angoissé de cette absence, dont il ne retrouvait pas la cause, ses yeux lurent une date sur un calendrier — pendu auprès de la cheminée : 13 *juin*. Ah ! il se souvenait à présent : Marthe était morte !

« C'est donc pour cela que j'ai été fou? Oui ! pendant un an, m'ont-ils dit là-bas ! J'ai été fou !... Parce qu'elle est morte !... Voilà pourquoi elle est si vide, et si triste, la maison des roses... »

Il savait maintenant, il se rappelait sa capti-

vité; c'était à la même date, aujourd'hui, il y avait un an qu'elle était morte ! — Tout à coup, le tintement de la clochette rouillée, à la grille du jardin, le fit sursauter. Il descendit en hâte.

— Qui donc pouvait venir ?

Une vieille femme, ratatinée sous sa mante noire, sans attendre qu'il lui ouvrît la porte, s'avançait vers lui et le saluait, en le regardant, curieuse.

— Bonjour, monsieur Dayel ! Ça va-t-il, à cette heure ? Je viens arranger un peu chez vous; depuis le temps, il y a bien des choses à faire, c'est sûr. Mais on a pris soin tout de même de votre maison, voyez-vous, puisqu'on nous a confié sa garde.

Jean l'écoutait, distrait un peu de ses pensées, songeant qu'elle devait savoir comment Marthe était partie, — de quoi était-elle morte ? — puis sa folie, son voyage. C'était certain : il avait été fou, pendant un an.

Déjà la vieille avait ôté sa mante, apparaissait proprette, sous sa coiffe tuyautée. D'un placard ouvert elle tirait des objets de ménage.

— Vous me reconnaissez, pas vrai, monsieur Dayel ? La mère Machet, votre voisine ; j'ai souvent aidé chez vous, quand vos amis venaient de Paris ; vous vous rappelez bien ?

La vieille avait prononcé cela prudemment, en commère avisée, qui a peur d'en trop dire,

— Voilà longtemps que ma femme est partie ? Vous vous souvenez de cela ?

— Ah ! C'est un bien grand malheur pour vous, mon pauvre monsieur ! Qui aurait jamais pensé ?... Elle était bien mignonne, tout de même, votre dame, si blonde... et si douce ! Qui aurait pu croire ?...

— Oui, n'est-ce pas, on n'aurait pu se figurer qu'elle s'en irait si vite...

— Faut plus y penser, voyez-vous, monsieur Dayel, y en a tant de choses tristes dans la vie ? C'est fini, et puis, ça recommence. Vous êtes si jeune, sans compter que vous gagniez beaucoup d'argent, autrefois... Dame ! Chacun son travail... avec vos musiques ! Faut aussi vous soigner, pour composer encore de belles chansons qu'on chante partout.

La vieille époussetait les pièces du rez-de-chaussée, rangeait les meubles, les objets que Dayel tout à l'heure avait déplacés, vaquait à sa besogne, tandis qu'il songeait : « C'était bien cela : il y avait un an, sa femme, si blonde et si douce, était morte ! Et lui était devenu fou de douleur : c'était pour ça que, tout à l'heure encore, il ne se souvenait plus. Il n'avait pas vu l'horrible toilette, ni le cercueil ; trop malade sans doute, il n'avait pu l'accompagner au cimetière. Dès les premières heures, on avait dû l'emmener. »

Le soir commençait à tomber.

Soudain, il eut hâte de quitter la maison où la vieille s'affairait, zélée à sa besogne. Il irait à travers la campagne, bercerait au chant des feuilles, dans le crépuscule, sa rêverie : il était guéri ; il n'était plus fou ; il allait se reprendre à la vie normale ; mais, avant, il resterait seul, quelque temps, dans ce pays si beau en cette saison.

— Je dînerai à l'auberge, dit-il, et je vais me promener, en attendant... Demain, je verrai ce qu'il faudra faire. Bonsoir, mère Machet.

Il s'en allait, sans écouter la femme qui lui recommandait une servante, disant qu'il ne pouvait rester seul ainsi, sans personne qui prît soin du logis ni du maître.

Dans la grand'rue, il éveillait l'attention des gens sur son passage. On semblait s'étonner de le voir libre, on guettait sur son visage le changement qu'avait dû faire la tristesse, — *la maladie*.

Il reconnaissait à présent ses anciens voisins, répondait de la tête ou du geste, — sans s'arrêter, — aux saluts qu'on lui adressait du pas des portes. Mais ces regards blessaient Jean Dayel : on épiait son chagrin et il avait une gêne de cette curiosité qui cherchait à dénuder une douleur ; il se hâta de sortir de la grand'rue, prit un chemin, au hasard, creusé

de profondes ornières que bordaient des haies épaisses, d'où émergeaient des arbres. Là, il serait bien seul, libre de détendre son masque, sans plus aucun souci des gens.

Il reconnut aussi le chemin par où, bien souvent, Marthe et lui, autrefois, ils allaient vers la Seine, à cette heure justement où le jour près de s'éteindre donne aux paysages une grâce chaque soir différente, distribuant ses richesses, ses reflets d'ors, pourpres et mauves, sur la campagne, argentant les rives.

Autrefois, tout cela, dans son âme de musicien, se traduisait en rythmes, où passaient les chants des bestioles et le murmure de l'eau, parmi des motifs, entraînants ou voluptueux, gais ou tristes, à la couleur des heures.

Ce chemin était solitaire, peuplé seulement d'oiseaux et d'insectes, chantant et bourdonnant dans les haies, où des volées de passereaux s'abattaient, gourmands de mûres noires. Dans l'atmosphère encore brûlante, stridaient les cris de martinets gouailleurs, le chant des grillons dans l'herbe séchée : tout vivait encore ardemment, par cette soirée, palpitait de la joie de l'été.

Des chansons, des rires s'évadaient par les fenêtres, des cours des fermes jalonnant la route; une gaieté s'exhalait des champs de blé

où les épis se dressaient dorés, immobiles, tranchant sur le ciel merveilleusement bleu.

Dayel arrivait au bord de la Seine, heureux de cette solitude, content d'entendre le clapotis doux de l'eau, d'être à l'abri des regards. Il écoutait vivre la terre.

Mais sa peine était lourde de songer que, Marthe partie, il devait dorénavant, chaque soir, rentrer seul dans la maison vide; il avait envie de pleurer et, en même temps, il sentait une béatitude immense l'envahir, de percevoir la musique des champs, mélancolique et douce. De sa douleur même s'exhalait une chanson, triste de cette tristesse des enfants qu'on a contrariés, après que les pleurs sont taris.

Soudain, la chanson se tut en lui et ses yeux s'emplirent de larmes : il avait cessé de regarder les arbres, le miroir du fleuve où se reflétait le ciel, et ses yeux détournés n'avaient plus rencontré, dans le crépuscule, que le vide, — Marthe n'étant plus là comme autrefois, muette et serrée contre son épaule.

Longtemps le musicien laissa murmurer en lui ses pensées; la Seine se diaprait des nuances du couchant; dans l'eau, sur les bords, s'allongeaient les ombres des arbres et tremblaient les feuilles reflétées; parfois éclatait un roseau neigeant autour de lui ses graines légères et son duvet; des iris sauvages embaumaient que

froissa un oiseau volant de l'une à l'autre rive, tandis que d'autres, dans les arbres, piaillaient, avant de se taire jusqu'à l'aurore prochaine.

Le paysage, au loin, se teintait de mauve gris à l'horizon où s'éteignaient les lueurs; des coins brûlaient encore, où les derniers rayons ardaient dans l'ombre, comme des brasiers de forge; des bandes d'un vert pâle, de bleus dégradés, de vermillon, de pourpre, striaient le ciel, s'adoucissaient dans le miroir de l'eau, ondulaient et se plissaient, colorant les images cassées aux profondeurs.

La nuit montait, grandissait. Des souffles ridaient le feu, l'argent, le vert et l'or liquides, d'où s'élevait une légère brume, haleine de la nuit tombante.

Jean songea à regagner Verneuil; à cette heure, les dîneurs auraient cessé d'encombrer la salle de l'auberge; il y serait tranquille, sans trop de figures importunes autour de lui.

Il longea quelque temps la rive.

L'obscurité, là-bas, sur les deux bords du fleuve, se piquait de points de lumière, les lampes aux fenêtres des maisons de Triel, d'un côté, sur la pente, et de Verneuil, de l'autre, à l'orée de la masse sombre du bois.

Bientôt, surgit l'enseigne : *A la Grande Pinte*. L'hôtelier, fin et cordial, ancien garçon de

café montmartrois, debout sur le seuil, salua Jean Dayel et s'exclama sur sa bonne mine présente, lui faisant fête de son retour, — sans faire aucune allusion à quoi que ce soit. Et maintenant, sur la table, couverte d'une nappe écrue cassée de gros plis rêches, Dayel mangeait de grand appétit son premier repas de liberté. — Des habitués, autour de lui, jouaient aux cartes, accompagnant les coups de grosses plaisanteries et de rires sonores; des paysans buvaient et causaient bruyamment de leurs affaires, du bétail et de la moisson; d'autres, parmi les éclats, contaient de grasses histoires.

Des vides avaient dû se faire, parmi eux : des hommes, des femmes étaient morts, et pourtant ils semblaient joyeux, dans la vie qui continue. Ainsi que tout à l'heure dans l'épanouissement de la campagne palpitante, il sentait l'existence le reprendre, — l'attirer comme fait un puissant aimant d'un fétu, — pour le rejeter à la lutte, dans la vie de tous, mêlée de nouvelles joies et de nouvelles peines. Sans hâte, il achevait son repas, flânait devant son café fumant ; il entendait les propos plutôt qu'il ne les écoutait.

Le musicien, pour qui tout se devait traduire en harmonies, renaissait en lui; la passion le reprenait des rythmes joyeux; un motif de valse hantait sa cervelle, où s'entrechoquaient

et se mariaient des sons, une valse qui, comme ses œuvres d'autrefois, éveillerait la joie, exciterait au plaisir et à l'amour.

Jean s'en alla vers sa maison, — *la maison des roses.* Il oubliait, grisé des effluves ambiants, qu'elle n'était plus la gaie villa d'antan; sa tête trop pleine n'en percevait plus la tristesse et le vide.

La vieille avait allumé dans l'antichambre la veilleuse au globe rouge, et rien ne semblait, à l'abord, avoir changé dans la maison d'autrefois, perdue sous les fleurs.

Au coin d'une rue, rasant les murs, il avait vu un couple furtif s'étreindre, le bruit d'un baiser s'envolant dans l'air chaud qu'à peine fraîchissait la brise d'été, imperceptible. Des fenêtres ouvertes s'exhalait un parfum d'intimité tendre; l'air plein de chuchotements sentait la vie, l'amour, dont éclataient toutes les existences gonflées de sève.

De même que jadis, alors que le poussait l'inspiration de quelque mélodie, après des rêveries ou quelque promenade, Jean Dayel s'installa devant son piano.

Assis devant les touches blanches et noires, — comme les phases d'une vie, — les croisées ouvertes, soûlé de chants d'oiseaux, du parfum des fleurs estivales, haleines d'amour — Jean

Dayel laissait descendre vers le clavier les motifs dont débordait sa tête, et faisait résonner dans la pureté du soir des notes ivres, reprenait, modifiait, à chaque reprise, le motif tourbillonnant et voluptueux que coupait une phrase douce et lente en un mouvement de valse; ses yeux perdus regardaient dans le vide tourner des couples enlacés, puis, il laissait s'arrêter ses doigts sur les touches. Encore ému de l'inspiration éteinte, il se remémorait d'autres soirées heureuses. — Puis, il se leva, et, ressuscitant une des romances préférées de son œuvre, il fredonna un couplet ancien :

Pourquoi, Lison, ne veux-tu pas
Me dire ce qui te tourmente ?
Si tu n'oses — dis-le tout bas.
La chose est donc bien importante ?

Il feuilletait dans le carton recouvert de soie où reposaient ses dernières œuvres ; il retrouvait des valses, des marches et des chansons, le dernier quadrille qu'il avait composé — primeur de carnaval — et des fragments, des projets pas encore harmonisés, notés au hasard des trouvailles et jetés là, pour attendre.

Curieusement, heureux de revoir ces feuillets amis, son travail délaissé, il assemblait ces œuvrettes auprès de lui, sous sa main, pour les relire au piano tout à l'heure. Un attendrisse-

ment lui venait aussi des gravures que parfois il avait inspirés, de toutes ces lignes où des baisers chantaient entre les notes. Et il jetait, de ci, de là, un clin d'œil furtif, comme un enfant gourmand auprès d'une friandise, et qui retarde sa jouissance.

« ... Tiens! une enveloppe à son nom... son écriture à elle!...» Les bonnes pattes de mouche dégagèrent soudain des limbes de la tristesse, mystérieuse et non sans douceur qui l'emplissait, l'image de sa femme.— C'en était fait de la griserie passagère des notes gaies et tendres ; il ne songeait plus certes à rechercher les inspirations enfuies.

Bien vite, presque comme un voleur emportant un butin, Jean monta vers sa chambre — leur chambre d'autrefois — où, dans les rideaux flottait encore un parfum, éteint, suranné, l'odeur de la Marthe blonde et si douce, aux yeux clairs, aux lèvres printanières, si tentantes.

A demi étendu sur le lit ouvert en blancheur, Dayel dépliait la lettre, laissant sur ses genoux choir l'enveloppe à son nom, où dansaient les pattes de mouche de l'aimée, depuis un an morte.

Il lisait:

« Pardonne-moi, mon pauvre Jean; je pars, je t'abandonne vilainement. Oui, je sais bien que c'est mal et que je suis folle. Mais qu'y puis-je faire ? Je t'aime et je l'aime aussi lui, sans savoir comment, pas de la même manière que toi, — toi qui me ressembles tant.

« C'est à croire que je suis grise, je me sens emportée malgré moi, comme tirée par quelqu'un, plus fort que tout en moi ; et contre cela je peux rien, mon pauvre Jean. Tu m'en voudras, et moi je m'en veux de te faire une si grosse peine. Il faut que je m'en aille, que je me sauve bien loin.

« Adieu, Jean, oublie-moi, je ne te reverrai pas, puisqu'« il » m'emmène ; je n'ose te donner un baiser dont tu ne voudrais plus et, malgré tout, j'ai grand chagrin de te quitter.

« Marthe. »

— Comment ? Elle n'était donc pas morte ! Elle était partie ! partie ! avec un amant. Le gueux !

La phrase de la mère Machet lui revenait, qu'il avait prise pour une condoléance funèbre, ratifiant sa persuasion :

« — C'est un bien grand malheur pour vous ! Pauvre, pauvre monsieur ! Ah ! tout finit et tout recommence ! »

Affalé sur son lit, sans plus aucune conscience de rien, Jean Dayel restait endolori,

prostré. La lettre gisait auprès de lui, bleutée sur le drap écru; l'enveloppe tachait de clair le tapis sombre. — Comme anéanti par un coup violent, il s'endormit, s'engourdit plutôt, en une torpeur sans rêve.

Le jour filtrait à travers les fentes des persiennes en rais lumineux striant l'ombre de la chambre, lorsque Dayel s'éveilla. Il était meurtri, comme s'il avait roulé au fond d'un précipice, la tête pesante et les paupières lasses.

Il étouffait, souffrait de tous ses membres. Il vit qu'il n'avait pas quitté ses vêtements de la veille, chercha quelle nouvelle douleur l'avait frappé au point de l'anéantir ainsi. Péniblement, il se leva pour se dévêtir, espérant un réconfort des ablutions matinales; il ouvrit la fenêtre et contempla la montée verdoyante d'une colline, partagée en larges bandes colorées, noires à l'horizon, vertes et rousses, qui étaient des champs de blé, des avoines folles, des prés et des vignes, coupés de bois dont bruissaient les feuilles, mêlées aux cris des bouviers, aux chants des innombrables existences éparses. — Comme il marchait par la chambre, dans l'aveuglante lumière inondant la pièce, ses yeux rencontrèrent la lettre gisant sur le tapis, non loin de l'enveloppe où il lisait son nom tracé d'une main tremblante.

Il se souvint. Lucide à présent, il ravivait sa douleur, ruminant ces mots dont chacun le brûlait, il répétait d'une voix égarée, très douce :

« Un baiser dont tu ne voudrais plus, et pourtant je t'aime toujours bien. »

... Marthe ! la si douce et si blonde, c'est elle qui l'avait rendu fou ! Elle n'était pas morte. Elle était partie, pour suivre un autre qui sûrement ne l'aimait pas autant que lui.

Certes il eût préféré la savoir morte, il eût trouvé une mélancolique joie, à son retour, à chercher sa tombe, à la fleurir des roses de leur maison. Elle eût été encore à lui par delà la mort. De ce chagrin et de cette piété il eût tiré des œuvres, plus graves et plus mélancoliques, plus belles peut-être que ses romances d'amoureux : sa peine aurait élevé son talent jusqu'à l'indicible beauté des regrets doucement tristes. Elle l'aimait, bien sûr, mais, peut-être, avait-il été trop prompt à la lancer dans un monde nouveau pour elle, où les adulations affluaient vers sa beauté de fine statuette. Il l'avait laissée se griser des belles paroles entendues, des désirs exprimés autrement, plus habilement qu'en aucun autre milieu moins artiste.

Peut-être était-ce un peu sa faute aussi, il était malheureux à présent. Il avait été aveugle, sans méfiance des hommages qui flattaient son amour, aveugle aussi de ne pas voir le trouble

qui, certainement — il s'en souvenait à présent, trop tard — avait précédé son départ à elle, son deuil à lui et sa folie.

Pantelant, fiévreux, il revivait son passé d'amour, — d'adoration, — pour sa Marthe jolie qui l'aimait un peu aussi et qui l'avait rendu fou. Comme un enfant privé de son jouet favori, il eût sangloté, si les larmes lui avaient encore été possibles. Il avait dû verser tant de pleurs, la veille, que la source en était tarie.

Il avait entendu la grille, tout à l'heure, grincer, au fond du jardin; des pas allaient et venaient en bas : c'était la mère Machet qui préparait le déjeuner sans doute, activant la ménagère besogne matinale.

Volontiers, souffrant, il serait resté là, couché, blotti dans un coin de la chambre, comme une bête blessée, mais il eut peur, songeant que des gens le croiraient fou de nouveau, si le bruit courait de son malaise.

Il avait tant souffert, malgré sa fréquente inconscience, là-bas, dans la maison des fous. Une horreur l'étreignait de retourner à sa cellule des premiers mois; une terreur de brutalités renaissantes à sa mémoire, du supplice aussi des rares heures où, lucide, il s'était vu prisonnier. Il se rappelait les cris entendus des autres, l'éveillant de ses cauchemars, il se rap-

pelait de monotones promenades sous l'œil des gardiens dans le grand parc clos de hautes et noires murailles.

Enfin, il eut la force de descendre, composant son visage afin que nul — pas même la vieille servante — ne pût y déchiffrer sa douleur nouvelle.

Tandis que, heureuse de montrer sa sollicitude nuancée de pitié, la mère Machet le servait, empressée autour de la table, — il prit son repas avec un mauvais appétit apparent, malgré sa volonté. La mère Machet voulait causer, distraire Jean de son mutisme. Dayel répondait à peine quelques mots, pour ne pas désobliger la vieille femme, pour qu'elle ne pût croire surtout que subsistait quelque trouble en lui de cette année de folie.

La sonnette rouillée grelotta soudain, et Dayel tressaillit; chaque bruit imprévu devait annoncer un malheur, quelque chose qui viendrait aggraver encore sa souffrance. La mère Machet revint, lui tendant une lettre, timbrée de Paris. Jean posa l'enveloppe près de lui; il hésitait à la lire, hanté de la peur terrible, s'il manifestait une émotion, que le moindre de ses gestes parût un signe de démence.

Avec une tranquillité affectée, tandis que fumait devant lui le café répandant une odeur

chaude dans la salle, il déchira l'enveloppe.

Le sachant libéré, guéri, on le prévenait qu'il eût à reprendre sa fillette, Marthe, tout en sollicitant de lui le paiement des soins qu'on avait pris de l'enfant.

C'est vrai, il savait bien qu'il manquait encore quelque chose à son infortune : ce n'était pas lui seul qui avait été abandonné ; la petite était restée seule aussi par la faute de sa mère, la folie subite du père.

Elle se trouvait à présent chez son oncle Adolphe Dayel, un artisan, ébéniste du faubourg, qui n'avait pu faire autrement que de la recueillir.

... Elle avait bientôt quatre ans, la pauvre petite... Elle était blonde comme sa mère, avec les mêmes yeux bruns, verts par instants... Elle avait dû souffrir, chez son oncle, de la vulgarité bruyante de ces gens, de l'humeur acariâtre de la femme, chagrine et criarde. La lettre la disait souffreteuse et fréquemment malade. Il irait la chercher à Paris, s'occuperait d'elle...

Pauvre petite ! Rien qu'au ton ambigu de la lettre, il était facile de deviner que ces gens l'avaient prise avec eux parce que « on ne peut vraiment laisser mourir une enfant » — comme avait dû dire l'oncle, bon homme au fond, pour convaincre sa ménagère.

Ces parents n'aimaient pas le musicien, et sa fille avait dû entendre de tristes propos, les

mauvais jours, les samedis où l'ébéniste rentrait tard au logis, sa paye ébréchée.

... Marthe! la si blonde et si douce... elle n'avait point songé à sa petite fille pareille à elle plus qu'à son mari, son amant de tant d'ineffables années; elle les avait laissés tous les deux... *C'était pour cela, pour tout cela qu'il était devenu fou!* Il s'occuperait d'elle, il irait à Paris, dès qu'il serait mieux, moins souffrant, plus calme.

A travers la campagne, autour de Verneuil, Dayel promena sa douleur d'où commençaient à sourdre des mélodies encore vagues, l'emplissant de tristesse où se mêlait l'espérance joyeuse de la nature estivale. Il berça sa souffrance au murmure de l'eau. Comme la veille il s'en alla au hasard, dans les bois. L'odeur chaude exhalée par la terre, les arbres, les fleurs, s'ajoutait aux murmures, se concentrait en lui, pour s'harmoniser dans sa tête endolorie: l'angoisse des fins d'idylles se mêlait à la vie noyant tout dans le tourbillon des choses qui recommencent. Il ne regagna Verneuil qu'à la nuit tombée, marchant lentement sous un ciel d'un bleu ardent, plein d'étoiles, écoutant l'hymne des feuilles, de l'eau et de la nuit.

Livre Deuxième

ON PREND UNE FEMME



LIVRE DEUXIÈME

ON PREND UNE FEMME

I

Jean Dayel était né dans le peuple. Parisien et d'esprit éveillé, dès qu'il put voir et écouter autour de lui, chaque événement, chaque joie et chaque douleur résonnèrent en lui, se traduisirent dans sa tête par des chants intérieurs, par l'amour aussi de ces sentimentalités auxquelles s'accroche l'idéal populaire, qu'un rien suffit à dégager.

Son père était serrurier, établi dans une petite rue près de l'église Saint-Paul. Au sortir de l'école, Jean avait appris le métier paternel,

tout en cultivant la musique, dont l'étude, aux heures de loisir, le passionnait.

En cachette, il prépara son examen d'admission au Conservatoire, rêvant d'inouïs succès, malgré que de fréquents exemples l'eussent prévenu des déceptions qui guettent les futurs artistes. Admis à concourir, il entra dans un bon rang à la pépinière, et ce fut là son premier triomphe, dont l'annonce soudaine lui évita bien des luttes familiales. Ce succès flatta ses parents au point qu'ils décidèrent de l'affranchir des travaux manuels qui lui étaient pénibles, malgré son apparente docilité.

Jean Dayel avait du reste une de ces âmes de tendresse où se masse toute la sensibilité cachée dans les êtres rudes, les pauvres, les médiocres, tous ceux à qui manque l'affinement extérieur et qu'abattent les labeurs ingrats, les vices et les misères.

Enfant, Dayel était rêveur, très doux et studieux, délicat d'instinct. Toutes ses sensations avaient en lui des échos, dont le souvenir, plus tard, passa dans ses compositions, entraînantes ou plaintives, tendrement amoureuses, exprimant toute la nostalgie latente au cœur de la foule. Il sortit du Conservatoire avec un prix de composition, lauréat d'harmonie et bon instrumentiste.

Durant des mois, il mena la vie du musicien

pauvre, connut les longues courses à travers Paris, à la recherche des leçons mal payées, joua dans les soirées, fit partie d'orchestres de théâtres de banlieue, copia de la musique pour des éditeurs, suivit en de longues tournées des impresarios hasardeux, allant de ville en ville, des théâtres de provinces aux casinos des villes d'eaux et de l'étranger.

Il connut l'aisance relative alternant avec les misères et les duperies. Cette vie errante ne lui déplaisait point ; les spectacles renouvelés, les voyages enchantaient sa nature primesautière. Gamin d'origine, il savait tourner en gaîté les pires mésaventures, riait des déceptions et continuait, à travers toutes ces péripéties, de chanter la vie, selon la face morose ou joyeuse qu'elle lui présentait à l'heure de l'inspiration.

Il avait vingt-sept ans lorsque, devenu chef d'orchestre d'un concert, il eut enfin le loisir de travailler, de faire chanter ses romances. Très vite connu, il composa des valses qui furent jouées partout, qui des salons passèrent à la rue, et de la rue aux salons. Une opérette de lui réussit. Un chant patriotique, sur les couplets d'un faiseur quelconque, assura sa popularité définitive. *Le Vieux Soldat*, de ville en ville, de succès en succès, fit son tour de France, assurant la vogue du musicien, d'autant plus qu'à cette époque où tous les regards suivaient le

général Boulanger, roi de la rue, un renouveau guerrier semblait fleurir dans les âmes de France, un espoir de revanche et de victoire où se délectait le patriotisme réveillé. Des marches guerrières suivirent, d'un style plus ample. Jean Dayel avait presque de la célébrité à présent ; il en vivait gentiment.

Il possédait du reste, au plus haut point, cette sincérité de tendresse qui émeut les foules. Sa plus grande joie, surtout aux premiers temps de son succès, alors qu'il luttait pour s'imposer à l'attention, était de parcourir les quartiers populeux, aux soirs des belles journées, et d'écouter, aux carrefours, les chanteurs de la rue. Il aimait entrer dans le cercle dont s'entourent ces modernes aèdes, et malgré que ses oreilles fussent parfois révoltées des dissonances, bien vite il cessait d'entendre les fausses notes de la guitare et du crin-crin poussif, pour se bercer délicieusement aux chants, aux refrains repris par le chœur de mignonnes et frêles Parisiennes, émues visiblement d'une vague poésie, dont il était la cause.

Dans les décors pauvres des faubourgs, il se plaisait à des promenades sans fin, à cette heure joyeuse où, le travail fini, libérés jusqu'au lendemain, passent les ouvriers, les fillettes gaies, jacasseuses, en bandes ou seules, hâtives vers des rendez-vous.

A tous les déshérités n'apportait-il pas un peu d'idéal, simplement exprimé ? N'était-il pas le bienfaisant jardinier qui fait éclore des fleurs dans les âmes souffrantes ? Un orgueil venait, parfois, à Dayel de tout ce bonheur qu'il avait créé : il s'attendrissait lui-même, ému d'entendre résonner sur tant de lèvres ses refrains où se synthétisaient tout l'idéal et les aspirations, — tous les amours des humbles.

Les oreilles se faisaient attentives, lorsque des chanteurs ambulants s'arrêtaient aux coins des rues et, par quelques accords, arrêtaient les passants. Bientôt, les petits feuillets enluminés d'une lithographie attendrie circulaient entre les mains fines, et, par groupes d'amies, on suivait, sur le papier, les lignes, apprenant la chanson qu'on chanterait longtemps après, à la maison et à l'atelier. Parfois, un souvenir amoureux parait la chanson ; parfois, une peine de cœur était consolée, bercée par la mélodie.

Il aimait déchiffrer l'effet de la magie des mots tendres et des motifs sur les physionomies drôlement attentives, où se lisaient les sensations douces, les inquiétudes tendres, les songeries d'amour, et tout cela, c'était du rêve dont il était l'inspirateur et le bienfaisant interprète. C'était son âme à lui, qui se réflétait dans toutes ces âmes par son chant de rossignol populaire ;

il jetait du bonheur avec ces notes à travers Paris et la France.

Jean Dayel, bien souvent, avait cueilli quelqu'une de ces fillettes ; il avait eu des liaisons où il apportait, — mêlée à son scepticisme d'artiste et d'homme à la vie hâtive, — cette même sincérité d'une heure qui lui rendait sensibles les moindres émotions.

Ses chansons, il les avait vécues, comme il avait ressenti le frisson guerrier de ses marches, au passage des régiments acclamés, les jours de grandes revues.

Petit et châtain, avec des yeux bruns où se reflétait une perpétuelle rêverie, élégant et bien pris, il avait eu des bonnes fortunes, au hasard de ses voyages, selon ses successifs avatars de musicien pauvre — et d'auteur applaudi, aimé de la foule.

Le charme et les fugitifs chagrins de chacune de ces aventures, Dayel avait su les refléter dans ses compositions. Ses chansons furent tour à tour mélancoliques et brumeuses, ensoleillées et fleuries, désenchantées et voluptueuses, selon les femmes, les paysages, qui les avaient inspirées. Ses plaisirs, ses émotions tendres, ses déceptions amoureuses, ses tristesses, il les transposa en des mélodies, charmantes souvent, malgré la banalité des sujets qu'il aimait à chanter : et ce charme, aux notes

caresseuses sans doute, dont il sertissait des aventures compréhensibles à tous, dont le plus humble entendait en lui l'écho attendri, fut la cause de sa popularité. D'autre part, la sincérité de son inspiration, l'originalité qu'il témoignait parfois, sa fécondité primesautière, exempte de réminiscences, lui valurent l'estime des aînés, tandis que l'exubérante tendresse des motifs attirait à lui les femmes, heureuses de l'entendre, amoureuses de lui par avance, au travers de ses œuvres.

Jean était d'ailleurs un sympathique; sa voix était douce, et doux le regard de ses yeux bruns, très longs, que voilait souvent une timidité seyante et bientôt dissipée. La vie s'était de bonne heure offerte à lui comme une femme heureuse de laisser prendre ce qu'elle peut donner.

II

Il faisait si beau ce jour-là, que Dayel, acharné depuis le matin à sa besogne, une série de valses promises dans un délai très court à un éditeur, ne pouvait résister à l'attirance de ce soleil de printemps déjà proche de l'été, dont les rayons jouaient entre les feuilles des grands peupliers débordant les murs des quais, en face de sa chambre. Il faisait clair et il faisait bleu; il avait ouvert sa fenêtre toute grande, — une haute fenêtre d'une très vieille maison de l'île Saint-Louis, — et, debout dans l'embrasure, s'attardait, roulant entre ses doigts une cigarette, à regarder rêveusement de coin du vieux Paris resté majestueux, aristocratique, malgré le vandalisme boutiquier qui n'épargne aucun souvenir et fait s'envoler ces vieilles maisons leurs âmes familières.

Malgré qu'il eût voulu en finir avec cette tâche, dont il était las un peu, depuis une semaine qu'il y travaillait sans arrêt, Jean sentait une paresse l'envahir, des impatiences d'écolier à qui pèse l'atmosphère de l'école, qui guette le tintement des heures, songe à la promenade qu'il fera, aux plaisirs qui l'attendent, franchie la porte. Il regarda son piano et, sans ardeur, reprit une coda qui ne lui plaisait guère, dont il changea l'allure. A présent la besogne languissait, il ne trouvait rien; ou, plutôt, des compositions très différentes bourdonnaient en sa tête. Il se redisait le refrain d'une romance reçue, la veille, et qui l'obsédait de sa banalité printanière : il en avait trouvé le motif, en était poursuivi :

Le soleil est venu, m'amie,
m'apprendre qu'il est temps d'aimer.
Tes yeux si bien savent charmer,
t'adorer est ma seule envie.

Ce n'était pas fameux, bien sûr, mais la musique en serait facile à composer. Et puis, de plus méchantes paroles avaient eu les honneurs de la popularité. — Il aurait pourtant bien voulu en finir avec cette besogne. Courageusement, il jouait de nouveau la reprise de sa valse, cherchait...

« Ah ! s'écria-t-il en se levant et repoussant

du genou son tabouret, — je ne ferai plus rien de bon aujourd'hui... »

Il marchait à travers la pièce, furieux un moment de cette paresse subite qui l'entravait. Enfin, il sortit, résigné, se promettant de travailler le soir, d'en finir avec cette tâche qui lui pesait, après sa grande ardeur des premiers jours.

Il flânait le long des quais, intéressé par les menus incidents, les labeurs sur les berges. Les portefaix roulant les tonneaux, les débardeurs criblant des sables, les mariniers débarquant des marchandises, tout le va-et-vient des haillons pittoresques des chalands à la rive, l'amusèrent.

Le soleil, commençant à baisser, filtrait des lueurs ardentes entre les feuilles des arbres; les ombres, démesurément, s'allongeaient au long des murs et sur les pavés. Des remorqueurs passaient traînant des files de bateaux lourds, mugissant aux tournants du fleuve, où se reflétaient leurs images; sur le pont des chalands les femmes s'activaient, allumant des braseros pour la soupe du soir, tandis que la marmaille courait autour des petites cabanes peintes en clair.

Dayel, en flânant, avait gagné la pointe de l'île; appuyé au parapet, il contemplait la ville bruyante, dont il lui semblait être isolé en ce coin calme, presque désert, propice aux fécondes rêveries. L'Hôtel de Ville illuminé par le soleil

de la fin de la journée, la masse ciselée de la cathédrale grise, Notre-Dame de Paris, dont les tours, la flèche semblaient baigner dans du bleu, arrêtèrent ses regards, évoquant des souvenirs, son enthousiasme pour les belles pages du poète Victor Hugo, à l'époque de son initiation de jeune homme qui connut tard les chefs-d'œuvre. — Un regret le prenait des belles heures perdues à des besognes nécessaires, du temps volé par la vie.

Dayel gagnait la Cité, dont il aimait l'activité à cette heure du jour ; il jeta un dernier coup d'œil aux vieux hôtels du quai Saint-Louis, songeant qu'il aimerait évoquer, en de grêles pavanes, les grâces surannées des bâtisseurs, les causeries tendres et les sentimentalités des temps enfuis, les falbalas et les attifements précieux des belles dames et des seigneurs défunts et qui, parfois, devaient revivre, quand s'éteignent les modernes laideurs envahissantes et s'efface avec le jour le prosaïsme, destructeur de souvenirs.

Il avait traversé la place du Marché-aux-Oiseaux, et, — par la rue d'Arcole égayée de verdures, dépassant le mur de l'Hôtel-Dieu, — arrivait au parvis Notre-Dame, sillonné de voitures et de passants, pressés vers leurs travaux, — ou déjà libres, heureux de regagner leur maison.

Un groupe barrait l'étroite rue du Cloître, d'où s'évadait le murmure d'un chant, les sons d'un violon, plaintifs, soutenant la voix d'un chanteur. Dayel entendit quelques mots, distingua l'air parmi les mille bruits de la grand'-ville; c'était une valse publiée, l'année précédente, et qui courait les rues dans un regain de succès :

Nous nous sommes assis, parmi les violettes,
écoutant les oiseaux chantant dans le grand bois,
et ta main effeuillait de blanches pâquerettes...

Des voix grêles de fillettes reprenaient; Dayel se sentit ému de ce grand frisson d'amour que provoquait sa musique. Lui, qui souvent se moquait de ces productions sans importance jetées à la multitude, il s'émerveillait de voir de telles banalités éveiller l'idéal, comme une étincelle minuscule allume un incendie. — Le refrain grandissait, repris par vingt voix, attentivement écouté :

La douce saison vite passe;
ainsi que se fanent les fleurs,
le temps des caresses s'efface
Pour ne nous laisser que des pleurs :
Mignonne, j'ai fait un beau rêve;
l'heure est si brève!

Les voix, claires de jeunesse, se mouraient

au finale, attendries; le chanteur offrait à présent : « *l'Heure brève* ! — paroles et musique. » Et de nombreuses mains se tendaient, des mains de femmes et de fillettes, d'acheteuses d'idéal, pour une heure, et pour deux sous. Certes, ce n'était là qu'un hasard du succès, mais il se sentait touché jusqu'à l'intime joie du bonheur fugitif qu'il donnait.

Peut-être aussi, ce jour-là, l'heure bleue et grise, le calme de ce coin parisien, malgré la foule si proche des passants, la beauté du décor, le groupe silencieux au bas des pierres ciselées, les graciles silhouettes au-dessus desquelles saillaient les monstrueuses gargouilles sculptées, — la joie du printemps épanoui, l'exaltaient, le disposaient à des désirs de caresses, sans que de tout cela il pût démêler les causes.

Une ouvrière blonde se détachait du groupe, s'en allait vers le pont, la rue de Rivoli tapageuse, où déjà l'ombre se piquetait de papillons de lumière : Dayel la suivit, séduit par l'élégance native de sa démarche, la finesse de sa taille, une mélancolie qu'il avait cru lire dans ses yeux à peine entrevus.

Sans doute, c'était une des cent mille qui, chaque matin et soir, refont le chemin de la maison à l'atelier, de l'atelier à la maison. Elle était d'allure discrète, marchait très droite, à

travers la foule, sans s'arrêter, hâtant le pas, visiblement contrariée de se sentir poursuivie.

— Pardon, mademoiselle...

Dayel était devant elle, balbutiant, n'osant dire autre chose, craignant de s'aliéner irrémédiablement la jeune fille, si quelqu'une de ses paroles la venait froisser.

— Oh! .. ne soyez point fâchée... je vous en prie.

Elle s'était arrêtée, interdite, voilée de l'ombre des rameaux passant le mur, noirs dans la nuit qui tombait. Jean l'avait correctement saluée et, vraiment, il semblait si timide ; sa voix était si douce et si tremblante, si respectueuse aussi était son attitude qu'elle n'avait osé se dérober, continuer sa route sans un regard pour le suppliant, peut-être sincère. Elle devinait qu'une sévérité trop grande eut peiné l'inconnu, inutilement.

Bien vite, d'un regard, elle avait jugé Dayel ; ce n'était pas un banal suiveur, sa mise élégante, ses manières n'étaient pas d'un viveur, pas celles non plus du premier bourgeois ou petit employé venu.

— Mais, monsieur...

— Vous emportez un peu de moi, mademoiselle, fit Jean en désignant la romance dont un coin dépassait l'humble manchon de la jeune fille. Pardonnez-moi de me présenter si brusquement... J'aimerais vous accompagner une mi-

nute, causer avec vous... Vous devez être bonne.

Il la dévisageait à présent sans effronterie, cherchait ses yeux des yeux, en marchant auprès d'elle ; il avait mis une carte dans sa main ; — et elle, machinalement, l'avait lue.

Elle ne répondait pas, honteuse, embarrassée un peu, frappée du respect que lui témoignait le musicien. Enfin, elle osa parler : elle rentrait chez elle, très loin, rue du Temple. Elle était modiste, travaillait chez une grande faiseuse du quartier Saint-Germain.

Elle s'enhardissait à présent, répondait aux questions que risquait Jean Dayel ; elle vivait seule, orpheline depuis des années ; elle n'était pas à plaindre autrement, — elle gagnait sa vie.

On sentait, en ses paroles, l'orgueil de la créatrice de frivolités gracieuses, heureuse d'affirmer son savoir-faire, sa maîtrise en son art. Et elle écoutait Dayel, qui lui disait sa vie, la solitude bien lourde parfois, l'écœurement des plaisirs de hasard, des affections douteuses qui sont vite le désenchantement.

Elle l'écoutait, étonnée de ce langage qu'elle ne connaissait pas, de la subite confiance que lui témoignait cet inconnu. Certainement, il disait vrai ; lui aussi était seul et souffrait du vide où se perdait sa vie.

Bien souvent, des hommes, de toutes classes, l'avaient abordée ; elle les avait évités, fuyant

des fadeurs qui l'écœuraient, elle était restée peureuse des propos orduriers que des vieillards ou de très jeunes gens avaient murmurés parfois à ses oreilles. Dayel lui contait, à présent, ses efforts d'artiste, ses espérances ; curieusement, il lui faisait dire sa vie à elle, et, confiante en revanche, entraînée par l'affection vraie qu'elle sentait naître déjà en lui, elle se laissait aller à dire la monotonie des jours pareils, coupés de dimanches que la gêne faisait sans grands plaisirs, mais qui étaient du repos tout de même. Elle adorait les longues promenades hors Paris, pendant la saison ensoleillée, seule le plus souvent ou avec quelque amie sûre : déjà elle prenait soin de marquer son horreur des galanteries, de se montrer réservée et sage — sans pruderie toutefois, sans aucune affectation hypocrite.

Par les rues populeuses, ils marchaient en causant, ainsi que des amis de vieille date ; Dayel avait offert son bras à la jeune fille, la guidait à travers les groupes jasant devant les portes, encombrant les rues plus étroites.

Il sentait la chaleur de cet avril marchant à côté de lui le pénétrer ; il tenait à sa présence déjà, sans se rendre compte de l'amour soudain éclos en lui pour cette jeune fille, si posée et si femme déjà, d'une netteté d'esprit évidente ; mais une crainte l'empêchait de faire dévier la

causerie, de se démasquer trop vite : elle était sage, oui certainement, et elle s'effaroucherait d'une déclaration trop vive, prématurée.

Dayel s'émerveillait intérieurement de comprendre la pureté réelle de cette petite âme, que rien encore n'avait déflorée. Elle devait sûrement connaître un peu la vie; mais les promiscuités de l'existence journalière ne l'avaient effleurée que pour la mettre en garde; son instinctive délicatesse, ce souci de blancheur qu'ont certaines âmes l'avaient évidemment préservée des compromissions galantes, des amours hâtifs dont elle ne concevait que la bassesse.

Il n'osait la croire intacte, mais pouvait conjecturer déjà, de ses paroles et de sa simplicité, une dignité qui s'ignorait, mêlée à des aspirations, à des rêves hautains de tendresse sincère. Une telle fille se donnerait ou se refuserait obstinément. Jean était déjà séduit, conquis par cette franchise, cette loyauté d'homme unie à tant de grâce fine, toute une séduction blonde.

Comme ils approchaient de la maison où elle habitait, Dayel osa lui demander son nom. Elle s'appelait Marthe Liveil; elle ajouta qu'elle était née à Paris, d'un ouvrier électricien et d'une couturière.

« Marthe ! »



Dayel songeait que c'était bien le nom qu'il lui aurait souhaité, un nom simple et frais d'une douceur blonde comme elle. — Et il obtint de rencontrer Mlle Marthe, le lendemain, de l'escorter encore, jusqu'au dernier tournant de la rue. Avant de la quitter, furtivement, il baisa sa main dégantée.

Paris était illuminé maintenant ; les rues faubouriennes avaient cet air de joie des soirées radieuses, où les Parisiens aiment déambuler le long des rues, dans la satisfaction du travail achevé.

Des couples s'en allaient vers le boulevard, des filles, des gens du peuple flânant au long des étalages, des amoureux, des bourgeois en groupes familiaux, barrant les trottoirs de bandes enfantines. Du square du Temple s'envolaient les rires des femmes taquinées, les cris des gamins se poursuivant à travers les allées, des pleurs et des éclats de voix des tout petits, — des disputes gazouilleuses ou piaillardes de passereaux.

Dayel regagnait l'île Saint-Louis, joyeux, oublieux de sa solitude qu'une image emplissait à présent, l'image de la petite inconnue du matin, — impérieuse déjà, peuplant sa rêverie.

Durant des heures, en face du fleuve calme

où se reflétaient les réverbères, les ombres frissonnantes et noires des grands peupliers des berges, il joua du piano, évoquant la petite Marthe blonde.

Il revoyait sa démarche calme, ses pieds menus et cambrés, se retrouvait soudain en face d'elle, dans le rayonnement de ses yeux noirs, immenses, illuminant son visage d'une beauté mate, lactée, ses cheveux en bandeaux d'or, à peine frisottés aux tempes : une petite figure minuscule où l'on ne voyait d'abord que la lueur du regard, l'arc sanglant des lèvres minces, aux coins imperceptiblement relevés. — Il sentait sur son bras la main aux doigts fuselés et roses, gantée de noir.

L'air qu'il jouait à présent s'adaptait merveilleusement aux vers d'une chanson ironique et tendre, dont il n'avait pas encore composé la musique. Depuis deux mois déjà, un ami la lui avait confiée : une ronde d'allure ancienne, d'une naïve rouerie, comme celles que chantent les grand'mères paysannes :

L'AMOUR EST BRUN, L'AMOUR EST BLOND

L'amour entra dans ma maison,
je ne le connaissais,
tournant autour de moi, tandis que je filais,
L'amour est brun, l'amour est blond?
... Je n'ai pas bien vu, Madelon !

Je n'ai pas bien vu, Madelon !
ce soir, quand je filais.
Mais pourtant il m'a dit qu'un beau gars j'aimerais.
L'amour est brun, l'amour est blond ?
... Je n'ai pas bien vu, Madelon !

Je n'ai pas bien vu, Madelon !
Mais je sais qu'il avait
l'œil noir et des écus qui dans ses mains tintaient.
L'amour est brun, l'amour est blond ?
... Je n'ai pas bien vu, Madelon !

Je n'ai pas bien vu, Madelon !
pendant qu'il me parlait,
Mais je sais qu'il est beau comme un seigneur d'Auray.
L'amour est brun, l'amour est blond ?
... Je n'ai pas bien vu, Madelon !

Je n'ai pas bien vu, Madelon !
Mais si gentil était
que je fermai les yeux tandis qu'il me baisait.
L'amour est brun, l'amour est blond ?
... Je n'ai pas bien vu, Madelon !

Je n'ai pas bien vu, Madelon !
car les yeux je fermais :
mais très câlinement ses deux bras m'enlaçaient.
L'amour est brun, l'amour est blond ?
... Je n'ai pas bien vu, Madelon !

Je ne l'ai pas vu, Madelon !
Mais à présent, je sais
qu'il me faut élargir ma robe et mon corset.
L'enfant est brun, l'enfant est blond ?
... Je le verrai bien, Madelon !

Dayel était content de l'accompagnement très simple que lui avait inspiré cette bluette : on eut dit que du bonheur était entré avec lui dans la pièce, dorant tout d'un charme inexprimable. Peut-être aussi l'âme d'une femme d'un siècle défunt, qui avait habité là naguère, hantait la chambre et lui avait soufflé cette musique frêle et gracieusement surannée.

Longtemps encore, Jean Dayel fit résonner les touches. Délicieusement l'inspiration passait, sans qu'un effort troublât sa mélodieuse rêverie, passionnée et plaintive tour à tour, frissonnante et rieuse, pour monter jusqu'à l'intense volupté, s'achever, mourir lentement en des notes perlées, égrenées, comme tombent en chantant, d'une roche moussue, une à une, les perles d'eau.

Jusqu'au matin, Dayel travailla, ou plutôt fit de la musique au hasard, pour lui, pour la jeune fille qu'il rêvait errant en esprit dans la pièce, pour les arbres — pour son intime joie.

Tard levé, Jean s'en alla, longtemps avant l'heure, guetter l'arrivée de Marthe. Elle ne l'avait pas autorisé à venir jusqu'à la maison où elle travaillait et il n'osa point se permettre une pareille hardiesse : elle aurait pu s'en froisser, craindre les commérages de ses camarades.

Un moment, comme le jour baissait déjà, Jean fut pris d'une grande peur à l'idée qu'elle ne viendrait pas, qu'elle avait pu changer son itinéraire : peut-être, en sa sérieuse petite tête, avait-elle réfléchi posément à l'incident de la veille et s'était-elle reproché son imprudente indulgence; elle avait pu se dire que ce suiveur était semblable à tant d'autres qui, souvent, l'avaient obsédée. Elle n'avait pas de raisons de le croire moins compromettant que ceux auparavant rencontrés; et Jean n'était point assez fat pour oser penser qu'il avait fait sa conquête si vite. De plus, il était certain qu'elle n'était pas légère; elle disait vrai quand, hier, elle laissait voir son horreur des banales aventures, son désir de se réserver pour une affection qui viendrait plus tard, ou jamais peut-être, mais dont l'illusion charmeuse et chaude ouatait de rêve sa solitude, son âme assoiffée de sincère tendresse.

Elle craignait sûrement de fourvoyer ses délicatesses, de se laisser prendre à de vaines paroles; elle ne se donnerait qu'à celui qui saurait lui inspirer confiance en l'avenir, qu'elle sentirait sien.

Sensitif à l'excès, Dayel pensait démêler son âme déjà, qu'il avait entendue chanter, hier, dans ses phrases simples, dans la cristalline fraîcheur de sa voix de fillette encore presque,

— mais déjà femme, instruite par la vie.

Et c'est parce qu'il avait compris cette pudeur spéciale, cette crainte des froissements qu'elle avait ressentis dans le milieu où elle était forcée de vivre, qu'il avait peur et se sentait plus seul encore qu'avant sa rencontre de la veille. Les raisons mêmes de son estime, causes de son angoisse, lui faisaient redouter qu'elle évitât de le rencontrer de nouveau.

Mais, pourtant, elle avait dû voir son respect réel; elle avait apprécié, bien sûr, sa franchise si prompte, sa confiance étrange vraiment, et qui prouvait qu'elle l'avait pris tout entier d'un regard, d'un mot, d'un geste. Une autre l'aurait trouvé ridicule de dire sitôt sa vie passée, mais il avait été entraîné, désirant que, tout de suite, elle le connût, comme lui pensait deviner son âme, dès le premier moment de leur causerie.

Dayel arpentait le quai par où elle était venue la veille; il s'était arrêté une minute sur la place du marché, puis devant Notre-Dame, à l'entrée même de la rue du Cloître où, la veille, chantait le camelot : peut-être la chanson avait-elle été cause de l'indulgence de Marthe; elle était encore sous l'impression de sa musique, curieuse de connaître l'auteur d'un refrain aimé.

On croit à l'amour, à cet âge. Quel âge pouvait-elle avoir ? dix-huit ans ? vingt ans ? — elle

semblait si grêle à la fois et si femme pourtant. — Elle avait vingt ans, tout au plus.

Le parvis de Notre-Dame semblait triste à Jean Dayel, ce soir, et morose la rue, au coin de laquelle il l'avait vue, la veille, dans le groupe attentif autour du chanteur.

Des nuages passaient, alourdissant l'atmosphère, faisant plus noires les pierres séculaires de la cathédrale, laissant voir la laideur pittoresque de la rue du Cloître, coupée de ruelles anciennes : un chalet de bois peint en brun sur lequel un écriteau laissait lire : *Dispensaire gratuit*. Les lèpres des vieux murs s'accusaient, et la pauvreté des maisons — des linges étendus sur des cordelettes dans l'embrasure des fenêtres, des plantes maladives — disaient la misère laide et vulgaire que ne masquait plus le soleil, et dont ne distrayait pas l'animation d'une chanson dans la rue.

Et plus menaçantes se profilaient les gargouilles ébréchées, dans la pénombre lourde; la masse énorme de Notre-Dame semblait peser sur les masures voisines qu'elle écrasait.

Vers le boulevard Saint-Germain, Dayel montait, roulant des pensées, navré selon qu'il espérait ou non la venue de Marthe. — Il ne prenait pas garde à la foule, aux passants innombrables sillonnant les rues à cette heure; il lui

semblait être seul, ne voyait rien de cette cohue où, machinalement, il évoluait inconscient des frôlements et du bruit.

Il sursauta stupéfait quand la jeune fille s'arrêta devant lui, tendant sa main franchement, en camarade. Espiègle, elle le plaisantait de sa distraction, riait, lui reprochant de ne s'être point fié à sa promesse.

— Je suis sûre que vous m'accusiez de manquer à ma parole d'hier ; je suis en retard, il est vrai, mais ce n'est pas ma faute... et vous saurez, monsieur, que je ne manque jamais à mes promesses.

Dayel la remerciait, heureux à présent de la voir près de lui, si gaie et si jolie. — Comme la veille, il l'accompagna jusqu'à quelques mètres de sa maison, la décida même à s'asseoir une minute dans le square, contrit de la quitter si vite. Elle le congédia, disant l'ennui d'être remarquée par ses voisins, si elle rentrait tard, elle si régulière d'habitude.

Alors, comme Dayel s'étonnait qu'elle ne semblât point craindre pourtant d'être rencontrée à son bras, Marthe se récria :

— Mais je ne crains rien, ami, je suis un garçon, libre de mes actes. Et puis, j'ai coutume de ne m'en rapporter qu'à moi-même.

C'était bien elle, cette franchise d'allures : elle n'avait pas cette fausse pudeur de certaines

moins hardies et faisait fi des commérages, sûre d'elle, indépendante, soucieuse pourtant de ne point afficher un laisser-aller vulgaire.

Quand ils se furent séparés, Dayel se promena longtemps encore sur les quais, avant de rentrer chez lui; il faisait chaud déjà et il ne pouvait se résoudre à regagner son « home » solitaire. Il voyait Marthe à son bras, fraîche et rieuse, babillant, disant ses impressions en ces termes enfantins à la fois et marqués d'observation personnelle, qu'elle avait pour décrire les choses qui l'avaient frappée.

Elle le possédait déjà, et lui, l'artiste insouciant de naguère, il était hanté de son image. Elle était auprès de lui, même après qu'il l'avait quittée ; il emportait un peu d'elle avec lui ; son image le suivait quand elle était partie. Assez souvent, au cours de précédentes aventures, Dayel avait cru s'éprendre sérieusement de femmes qui l'avaient conquis par leur grâce jolie ou leur silhouette preste : il avait eu ainsi des passionnettes en sa vie d'artiste, obligé de fréquenter des milieux divers. Certaines avaient duré des semaines, et deux plusieurs mois. Quelques passagères lui avaient laissé un vague regret des fugitifs baisers auxquels les lèvres ont goûté à peine, mais il avait souvenir des déceptions que toutes les liaisons un peu durables lui avaient laissées. Chaque fois qu'il

avait voulu auparavant, chez ses maîtresses, éveiller autre chose que la sensualité, la désillusion avait suivi, plus navrante d'autant qu'il avait supposé plus gentille l'âme — ou l'âmette — de sa camarade.

Jean Dayel aimait enchâsser ses propres sensations, sertir ses petites rêveries dans la beauté des femmes qui l'attiraient et, bien longtemps, il n'avait pu comprendre que la sérénité des yeux ou l'harmonie des formes pût s'accorder avec la bassesse de l'esprit, la vulgarité des pensées et des paroles : une belle voix n'aurait dû pouvoir exprimer que de belles choses ; une femme belle aurait dû être bonne — fatalement. Aussi les lendemains de ses amours éphémères avaient-ils été d'autant plus pénibles qu'il avait prêté davantage de la beauté qu'il avait en lui — à l'idole passagère.

Mais il avait trouvé, cette fois, une âme simple, loyalement virile, dans une forme harmonieuse et délicate, énergique et douce à la fois, compréhensive — il le voyait et le sentait — de toutes ses chimériques songeries; Marthe le devinait avant qu'il eût parlé. Leurs esprits s'entendaient et se ressemblaient, à ce point que Dayel s'étonnait au fond qu'une femme qui le connaissait d'hier ait pu le dépeindre à lui-même comme elle l'avait fait, en le grondant de ses découragements, de l'impor-

tance qu'il prêtait à des sensations, à des riens dont il s'avouait fréquemment troublé. Jean songeait que jamais, auparavant, il n'avait ressenti cette obsession d'une image féminine, que jamais encore il n'avait été ainsi dédoublé, car il était incomplet — songeait-il — quand elle était partie.

Or, il n'osait s'avouer l'immense désir qu'il avait d'elle, dans une piété qui lui faisait craindre d'offenser mentalement celle qu'il aurait voulu adorer, comme fait un croyant aux pieds de la sainte préférée entre toutes.

Chaque soir maintenant, Dayel allait à la rencontre de Marthe, l'escortait, respectueux, sans oser concevoir même l'idée d'un geste douteux ni d'un mot équivoque. Leurs causeries se faisaient chaque jour plus confiantes et plus intimes, plus longues aussi à mesure que s'allongeaient les jours, les incitant à des promenades à travers la ville.

Elle s'intéressait à ses travaux, lui faisait raconter ses projets; elle partageait ses préoccupations d'art et de métier, l'encourageait à la besogne. Marthe semblait comprendre le perpétuel effort où se tendent les esprits des artistes, vers une Beauté toujours plus grande que celle qu'ils ont réalisée dans l'œuvre précédente.

Dayel lui savait gré de le soutenir ainsi, de l'aider dans sa lutte contre l'impuissance où il croyait toucher parfois, désespéré de ce qu'il ne rencontrait pas, aux heures de fatigue, l'inspiration nécessaire. Marthe se faisait une joie de cette tâche qu'elle s'imposait volontiers; elle se promettait beaucoup de bonheur d'entendre, un jour prochain, le succès de son ami. Il devenait ambitieux, rêvait à présent d'une œuvre grandiose, dont il tirerait de la gloire, la fortune aussi qui lui permettrait d'abandonner les besognes mercenaires, épuisantes.

Chaque jour, maintenant, — à moins d'importantes occupations, de travaux absolument urgents, — Jean Dayel allait au-devant de Mlle Liveil, guettait son arrivée. En une délicieuse promenade lente, il regardait autour de lui, pensant, à chaque minute, apercevoir au détour de la rue la silhouette fine, impatiemment, fiévreusement attendue. Il rajeunissait positivement, retrouvait auprès d'elle la fraîcheur de sensation des primes amours, semblables aux fleurs tardives et vite décloses, surgissant en arrière-saison des branches déjà nues.

L'image de la frêle blonde le suivait partout, restait présente aux heures de travail : chaque jour, depuis leur rencontre, lui, paresseux plutôt naguère, il s'acharnait à ses besognes diverses d'art ou de métier, suivant que les

nécessités de l'existence lui laissaient des loisirs ou le talonnaient de leurs incessants rappels prosaïques.

La pensée qu'elle l'interrogerait sur ses travaux, lui demanderait quel nouvel effort il avait accompli, lui donnait une ardeur, trop rare autrefois, par le désir qu'il avait de pouvoir, loyalement, répondre à sa bienveillante question journalière. Elle semblait aimer ses compositions, prenait part à ses ennuis et à ses bonheurs d'artiste, heureux de son œuvre présente ou momentanément découragé. Elle relevait son esprit las, savait calmer ces énervements que cause la fatigue inutile aux mauvais jours inféconds. Ces périodes devenaient d'ailleurs moins fréquentes : on eût dit que de chaque phrase de Marthe, de chacun de ses gestes émanait une inspiration; chaque rendez-vous presque devenait pour Dayel une excitation féconde où son esprit travaillait de lui-même. C'était une heure de la journée où les motifs bourdonnaient dans sa tête, se dégageaient nettement, pour se dessiner souvent, tout d'un coup, dans leur forme définitive.

De çà de là, rarement, le compositeur avait tenté de se faire poète, hanté par un rythme auquel s'unissait une idée qu'il n'en pouvait séparer : à cette époque, il composa des

chansons dont les vers naissaient, inséparables de l'harmonie qu'il y attachait.

L'une surtout le contenta, que lui dictèrent ses promenades au-devant de Marthe, leurs premières causeries : il était joyeux plus encore que de coutume, le soir où il en offrit à Marthe la dédicace, lui rapportant ainsi l'honneur de son œuvre nouvelle. Elle rougit beaucoup d'entendre Jean lui dire qu'elle seule, — dans leur nouvelle et déjà si intime affection, — avait fait naître ce poème et cette musique : *Chanson d'avril.*

« Je suis bien hardi d'oser déjà lui dire tant de choses, — pensait Jean — ; mais la poésie autorise de telles audaces... Marthe sera flattée aussi, peut-être, de me voir sans cesse préoccupé d'elle... Qui sait ? Ne m'en voudra-t-elle pas ? »

Alors, il se repentait des vers où il tutoya une imaginaire héroïne, qu'en sa tendresse il assimilait à Marthe, qu'il ne pouvait se figurer autrement que blonde, de cette chaude blondeur de blé mûr dorant les cheveux de son amie. — Marthe ne semblait point fâchée de sa prière d'accepter l'hommage qu'il lui voulait faire d'une chanson animée à deux personnages, — d'une œuvrette dont les paroles et la musique paraissaient à Dayel l'une de ses meilleures inspirations.

Comme ce jour long, ensoleillé, encore au déclin de la journée, autorisait une plus longue promenade à deux, Dayel avait entraîné la jeune fille le long des parapets, lui disant le charme des flâneries au bord du fleuve, écoutant les bruits de la rive, parmi les travailleurs des berges.

— Il y a des moments où l'on ne songe plus aux laideurs ; je n'entends plus rien que le clapotis de l'eau, le long du quai, la chute des pelletées de sable sur les cribles, les airs que sifflent les mariniers oisifs ou les débardeurs aux gestes rythmés.

— Oui, des heures où tout chante autour de soi, où tous les bruits, toutes les formes font joli en nous.

— Me permettez-vous, amie, de vous inviter à venir entendre des airs que j'ai notés à ces instants de rêve ? Depuis que je vous connais, tout en moi devient harmonie.

— Oh ! je serais heureuse d'écouter, entre autres, cette chanson d'avril ; je n'osais pas tout à l'heure vous demander de... Mais... aller chez vous ?

— Cela vous contrarie de venir chez moi ? Soyez franche. Voyons, ne sommes-nous pas très amis ?

En souriant, elle répondit :

— Vous êtes comme un grand ami longtemps absent et que j'aurais retrouvé.

— Il me semble vous connaître depuis toujours, Marthe; vous ressemblez à une femme que j'aurais rêvée autrefois, dont vous avez la beauté et la voix...

— Chut ! — fit-elle. — C'est défendu de faire des compliments, monsieur Jean.

Déjà ils avaient passé la cathédrale, le pont de l'Archevêché. — Or, derrière l'église, dans le jardinet plein de chants et de cris joyeux d'enfants en troupes, ils remarquèrent que ce coin de calme verdure faisait face à la maison sinistre des cadavres inconnus : la Morgue.

— La vie ? — murmura Dayel — des contrastes qui s'harmonisent, jusqu'aux fausses notes, les grandes maladies et les gros chagrins; puis c'est la mort, le silence de l'instrument, les cordes cassées.

Elle frissonna, serrée contre lui dans un recroquevillement, une minute :

— Bah ! — dit-elle — la fin du morceau ! Musicien, allez ! Vous êtes un poète, vous cherchez les tristesses dans le bonheur même.

Ils traversaient la rue Saint-Louis-en-l'Ile ; Marthe Liveil, intriguée par ce coin de la cité qu'elle ne connaissait pas, remarqua le clocher de l'église. Dayel lui conta son plaisir d'une visite qu'il y avait faite, un soir du précédent automne, et le charme indicible ressenti, dans la solitude recueillie du sanctuaire, que trou-

blaient à peine les bruits des chaises remuées et les pas d'un bedeau, le glissement discret d'un enfant de chœur ou d'un prêtre quittant le temple, la journée finie.

Enthousiaste, Dayel expliquait comment il avait entendu monter, tout à coup, de son imagination, les notes du plain-chant antique, dans un ensemble de voix pures chantant pour lui seul l'ancienne musique sacrée. Des voix d'enfants, de femmes se mêlaient aux voix plus fortes, et il avait revu, halluciné une minute, les dames d'antan, demoiselles ou bourgeoises, s'incliner sur leur prie-Dieu ou agenouillées sur les dalles.

Ils entrèrent. Dayel montrait à son amie, impressionnée par ce silence peuplé de voix, les statuettes rongées et frustes des saints de bois aux naïves figures, les portraits de dames et de seigneurs défunts, enterrés dans les chapelles :

— J'aurais aimé vivre en ces temps — murmura-t-il — où les hommes de foi savaient mettre leur âme dans des œuvres dont eux-mêmes, souvent, ignoraient la beauté. Ils n'avaient point le souci de plaire à leurs auditeurs, les admirables musiciens qui composèrent les hymnes liturgiques, mais leur âme entière était possédée par la beauté, aveugle et sublime.

Marthe s'était arrêtée devant l'une des chapelles latérales où se voyait, peinte sur un pan-

neau du lambris, la figure amaigrie d'une vieille dame aux traits fins en une attitude recueillie. Fixant les yeux à demi clos, la jeune fille chuchota :

— Elle vit — semble-t-il ; on dirait une ombre en prière.

De fait, le portrait aux contours usés, effacés par le temps, prenait dans le demi-jour que laissaient tomber les verrières, une intensité d'expression et comme une vie factice. Impressionnée, Marthe se serra contre Dayel, frissonnante un peu de cette absence d'elle-même, une minute partie dans d'autres temps, dans un milieu de silence peuplé de fantômes, d'âmes inconnues qui les frôlaient.

Ils sortirent, et, aussitôt, une grande gaicté les prit, du mouvement de la rue, du soleil frappant le miroir de l'eau, et de la verdure, à la pointe de l'île. — Alors, Marthe ne résistait plus, consentait à venir entendre Dayel — et la chanson d'avril.

Dans la chambre, Marthe examinait les quelques objets d'art, des dessins, dons des amis de Dayel, des originaux d'illustrations de ses romances. Des fleurs, sur la cheminée, s'alanguissaient, des œillets blancs et rouges ; sur le piano, dans un vase svelte, en verre de Venise, trois roses roses.

Jean Dayel s'était assis déjà devant le clavier dont ses doigts faisaient résonner les touches. A droite de lui, la silhouette de la jeune fille se détachait, accoudée au bras du fauteuil, attentive, penchant le front que les cheveux blonds insurgés auréolaient d'or sous le chapeau minuscule.

— Chantez pour moi, monsieur, votre chanson.

Elle rougit encore de ces mots, consciente soudain de son involontaire coquetterie : les sons s'envolaient clairs dans le soir, et s'égrenait le poème; tout cela, musique et paroles de son ami à elle, Jean Dayel, son amant demain, tout à l'heure peut-être, — et son mari plus tard, elle le pressentait dans une tendresse défaillante, — de son aimé enfin, de Jean.

Voici :

CHANSON D'AVRIL

Lui :

Mignonne à qui je fais ma cour,
le frais muguet, à toutes cloches,
tinte à des violettes proches
que le soleil est de retour.

Souffre, belle, que je butine
les baisers jadis mendiés.
Sur nous neigent les amandiers ;
pour Toi refleurit l'églantine.

Viens, ma chère : aux bois embaumés
le printemps ouvre ses corolles,
Mésanges et fauvettes folles
chantent pour les amants pâmés.
En de longs baisers virtuoses,
les yeux humides de désir,
entr'ouvre ma bouche au plaisir,
à la langue que tu oses.

N'est-ce pas, jamais ton baiser
n'emprisonnera d'autres lèvres ?
L'avril en nous arde ses fièvres ;
de parfums veux-tu nous griser ?
Puisque les fleurs viennent d'éclore,
cueillons-les dès le blanc matin :
de leur robe le frais satin
se fane à la suivante aurore.

Je couvrirai de baisers fous
les trésors de ta beauté blonde,
et rien ne sera plus au monde
Que nous, — et le reste on s'en fout.
Le ciel, de son immense joie,
fait troublants les lys et l'envers
des feuilles a des reflets pervers,
où l'or du renouveau flamboie.

Elle :

Mes seins offerts, tes mains autour.

Lui :

Tout dans les mains, rien dans les poches,
je suis riche, car tu t'approches
plus près, maîtresse, et l'Amour,
venu dans le printemps, butine
la fleur de ta bouche mutine :
une autre Fleur aura son tour.

Elle :

Le printemps rit. Au carrefour,
volent, dans la brise câline,
des papillons aventuriers.
Parmi la neige des pommiers
et les pétales d'aubépine,
un désir dans nos yeux chemine.

Lui :

Au gentil bois, la mousse est fine.

Les dernières notes de la chanson d'avril s'envolaient lentement perlées, mêlées au frisselis des feuilles ; Marthe s'était levée sans bruit ; accoudée sur l'appui de la fenêtre, le profil perdu dans l'ombre du dehors, tandis que ses yeux seuls brillaient, en regardant le musicien qui finissait de faire chanter les touches, vibrant de l'émotion tendre et passionnée de la poésie et de la musique.

Jean s'était tu.

Marthe n'osait parler, ne sachant pas quelles

phrases pourraient être dites, émue profondément, elle aussi, de cette déclaration artiste et osée. Les mots ne venaient point à ses lèvres, dont elle pourrait le remercier, et cependant, elle eût voulu exprimer la joie sincère qu'il lui avait causée, malgré la peur de l'encourager à des hardiesses qu'elle redoutait et désirait peut-être en même temps, inconsciente du grand amour qui avait germé à la fois en elle et au cœur de Jean.

Certes, elle osait s'avouer la profonde affection que lui avait inspirée ce rêveur délicat, simple à la fois et d'esprit recherché, sensitif jusqu'à la souffrance, douloureuse d'autant plus qu'il en pouvait plus difficilement démêler la cause.

Volontiers elle eût partagé sa vie, s'il le lui avait proposé. Elle aurait voulu être réellement indépendante, à l'abri du soupçon d'intérêt que pouvaient faire naître sa pauvreté d'ouvrière orpheline, l'aisance de Dayel et sa grandissante réputation.

Elle avait, dès le commencement, réfléchi à cette issue, sentant que Jean l'aimait depuis le premier jour qu'il l'avait vue et que, seule, sa timidité, sa crainte d'éloigner à jamais l'amie devenue nécessaire à sa vie, l'empêchait de la solliciter d'amour, de se livrer à elle — perplexe de sa réponse, redoutant par-dessus tout

de la perdre à jamais, si elle ne l'aimait pas.

Elle s'était souvent reproché aussi d'instinctives petites cruautés, des mots ambigus, railleurs un peu, que parfois elle lui avait décochés, à des moments de malice; elle n'était pas coquette et ne l'avait point encouragé. Elle avait accueilli cette journalière camaraderie, parce qu'elle avait vu la sincérité de l'artiste, son émotion dès le début de leur amitié; elle n'avait pas voulu le rebuter, peureuse de causer une souffrance réelle, aussi parce qu'il lui était infiniment sympathique, parce qu'il accordait ses pensées avec les siennes, dans une perpétuelle union d'âmes longtemps séparées, et que le hasard aurait réunies.

Toutes ces pensées s'étaient agitées dans l'esprit de la jeune fille, mais à cette heure elle ne songeait plus à raisonner avec son sens de la vie, du haut de sa précoce expérience. Elle se laissait tomber en rêverie, heureuse de tout ce qui l'entourait, de la présence de Jean auprès d'elle, de l'amour qu'elle sentait en lui, près d'éclater, impatient de l'incertitude qui l'oppressait.

Jean s'était levé et se tenait auprès de Marthe à présent, sans rien dire. Il avait pris sa main, baisait ses doigts l'un après l'autre, comme un enfant, lentement, savoure une friandise longtemps désirée. A voix basse, il lui disait le

violent désir qui le hantait de la posséder toute, comme il savait déjà posséder son âme :

— Je vous aime, Marthe, et j'espère de vous tout le bonheur, toute la joie de ma vie. Je suis fou de vos lèvres, amie, et je veux baiser vos yeux, si ce n'est elles.

Il avait enlacé sa taille et l'attirait vers lui.

— Jean ! Oh ! Jean !

Elle se dégageait d'un geste violent de pudeur, qui révélait à Dayel son réel effroi de vierge surprise. Le désir grandissait, faisait battre ses tempes. Il se reprit à lui parler, lui expliquant son supplice et son bonheur, depuis tantôt deux mois qu'il la voyait chaque soir, sans oser lui dire comment il lui rapportait toutes ses pensées, comment il était tout entier en elle, qui le possédait sans qu'il pût se reprendre.

Elle l'écoutait, sans l'interrompre, charmée de sentir auprès d'elle cette sincérité tendre que nul encore ne lui avait témoignée. Elle se souvenait de ceux qui l'avaient recherchée auparavant et désirée, uniquement parce qu'elle était jolie, parce qu'ils jugeaient facile cette conquête à cause de sa solitaire pauvreté. Mais elle avait compris combien Dayel l'aimait profondément, d'une manière plus grave à la fois et plus passionnée, pour son corps, pour son âme. Il la voulait toute.

Jean la tenait sur sa poitrine à présent, sentait battre son cœur; la chaleur de ce printemps l'envahissait, exaspérant son envie de la prendre, de la faire sienne à jamais. Il sentait, sous l'étoffe légère, se modeler la pure rondeur des jeunes seins érigés; il dénudait Marthe en pensée, émerveillé, par avance.

Il l'entraînait, haletante, il dégrafait le corsage, la robe, maladroitement, — les doigts fous, tremblants, irrités des obstacles, Et voilà que, dans il ne savait quelle hardiesse subite, il l'avait portée sur le lit et l'avait étendue, vaincue à présent, toutes les frayeurs de la jeune fille évanouies dans le rêve passionné qui la terrassait à son tour et lui fermait les yeux, — pour laisser faire.

Dayel, fou de désir, pillait des mains et des lèvres les trésors de l'aimée, dont la figure se détachait, délicatement rosée, sur le fond d'or des cheveux défaits :

d'en bas, maintenant,

il admirait — émerveillé, éperdu de tendresse, goulu d'amour blond — les seins petits et fermes, érigés et turgescents, coupelles d'amour, — le cou, chair lactée, — le menton, en ove délicat, les yeux, à présent grands ouverts, étincelles de jais dans la blancheur de la figure frêle — et l'arc, tout frissonnant, de la

bouche, comme plissé par instants de douloureuse volupté.

Il remonta cueillir les fraises pourpres des seins ; il butinait de ci, de là, cette merveilleuse statuette, si blanche et si blonde, immaculée, radieusement nue. Marthe avait refermé les yeux, et, sans réserve, elle s'abandonna ainsi à l'étreinte de l'amant, à son adoration suprême et pénétrante, — elle s'abandonna de tout son consentement heureux, incapable d'un mouvement.

III

— Ne te semble-t-il pas, petite Marthe, à certains jours, que tout prend une couleur plus intense ou plus terne sans doute que la réalité ? Aujourd'hui il me semble que toutes les choses, les feuilles des arbres, l'eau miroitante, les fleurs, sont piquées d'étincelles ; et ces maisons, là-bas, semblent baigner dans la lumière.

— C'est la couleur de nos pensées, Jean. Depuis que je te connais, moi, — même autrefois, avant, — je n'ai plus jamais songé que j'étais seule. Quand tu étais parti, il y avait quelque chose de toi qui me suivait, et je causais encore avec ton esprit quand tu m'avais quittée.

— Je voudrais, Marthe, ne te laisser plus jamais, à présent ; la vie avec toi me paraît une perpétuelle chanson, dont la mélodie cache

les misères, mes tristesses de jadis me semblent lointaines dans le passé, se rappellent à moi comme un fond de mélancolie, gris, à la joie présente. Et j'ai dans la tête des refrains renouvelés sans cesse.

Jean Dayel et Marthe Liveil avaient fui Paris, ce dimanche ; comme les amoureux des romances, ils avaient soif de solitude à deux dans la lumière du soleil et l'ombre des arbres dont le remuement de feuillages berçait leur causerie.

Jean l'avait emmenée aux bords de la Marne, au delà de Chennevières, à travers un paysage d'idylle que ne troublaient que de rares promeneurs. Et ç'avait été une grande joie pour la jeune fille, cette équipée campagnarde d'un jour de liberté : c'était la réalisation d'un rêve, cette promenade avec Jean, qu'elle aimait et qui l'aimait sincèrement, elle en était bien sûre.

— Tu feras quelque nouvelle chanson où se trouveront les paysages que nous voyons, Jean, et, comme ça, je serai sûre que tu n'auras pas perdu ta journée pour moi.

— Oh ! Marthe, tu le sais bien, que tes paroles, tes gestes, tes lèvres et tes yeux m'inspirent.

— Dis, Jean, quand nous serons riches, nous irons à la campagne ; nous aurons notre maison où nous habiterons, rien que tous les

deux, et beaucoup de fleurs dans notre jardin. Je travaillerai, tu verras, j'apprendrai la musique; tu m'aideras et je pourrai jouer les jolies choses que tu as faites.

Jean songeait que ce serait peut-être le grand bonheur, cette vie calme qu'elle rêvait comme lui. — L'idée de cette solitude ne l'effrayait pas, avec elle, fatigué qu'il était de la vie bruyante, froissé, en sa sensitive délicatesse, des compromissions obligées du monde où il vivait, des méchancetés et des hypocrisies, de la fièvre aussi de la vie dont il avait souffert jusqu'alors.

Lorsqu'il avait rencontré Marthe, il se trouvait justement dans une période de lassitude, de ces moments où il évitait de rencontrer ses camarades, se claustrait en des mélancolies et s'y délectait, misanthrope pour un temps, paresseux de vivre. Quelques jours s'étaient écoulés depuis la soirée où il avait possédé Marthe, et tout lui semblait avoir changé autour de lui : il s'étonnait de se rappeler qu'il avait vécu seul, s'était aventuré dans des intrigues et des amours décevantes autrefois, trompé toujours en son espoir d'atteindre le bonheur, par la volupté.

Cette fois, il se sentait, au contraire, comme blotti dans de la tendresse; il était sûr d'elle déjà; il se figurait par moments qu'elle était sa

femme, *l'adorée*, depuis des années. Marthe s'était donnée franchement, tout entière, certaine d'être aimée, et c'était entre eux une confiance d'amis, un échange perpétuel de leurs pensées fondues en une seule, qui aurait été faite de l'âme de Jean et de celle de Marthe.

— Oh ! Jean, des fleurs ! Qu'elles sont jolies !

Marthe désignait de la main quelques iris d'eau, fleuris entre les roseaux de la rive, et Jean, de la berge, cherchait à les atteindre, cassant les tiges une à une. Il avait désépinglé le chapeau de son amie et se plaisait, assis auprès d'elle, à mêler les corolles mauves et blanches dans l'or de ses cheveux, malgré qu'elle protestât en riant, l'accusant de la décoiffer :

— Que penseront les gens à notre retour, de me voir tout ébouriffée ? Voyons, Jean.

Lui l'embrassait, cueillait son nom sur ses lèvres, délicieusement pénétré de la chaleur de sa chair serrée contre sa poitrine. Il couvrait son cou, ses yeux, de petits baisers lents, s'attardait au coin des lèvres, pris d'une subite fringale de caresses.

Ils se taisaient à présent, enveloppés de la mélancolie du soir qui tombait, rosant le ciel où semblait se dérouler une gaze transparente, lumineuse, de carmin mêlé de bleu, qui faisait

le firmament violet, par bandes alternées. L'eau s'assombrissait par endroits, moirée d'or, de bleu, de vert — en nuances dégradées — elle devenait toute mauve, plissée de fines rides. Les bois, de l'autre côté de la rivière, au flanc des coteaux de Noisy, se bleutaient, troués de lueurs d'incendie bientôt éteintes dans le crépuscule.

Les passereaux piaillaient, sautelant dans les branches, et s'appelaient de cris étourdissants, s'égosillant comme s'ils avaient voulu se venger du silence prochain de la nuit, de l'obscurité qui allait venir, dans la dernière heure de lumière. Aux oreilles de Jean et de son amie, chantaient toutes les voix, pour eux seuls, leur semblait-il — dans cette fête. Et c'était la même chanson, la même mélodie qui résonnait en eux, doucement triste d'une mélancolie de tendresse.

Le long de la rive, plantée de saules par places, dont les images tremblaient, reflétées dans l'eau, ils marchaient, Dayel tenant la main de son amie, tête nue, les fleurs embaumant les cheveux blonds proches de ses lèvres. Une hirondelle étourdie les frôla et fit pousser à Marthe surprise un cri ; puis elle rit de la voir, effarouchée, s'enfuir en rasant la rivière, cueillant un insecte à fleur d'eau.

Vers l'auberge du dîner ils s'en allaient silencieux, l'un près de l'autre, pareils — dans la brume violette qui voilait à présent les bois, les coteaux, — à ces couples des tableaux anciens, marchant solitaires en des paysages de rêve.

Avec les iris dans l'or de ses cheveux, Marthe, mignonne, évoquait à Jean l'image à la fois d'une courtisane et d'une sainte ; il murmura, de sa voix fervente d'adorant extasié :

— Marthe, tu ressembles à ta sœur d'autrefois, — Marie de Magdala, — patronne des aimées blondes.

IV

Jean avait décidé Marthe à venir demeurer avec lui; et ce fut une joie, cette installation pleine de rires. Cela se fit très vite, et, profitant de la journée de congé obtenue, Marthe voulut avec Dayel parcourir son île, se promener au milieu des travaux de la berge, heureuse de tout ce qu'elle voyait, en ce paysage qu'elle avait cent fois traversé sans y prendre garde.

Elle écoutait le musicien lui conter l'histoire des vieilles maisons, les amours célèbres que certaines avaient abritées. Il parlait pour elle comme il aurait chanté, célébrant les vieux balcons de fer forgé, ventrus, où s'étaient enlacés, dans la douceur des soirs d'été, les seigneurs d'autrefois et les belles dames. Il évoquait les salons illuminés où, sous les girandoles, passèrent les couples d'antan, les grâces

des menuets et des pavanes; il faisait défiler devant les yeux de son amie les carrosses somptueux et les valets solennels dans leurs livrées chamarrées, sous leurs perruques poudrées à frimas; et le grouillement étincelant des chaises à porteurs de gala, aux panneaux ornés de peintures galantes d'où descendaient les petites-maîtresses craintives des contacts de la rue.

A cette heure où se taisait la rumeur des fabriques, l'illusion prenait corps pour tous deux; il leur semblait revivre parmi ce luxe, dans des élégances exquises où tout tendait à l'amour délicatement exprimé. — De l'autre côté du pont Sully, il conta à Marthe l'histoire de la dame de la Valette, qui, tout le long des jours, restait assise dans l'un des fauteuils de pierre sculptés de la façade de son palais, guettant le messager qui lui apporterait la nouvelle de la mort ou du salut du sire son époux, prisonnier des infidèles.

Le soleil frappait le perron du palais, irisant les vitres des hautes fenêtres surmontées de trophées et de mascarons héroïques, casqués de pierre. Les colonnes fleuries de guirlandes de pierre se dressaient, encadrant le haut portail, chiffrées des initiales des rois de France sous des couronnes fermées. Les groupes d'enfants posés sur les balustres de la terrasse du pre-

mier étage, verts de mousses, semblaient rire. Puis c'était la magnificence des draperies de pierre, d'un balcon italien, comme jetées au-dessus des ornements de la façade surchargée.

Au sommet du palais couraient les pilastres massifs entre lesquels se jouent les rayons, transparaissait le ciel baignant d'or et de bleu l'édifice effrité. Marthe et Jean s'en revinrent dans l'île et s'arrêtèrent à la proue de sa nef, pour contempler encore l'ombre immense de Notre-Dame de Paris, de la cathédrale, étendant sur eux la protection des cent bras que lui font ses arcs-boutants et les monstrueuses gargouilles, spectatrices bénévoles des idylles de la cité.

Marthe et Dayel ne savaient plus autre chose à présent de la vie présente que leur mutuelle affection et la douceur de leurs baisers parmi des souvenirs d'amours tragiques ou tendres, l'atmosphère de piété et de tendresse qu'exhalaient pour eux les vieilles pierres et le fleuve placide, au cœur du vieux Paris des légendes.

Marthe avait voulu dîner chez eux : tête nue, serrée dans son corsage, elle avait voulu faire ses menues emplettes, joyeuse de compléter, par des achats modestes, ce qui manquait au petit ménage du musicien insoucieux de détails, sans importance au temps où il était seul.

Marthe riait sans cesse des maladresses de

Jean, des distractions qu'il avait à cause d'elle; elle jouait à la ménagère entendue, entassait des projets de sage tendresse où se blottirait leur amour. Elle gardait pour lui une admiration, à cause des belles chansons qu'il avait écrites et que tous et toutes répétaient, dans la rue, à l'atelier.

— Je te connaissais depuis longtemps, mon Jean, quand nous nous sommes rencontrés. Je t'avais deviné comme tu es, avec tes moustaches blondes et tes yeux tristes... Hou! C'est très vilain d'avoir les yeux tristes. Mais c'est fini! tu riras tout le temps, je t'y forcerai bien! Et puis, tu me chanteras tout ce que tu feras, avant que les autres en sachent rien; n'est-ce pas, Jean? Tu m'as eue, le premier; je veux t'avoir toujours à présent... la première.

Il promettait, — heureux de cette gaîté qui le réconfortait, de la chaleur douce qu'apportait en sa vie cette présence de femme, heureuse, elle, d'un rayon de soleil, d'un mot tendre ou d'une chanson.

Ce furent chaque soir, par les soirées radieuses, des promenades lentes, où toutes les choses leur semblaient faites pour encadrer leur tendresse, où tout les saluait en un bienveillant accueil. Ils s'accoudaient longuement sur les parapets des ponts, et Marthe riait de voir les enfants des mariniers inventer des jeux

et se quereller sur les planches des lourds chalands, tandis que la femme et le patron devisaient, assis sur le banc adossé à la cabine de bois, égayée souvent de fleurs grimpantes, de liserons ou de rosiers.

Un soir, que la lune, en son plein, mirait dans l'eau son disque large, et que Marthe, en la contemplant, éclatait de rire, Jean lui demanda :

— Qu'est-ce qui te réjouit ainsi, Marthe ? tu es comme les oiseaux qui chantent pour chanter; tu ris pour écouter s'égrener ton rire.

— Non, Jean, mais la lune me regarde. Il y a des gens qui disent que la lune est mélancolique; moi, je la crois très gaie; il m'a semblé la voir rire de sa bouche fendue jusqu'aux oreilles et elle a fait une grimace joyeuse, pour me faire rire. Tu ne crois pas ?

Elle s'intéressait aux menus détails observés, s'attendrissait et s'indignait de voir des gamins tourmenter un chat, d'un refrain s'échappant d'une fenêtre entr'ouverte. Dayel s'amusait de ses reparties gamines et de ses réflexions subitement sérieuses; elle l'étonnait parfois de sa précoce maturité mêlée d'enfantillages, suivant les heures, le temps qu'il faisait, l'aspect du décor où elle se trouvait.

Il n'avait point cru qu'elle l'intéresserait autant, l'avait recherchée pour sa gentillesse,

sans se douter que l'affection subitement inspirée germerait — tenace — dans sa chair et dans son âme.

Depuis dix jours que durait leur vie commune, il n'avait point ressenti cette lassitude que tant d'autres avaient fait naître en lui après quelques heures ou quelques jours.

Un autre soir, ils avaient dîné dans un modeste cabaret d'étudiants, puis, sur la proposition de Dayel, ils étaient allés au Gymnase où l'on jouait une comédie de mœurs médiocres, mais où étaient épinglés des mots acérés, de jolis détails. Il avait été frappé du silence de la jeune fille durant le spectacle ; il lui savait gré de ne s'être pas répandue en enthousiasmes quelconques ou sots, d'avoir été sobre de critiques et de commentaires. Comme, cependant, il la poussait à dire sa pensée sur la pièce, au retour, elle avait répondu :

— J'aime mieux une bonne chanson, comme les tiennes : c'est plus vrai.

Marthe avait voulu revenir à pied, par les faubourgs et les ponts qu'elle aimait à traverser, — la nuit, — pour regarder l'eau noire où dansaient les mille lumières des rues et des fenêtres. Elle aimait le frisson de quasi-peur que lui donnait la masse noire de la Cathédrale ; elle disait l'aimer et la craindre à la fois comme une mystérieuse Protectrice, si puissante qu'on

l'affectionne sans oser l'approcher. L'ombre de l'édifice semblait à tous deux maternelle à leur amour; malgré la peur que Marthe ressentait parfois de la masse imposante, accroupie, et dont les gargouilles, en regardant l'immense ville, semblent causer entre elles, aux crépuscules et dans les claires ténèbres des belles nuits.

Chacune des pierres pourrait conter les idylles de Paris durant tant de siècles. Des rendez-vous donnés à son abri, des baisers échangés auprès d'elle, la vieille église a gardé, malgré sa sévérité apparente, quelque chose des tendresses dont elle fut spectatrice ; elle est imprégnée de volupté comme ces vieux meubles retrouvés au hasard des brocantes et qu'on devine avoir été d'amoureux objets, parce qu'ils gardent le parfum des lettres et des souvenirs qu'ils recélèrent.

De l'aspect de la Cathédrale aux heures où elle ouvrait la fenêtre pour contempler l'horizon, Marthe tirait des présages gais ou tristes, selon que le soleil dorait les dentelles ouvragées et que les tours, la flèche s'élevaient dans un ciel radieux, laissant apercevoir les fines sculptures de l'aiguille, ou que la brume fondait mystérieusement en une majesté informe toutes les parties du monument indistinctes, parmi les presque ténèbres.

Elle et Jean, enfantinement, se créaient ainsi des sujets de joie d'observer, autour d'eux, les aspects différents des choses, et de factices mélancolies aussi, où ils se sentaient plus près l'un de l'autre, blottis en leur intimité chaude, leur crainte du dehors, aux heures grises et navrées des jours brumeux.

Marthe adorait courir avec Jean, vers des guinguettes de banlieue, dès qu'il avait quelques heures, et Dayel était heureux, en une charmante vanité, de se promener avec cette jolie fille, dont la silhouette fine lui attirait d'envieux regards. Elle avait toujours une prédilection pour les bords de la Marne, dont le calme, pendant la semaine, la charmait, dans le décor de verdure et d'eau que le soir parait d'une beauté nouvelle et floue, — si différente de la splendeur diurne, dans la grande lumière.

D'autres fois, ils remontaient à pied le faubourg, intéressés aux spectacles de la rue : et un grand orgueil envahissait l'esprit de Marthe lorsque, à quelque carrefour, d'un groupe attentif autour d'un chanteur, s'échappaient les notes d'une chanson de Dayel, ou quand de jeunes ouvriers rentrant du travail chantaient les romances de l'amant, en frôlant le couple.

C'était lui, Jean, qui avait composé toutes ces choses, dont l'âme faisait chanter tant d'âmes partout. A l'usine et dans les maisons

riches et pauvres, au théâtre et dans la rue, on savait son nom, et on était respectueux de l'artiste, semeur de joie aux cœurs des humbles.

Souvent Dayel devait se rendre à des répétitions, visiter ses interprètes, pendant les entr'actes des pièces. Quand il ne pouvait emmener son amie, elle demeurait dans leur chambre et cousait sous la lampe, à la nuit venue, attendant son retour; ou bien, lasse de la journée, elle s'éveillait quand la clef tournait dans la serrure; elle accueillait toujours son ami d'un sourire et d'un baiser.

Bien vite, souple en un peignoir clair, elle démasquait la table où le dîner était dressé parmi des fleurs; joyeuse, elle babillait et questionnait Jean, cherchant, parfois, des querelles pour rire, — des prétextes à baisers.

Dayel était bien pour elle le héros des romances populaires, des chansons qui enseignent l'amour aux grisettes de Paris; il incarnait l'amant qu'elle imaginait autrefois, fidèle et passionné : c'était lui-même qu'elle avait rêvé — prétendait-elle — quand jadis elle écoutait chanter ses œuvres :

— C'est pour cela sans doute que je t'ai répondu quand tu m'as parlé, le premier jour. Va ! je te connaissais depuis longtemps sans t'avoir jamais rencontré.

Un autre jour, ensemble comme des enfants,

gais et fous ils avaient parcouru les bois de Chaville. Ils achevaient de dîner dans un bosquet de traiteur villageois, quand des musiciens errants entrèrent dans le jardin, se mirent à jouer une valse; puis, l'un d'eux chanta. Et comme s'il avait voulu rendre hommage au compositeur caché sous les arbres, auprès de son amie, il chantait les derniers succès de Jean Dayel, grâce auxquels il récoltait d'abondantes oboles.

La voix chaude et bien timbrée plaisait, malgré son peu de science; elle résonnait dans la nuit où bruissaient les feuilles remuées à peine, dans le silence où les oiseaux s'étaient endormis. Les auditeurs étaient visiblement sous l'influence de l'heure, de ce chant qui éveillait et définissait des sensations aimées, serties de mots mièvres et jolis, ravivant en eux des souvenirs anciens ou des joies présentes, chantant en leur esprit les paroles et l'air des romances attendries :

Viens, ma chère, aux bois embaumés,
le printemps ouvre ses corolles,
mésanges et fauvettes folles,
chantent pour les amants pâmés.
En de longs baisers virtuoses,
tes yeux humides de désir,
entr'ouvre ma bouche au plaisir,
à la langue que tu oses.

Impressionnée de l'émotion dont vibraient les écouteurs quelconques et voyant s'illuminer leurs yeux de la volupté évoquée, Marthe murmura, au retour, tandis qu'ils marchaient un moment dans le chemin bordé de grands arbres — et de maisons estompées dans la nuit :

— Tu donnes la joie que tu chantes, mon Jean, comme les fées des contes, et tu crées de l'amour partout où tu passes.

Puis, dès le sifflement des trains, arrivant essoufflés, dans l'encombrement des quais et la bousculade, maligne et l'esprit ailleurs déjà — finie sa mélancolie d'une minute, — Marthe citait des fragments de ridicules causeries entendues et s'en moquait de sa voix de merle gouailleur, prompte à égrener des rires.

Dayel était heureux de cette gaîté, ému des mêmes passagères pensées. Il n'aurait jamais pu croire durable le caprice qui vers Marthe l'avait poussé, pour son attrait de mignarde poupée blonde; mais ses caresses l'enveloppaient maintenant d'un réseau de langueurs qu'il n'eût pu rompre sans déchirement, épris de la douceur de la jeune fille, de sa joliesse espiègle, mutine, et de ses mélancolies soudaines d'oiseau, vite enfuies sur un mot joyeux, l'offre d'un plaisir, d'un rien qui la déridait. Elle était maintenant nécessaire à sa vie jour-

nalière; son âme se serait égarée s'il s'était vu abandonné d'elle, à nouveau seul, dans sa chambre où n'aurait plus résonné sa voix, d'où son rire serait parti; s'il n'avait su la retrouver lors des retours du soir, la sentir près de lui, silencieuse et présente pourtant, aux heures où il faisait chanter les touches, cherchant un motif indécis encore en son cerveau.

De son bonheur s'augmentait sa fécondité. Jean croyait voir les choses sous un jour nouveau, dans l'auréole de son amour extasié; sans cesse il transposait ses joies en d'innombrables mélodies. — Et ce fut pour lui la période des succès, de la renommée grandissante autour de son nom, qu'entretenait son constant effort, plus facile à présent à réaliser, car il avait ouvert une phase nouvelle dans sa vie, à laquelle correspondrait une évolution de son talent et de son âme d'artiste.

V

Marthe avait exprimé souvent le désir d'aller avec Jean dans les endroits où on exécutait ses œuvres : aux bals où les couples s'extasiaient, emportés dans les accords déchaînés des cuivres accordés aux pizzicati des cordes. Longtemps Dayel avait résisté, ennuyé peut-être de la mener au milieu de ces fêtes pécuniaires et galantes, peureux de dissiper leur amour; pourtant il la conduisit bientôt dans les concerts où il était joué, l'imposant à ses relations comme sienne, heureux de la voir respectée, camarade rieuse de ceux qu'elle jugeait ses amis, méfiante aux connaissances hasardeuses, fréquentes dans ce milieu à demi bohème. Et c'était une nouvelle cause d'orgueil, pour elle, d'entendre applaudir les œuvres de son amant, ses œuvres qu'il disait, — bien haut, — par elle inspirées.

Six mois environ après leur liaison, la situation de Dayel, au-dessus des vulgaires musiciens de chanson, s'affirmait parmi les maîtres de la musique dansante et les compositeurs de romances goûtées dans tous les mondes, pour le charme qu'elles gardent et la fraîcheur de naïves poésies, rehaussées de pimpants motifs ou de langoureuses mélodies — de celles qui savent énerver les femmes, aux heures voluptueuses.

C'était, après cette banalité, *l'Heure brève*, trois marches, l'une dédiée à l'exquise souveraine d'un pays allié, *Impérial Russe*, courant Paris dès le premier jour de sa mise en vente; puis des valses. Et la popularité venant avec la vogue salonnière, Dayel se trouva riche, offrit à Marthe de quitter l'atelier, de rester en maîtresse du logis, — à son foyer, où sa présence perpétuelle le charmait sans lassitude.

Le carnaval approchait. Plusieurs musiciens avaient, depuis des années, succédé au maître de la valse parisienne, au berceur infatigable des fêtes de la grande ville, l'un des plus aimés parmi ceux qui sèment la joie; mais nul ne l'avait remplacé. Olivier Métra était mort depuis pas mal d'années, et l'on songea qu'un peu de son âme chantante était passée dans la tête de Jean Dayel. Désigné par sa vogue, il fut nommé chef d'orchestre des bals de l'Opéra.

Ce fut pour l'artiste la consécration définitive. L'avenir assuré lui permettrait de s'acharner en sa montée, de produire des œuvres — de plus en plus hautes, — à loisir.

Partout où ses occupations entraînaient Dayel, il emmenait Marthe, à présent, orgueilleux des admirations qu'elle éveillait parmi ses camarades. Très vite on fut habitué à les voir ensemble au théâtre, dans les concerts, affichant leur union admise, enviée bientôt.

Dans ce monde où des cabotins, des filles et des viveurs se mêlent aux artistes, des légendes se créèrent autour de Dayel et de son amie. — Certains tentaient d'insinuer que Marthe était une chanteuse en rupture de planches, avec laquelle le musicien s'acoquinait : elle avait su le retenir, le charmer de sa joliesse frêle, affectée, d'ingénue. D'autres affirmaient que Dayel l'avait ramenée au retour de l'une de ses tournées en province. C'était — disaient-ils — la fille d'un fonctionnaire dont les parents avaient refusé la main à l'artiste: lui, l'avait enlevée, cachée longtemps, pour éviter les ennuis que la famille aurait pu leur causer.

Le plus grand nombre, peu au courant de la vie intime de Jean Dayel, les croyait mariés en réalité, louait Marthe de sa tenue, exceptionnelle en ce milieu. On trouvait charmant ce petit ménage, ces amoureux qu'une séparation

de quelques heures eût peinés, et qui ne craignaient pas de promener leur pure tendresse dans les lieux peu faits à de tels spectacles, traversant les endroits les plus hétéroclites sans prendre garde aux curiosités malveillantes, affirmant leur indépendance et leur mépris des commentaires.

Pierre Bisson, le critique théâtral, avait résumé d'un mot drôle l'opinion générale en disant :

— C'est un pinson et une fauvette qui se moquent des linots ; l'un chante, l'autre fait le nid.

— Gare au coucou ! — avait riposté Montal, reportage et chronique.

Mais les papotages cessèrent au bout de peu de temps ; Paris oublie vite les choses et les gens qui l'ont un moment occupé, cette fraction surtout du monde parisien dont la vie brûle les années, où de nouveaux venus passent, s'élèvent et disparaissent, où les anecdotes, les potins vont des uns aux autres, effleurent, griffent ou tuent, parmi les indignations, les rires vite éteints qui ne se peuvent défrayer longtemps d'un incident tapageur ou moindre.

Oui, l'union de Jean Dayel et de Marthe était acceptée maintenant comme une alliance régulière ; ainsi le supposaient d'ailleurs tous ceux qui les voyaient ensemble. La gentillesse du

couple lui avait valu, très vite, de promptes et cordiales sympathies : on les recevait dans des familles d'artistes, peu soucieux d'étiquette. On aimait Dayel pour sa simplicité d'allure, parce qu'il ne s'était point laissé griser par ses succès, restait accueillant à ses amis de bohème d'autrefois. La douceur de Marthe, sa gaîté, son absence de coquetterie et son apparent détachement vis-à-vis de tout ce qui n'était pas Dayel, avaient fait taire les médisances féminines ; on les accueillait volontiers, sûrs que tous deux apportaient du bonheur partout où ils passaient.

Au lendemain de sa nomination de chef d'orchestre des bals de l'Opéra, Dayel se leva très content, courut ouvrir les fenêtres pour laisser entrer la lumière tapant aux volets.

Ce fut l'invasion, dans la chambre, du soleil matinal : et les cris des marchands ambulants montaient clairs du trottoir illuminé, mêlés au bruissement des feuilles des grands peupliers bordant les berges, aux chants des mariniers affairés sur les ponts des chalands, grattant, lavant les planches, pieds nus dans le ruissellement de l'eau répandue.

L'air était plein de flocons légers, semences des arbres flottant vers d'autres contrées où elles deviendraient fécondes : c'était comme

une fine neige cotonneuse ou des plumes arrachées, emplissant l'atmosphère de blancheurs minuscules, qui semblaient monter vers le soleil. Dans les branches, au long des gouttières pépiaient des moineaux querelleurs se disputant des miettes volées : c'était partout l'exubérance de la saison heureuse, la vie manifestée, joyeuse, débordante, dans la lumière éclatante d'un beau matin d'été. Les hautes maisons étaient pleines de chants, de bruits d'objets remués, et la Seine resplendissait, étincelante. zébrée de rides lumineuses que faisait le soleil dans les houles symétriques, semant de points argentés le sillage des barques et des bateaux-mouches fendant le fleuve.

A gauche, Dayel voyait la Cathédrale, aux contours baignés de bleu argenté, dont les dentelures et les saillies se détachaient sur la clarté du ciel uni, pareilles à des arabesques sombres sur le fond clair d'un tableau. Et les verrières, dans leurs cadres de pierres noires, semblaient s'animer aussi, radieuses des rayons qui venaient s'accrocher aux enluminures des vitraux. La vieille église semblait, ce matin-là, gemmée d'une parure neuve, à l'unisson de la joie qui l'environnait. Notre-Dame lui riait de tous les yeux que sont ses vitraux : les gargouilles aux gueules menaçantes avaient l'air de

boire le bleu du ciel, l'or et l'argent de la saison neuve, inondant Paris ardent au labeur et au plaisir, fiévreux et palpitant de vie.

La lumière soudaine avait éveillé Marthe, et, comme la jeune femme s'étirait, paresseuse, rendait à Dayel son baiser matinal, il lui redit la nouvelle chance qui lui venait d'échoir. Prenant ses mains, enlaçant sa taille, il la tenait pressée, la berçait comme une fillette menue :

— Tu m'as porté bonheur, Marthe, tu es la bonne fée, l'enchanteresse qui transforme tout ce qu'elle touche.

— Parce que tu m'aimes, Jean..

Furtivement, avant qu'elle fût éveillée, Dayel avait préparé le lait dont elle était friande, fait le thé, en attendant qu'elle ouvrît les yeux.

Prestement, elle bondit hors du lit, vêtue à peine de batiste diaphane que rosait sa chair; et Jean, les bras étendus vers elle, s'écria :

— Marthe, ma divine petite Marthe, tu es belle comme une statue dont les lèvres et les yeux vivraient pour mes baisers.

Rieuse, elle revêtait lentement sa robe d'intérieur, et de l'étoffe rouge émergeait la rondeur de son cou, tandis que, hors de la chemise, ses seins dressaient leurs fraises pourpres sur la blancheur de la chair. Elle s'était assise devant la table, en face de Dayel ébloui; et lui, grave soudain, osa dire :

— Si l'on se mariait tous les deux, Marthe chérie; je suis sûr de l'avenir, à présent; je t'aime. Et toi ?

Sans répondre, câline, elle prit la tête de son amant à deux mains et baisa ses lèvres, longuement passionnée. — Puis, sa bouche délivrée du délicieux emprisonnement, il énuméra les avantages de sa situation nouvelle, ses espérances toujours plus hautes qui se réaliseraient une à une.

— Nous serons heureux, mignonne, nous vivrons tranquilles, sans souci du lendemain et, chaque année, chaque jour ajoutera quelque chose à notre bonheur et à notre fortune... Veux-tu ?

Les yeux immenses, extasiés, elle se leva et vint s'asseoir sur les genoux de Jean. Grisé, l'amant tentait, maladroit, de dénouer les cordons de sa légère chemise, égarait ses doigts au long du corps exquis de sa maîtresse, s'interrompant pour des baisers au hasard, ses lèvres s'arrêtant aux creux potelés, aux rondeurs amoureuses.

— Marthe, veux-tu ? Nous irons tous les deux, amants d'éternité, dans notre rêve. Veux-tu ?

Elle murmura, en sourdine, comme si, tout à coup, elle avait peur de demain : « Oui, dans notre rêve. » Puis, dans une association

d'idées imprécises, elle déclama gentiment, avec un peu le geste et la voix de la célèbre tragédienne *Dinah Samuel*, ces vers d'une pièce de Robert Entoc, dont ils avaient vu la reprise, la veille, à l'Odéon :

Chevalier idéal, — à qui j'appartiens toute, —
o Rêve ! sois toujours le compagnon de route...

VI

Dix jours après, c'était à la chapelle de Saint-Jean, obscure malgré la clarté de ses ors, en la vieille église de l'Ile, devant les seuls témoins nécessaires à la célébration des noces, le mariage des amants blonds. Ils s'épousèrent comme ils s'étaient aimés, dans le bonheur de leur intimité qu'ils ne voulaient point troubler de la malignité et de l'indifférence du monde. Pour eux tintèrent les vieilles cloches dans la flèche ajourée.

Rien ne changea dans leur vie coutumière, sinon que leur lien, de la solennité intime de cette cérémonie, fut resserré encore. Ainsi qu'auparavant, ils allèrent ensemble, presque chaque soir, là où Dayel devait aller.

Lorsque rien ne les obligeait à assister à

quelque spectacle, ils aimaient s'enfuir, comme aux premiers mois de leur affection, à travers les campagnes voisines de la grande ville, courir des escapades de tous jeunes amoureux, épris de verdure, dans la langueur des soirs d'été, au bord des rives fleuries, à l'heure où le jour se pâme en des agonies de lumière expirante, dans l'azur, la pourpre, l'or et l'argent des somptueux crépuscules où meurent les chaudes journées.

D'autres fois, ils se contentaient d'errer par les rues animées des rires de la vie libérée des travaux du jour, ou le long du fleuve, lorsque le Marché aux Fleurs étalait ses parterres, exhalait ses parfums mêlés à l'odeur de Paris.

Marthe et Jean aimaient, à la dernière heure, voir les marchandes s'évertuer à vendre leurs derniers bouquets, dans la grande peur qu'ils ne fussent perdus, si elles devaient les remporter. C'était un de leurs plaisirs, ce déménagement des étalages de roses, de tulipes et de dahlias, de lianes contournées liées aux tuteurs raides, parmi l'entassement, dans les voitures maraîchères, des bourriches de pensées violettes et blanches, rosées ou crème, jaunes ou veloutées de brun.

Les glaïeuls, les iris emportés par brassées, érigeaient leurs corolles, serties de vert pâle, aux bras nus des jardiniers en manche de

chemise. Parfois une fillette, en sarrau de toile bleue ou noire, se tenait au bord du trottoir, les mains chargées de bouquets de fleurs coupées, des plantes l'entourant qu'elle soulevait et passait à d'autres mains, pareille à quelque héroïne des légendes printanières, mêlant l'or de ses cheveux aux nuances vives des pétales, en une symphonie de couleurs, parmi les exhalaisons des corolles.

Ainsi, Marthe et Jean vivaient dans leur calme bonheur chaque jour ravivé, sans lassitude. Oui, chaque jour attachait davantage l'artiste à la petite aimée blonde, si douce et si tendre, qui l'aidait à supporter les passagères déceptions, le réconfortait aux heures tristes des jours mauvais où la destinée semble s'insurger contre les plus heureux, contre ceux qui croient l'avoir vaincue.

Elle savait le décider au travail, faire naître chez lui la fièvre d'inspiration des meilleurs moments de sa vie. Son mari l'avait initiée à la musique, et elle chantait à présent, en s'accompagnant au piano, d'une voix pure et fraîche.

Elle avait pris, entre autres, de Dayel un grand amour des ballades terriennes des provinces de France, dont la mélancolie le charmait, dont la grivoiserie joyeuse la faisait rire aux larmes, avec des rougeurs à des termes trop vifs. Jean avait même, dans ce genre exquis

et suranné, composé, — paroles et musique, — une ronde amoureusement printanière, d'une forme un peu remaniée, modernisée, — chanson d'espoir, que Marthe aimait particulièrement et qu'elle appelait :

LA CHANSON DE L'OISEAU JOLI

Chante un oiseau joli
dans les bois, dans ma tête :
de saint Jean c'est la fête,
bientôt, dans le pays.

Mon ami est en guerre,
pour obéir au Roy :
je lui donnai ma foi
et mon cœur pour bannière.

Avant qu il fût parti,
de galante manière,
m'offrit trois feuilles de lierre,
une branche de gui.

Dans mon cœur, dans ma tête,
n'est pas venu l'oubli;
embaumant le pays,
les lilas sont en fête.

Il dit, l'autre printemps,
quand fleurissait la haie :
« — Il faut que, dans l'instant,
je marche vers la Haye.

Tous les gars du pays,
pour toi sont en conquête.
Poules, les coqs ont crête :
on prend la fille au lit.

Garde-moi bien le lierre,
le gui et puis aussi
la blanche rose fière
de ton cœur en souci.

Si nul gars ne t'effeuille,
mignonne, à mon retour,
mes lèvres en amour
viendront faire la cueille. »

Chante un oiseau joli,
dans les bois, dans ma tête :
«... Que la couche soit prête,
quand viendra ton ami. »

Dayel sentait Marthe plus près de lui, à mesure qu'il la connaissait davantage, l'aimait d'autant plus qu'elle savait prêter à sa féminine personnalité des aspects divers. — Oui, elle était toujours la même et chaque jour différente, tour à tour paisiblement douce et passionnée, coquette pour lui; délicieusement perverse à ses heures, pour redevenir ingénue sans sottise et sans afféterie.

Ménagère experte, elle vaquait aux soins de son intérieur sans qu'en souffrît l'élégance

nécessaire à la durée de l'amour : elle savait cacher aux yeux de l'amant ses petites misères et ses malaises de femme, soucieuse de ne lui laisser voir d'elle que ses beautés.

Elle était respectueuse du travail de son mari et savait taire sa présence aux moments où travaillait l'artiste, de façon qu'il sentît son âme près de la sienne, laissant oublier qu'elle restait, corporellement, près de lui, silencieuse.

Une nouvelle joie survint, grandissant leur mutuelle tendresse ; une fillette naquit que Jean voulut nommer Marthe, du nom de sa mère. dont elle eut la blondeur des cheveux, les yeux larges et clairs.

Et ce fut une nouvelle phase de leur amour, personnifié dans la fillette vagissante, pour laquelle ils voulaient tous deux préparer, édifier, un palais de bonheur — et d'affection accrue par elle et pour elle.

VII

Marthe et Dayel, qui avaient fini de déjeuner avec des amis, étaient accoudés à une fenêtre du café de la Paix, donnant sur la place de l'Opéra. De ses yeux amusés, la petite blonde contemplait la houle incessante de peuple battant le pavé, du peuple curieux, dans l'attente d'un spectacle qui tardait à venir. La Mi-carême déchaînait un renouveau du Carnaval défunt.

Était-ce de la joie, cette passagère cohue pleine de cris, de gros rires d'hommes égarant leurs mains aux hasards des jupes fourragées, sans prendre garde aux indignations, sincères ou feintes, des femmes quasi publiquement violées ? — Les arbres, poudrés à frimas d'artificielles et multicolores chevelures, dominant la foule endimanchée, en rut, semblaient de vieux seigneurs indulgents et dignes au milieu

d'une kermesse à laquelle ils eussent daigné mêler leur hautaine aristocratie.

La foule refluait, toujours renouvelée, bruyante, en une atmosphère surchauffée d'allégresse, parmi les nuages poussiéreux, les flocons minuscules nuancés de rouge, de violet, de bleu, de rose où éclataient des blancheurs, — les confetti légers. C'étaient un flux et reflux de têtes et de corps, vagues humaines au long des boulevards débordants de plèbes, de bourgeois en bandes familiales, hâtés vers le plaisir, heureux d'un jour de liesse publique.

A peine, de loin en loin, sur les trottoirs, un masque : Pierrot de calicot blanc, à la bouche canaille ricanant dans la face enfarinée, les yeux bordés de rouge, ou quelque musicien ambulant, estudiantino râpé, cuillère au chapeau, mandoline en bandoulière, fendant le remous pour atteindre la terrasse d'un café, la figure anxieuse de la recette espérée ; ou encore, un fermier normand en gilet bleu, au col de papier largement évasé autour de la figure enluminée ; quelque athlète, acrobate de foire. Ici des enfants las, — laitières et chaperons rouges portant une galette en carton peint, petits garçons vêtus d'accoutrements militaires, hussards bleus, dragons traînant péniblement leur sabre trop lourd aux petites mains crispées.

Tout cela — sous l'enguirlandement des

branches noires où, par endroits, pointe le vert pâle des bourgeons déclos, perdus dans la floraison hâtive des lianes bigarrées, sous l'enguirlandement des serpentins en dômes flottants tombés des fenêtres et des balcons chargés de grappes humaines, des fenêtres grouillantes et noires où éclate, de ci, de là, l'or d'une chevelure de femme ou de fillette, frappée d'un rayon de soleil.

Sur la place de l'Opéra, des hommes cernent les filles, les grisettes en bande, qu'ils ensevelissent sous le vol incessant de la mitraille menue ; et des baisers claquent sur des joues imaginaires, tandis que, sournoises, des mains s'aventurent aux aisselles proches et que volent les mots crus, compliments égrillards, orduriers parfois, et les rires.

Un vieux bourgeois à bésicles escorte deux jeunes filles aux cheveux en tresse, s'irrite de l'obstacle que leur font des calicots en monôme, enserrant le trio de ses anneaux, apostrophant les fillettes : réjouis du spectacle, les passants accablent M. Joseph Prudhomme de confetti, pendant que, effarouchées, les ingénues poussent des cris aigus de pintades poursuivies. Et, à quelques pas, deux filles provocantes, choisissant leurs types en quête de bonnes fortunes tarifées, puisent à pleines mains dans des pochettes de soie, engagent des combats

avec les messieurs. L'une, blonde aux yeux gris, vêtue de crépon noir, revêche aux invites des jeunes gens trop gais, peu sérieux, est surprise par derrière à deux mains palpant les rondeurs du corsage. Elle récrimine, fâchée :

— Malotru !

Puis, se retournant, elle voit l'assaillant, correct en un overcoat égayé d'une boutonnière d'œillets roses; alors, ravisée et souriante :

— Si tu avais mis tes gants, monsieur, j'aurais rien eu à dire.

Des femmes en cheveux, au bras de rôdeurs en casquettes, se frayent un chemin à coups de hanches, insultant les passants paisibles qui ne s'écartent pas assez tôt. — Des jeunes gens, de mises faussement élégantes de sportsmen, cravates voyantes et bagues aux doigts, en conciliabule au coin de la place, semblent guetter les arrivantes, discutent entre eux l'emploi de leur soirée. Leurs voix se perdent dans le brouhaha que cause le passage d'un landau chargé de filles de brasserie, aux corsages ponceaux, rouges et bleus, verts d'eau, d'où s'échappent les hémisphères tremblotants de seins gélatineux, usés; un beau garçon vulgaire, aux cheveux pommadés, le torse moulé dans un maillot de Méphistophélès, la barbe noire en fourche, un trident à la main, préside l'exhibition d'un air protecteur.

Enfin, aux strideurs des trompettes annonciatrices, les curieux, repoussés par les agents déblayant la voie, s'entassent en files serrées, pressés les uns contre les autres, et refluent les badauds de la chaussée vers les trottoirs. Et, à la suite des musiciens impassibles sur leurs chevaux de bronze, dans l'éclat des buffleteries, les éclairs d'acier des armes et des casques qu'illumine un pâle soleil de printemps, — les chars arrivent.

Les acclamations se croisent, et volent les serpentins vers la foule et de la foule vers l'éblouissement des carrosses, où des femmes, en costume pailleté, des hommes aux tournures gauches en des pourpoints somptueux, paradent. Au passage des grotesques animaux de carton, — gigantesques, monstres enluminés, la joie et l'enthousiasme éclatent pour les reines d'un jour, souriant aux acclamations, sous leurs couronnes, leurs oripeaux éphémères.

Des rires et des lazzis accueillent la cavalcade du quartier Latin, les chats montés sur des ânes, « l'armée du Chahut », dont les rangs s'égayent de frimousses pimpantes, de figures épanouies de jeunes hommes escortant le roi Carnaval, Gargantua de la fête, qu'il symbolise parmi l'emmêlement des serpentins, leurs ondoiements à travers la neige multicolore des confetti.

La cavalcade est passée ; plus furieusement, de tous côtés, recommencent les escarmouches, les rires et les cris, les disputes, les algarades. Et pourtant, malgré ce bruit et ces rires, elle semble morne la masse des curieux évadés un moment des logis minables ou médiocres, et las d'avoir subi les heurts et les poussées, de l'affectation joyeuse de quelques-uns, à laquelle ils ont pu croire une heure, pour retomber aux réalités des lendemains laborieux, au bourrellement de la vie quotidienne, à la misère de chaque jour.

Est-ce de la joie vraiment qui mène cette cohue, marchands improvisés, empressés à vendre leurs produits inutiles demain, et que hante le souci de la vie en un jour gagnée, pour une semaine ; filles en quête d'aubaine, chercheurs de plaisirs gratuits, dont la pensée bientôt se résume en rut peu cher, en chasse avide, d'où la volupté est presque entièrement exclue, par la brutalité des instincts ; — est-ce de la joie ?

Marthe et Dayel causent et regardent, heureux d'être à l'abri des coudoiements et des bousculades, fatigués un peu du défilé morne de la foule endimanchée. Marthe est joyeuse pourtant, c'est nouveau pour elle, cette vie bizarre qu'à peine elle a entrevue autrefois ; elle est contente de penser que son Jean sera l'un des

rois de la fête de nuit, fidèle à son rôle d'artiste, créateur de plaisir.

Elle s'est promis de le voir, cette nuit, au milieu de son orchestre, présider à la folie du bal, mêlant la mélodie aux grelots tintinabulants, aux rumeurs des danses échevelées. Avec une de ses amies, soigneusement masquées et perdues dans les plis de coquets dominos, elles iront ensemble, Mme Delienne et elle, au bal de l'Opéra, le dernier de l'année.

Dayel autorisait l'équipée, sachant l'honnêteté de l'amie, raisonnable, chaperon ordinaire de Marthe les jours où il ne pouvait l'accompagner. C'était la femme de l'un de ses amis, bureaucrate, chansonnier et poète à ses heures. Bohème un peu et bourgeois à la fois, le ménage Delienne avait été des premiers à accueillir Marthe, pour Dayel qu'ils aimaient, très vite séduits aussi par le délicieux charme blond qui se dégageait d'elle.

VIII

Minuit. A travers les mille voitures convergeant vers la place de l'Opéra illuminée, le fiacre où s'étaient blotties les deux femmes passa, vint s'arrêter au bas du perron devant le monument où le groupe, marbre vivant de Carpeaux, semblait, dans la lumière blanche des lampes électriques, se détacher et danser vraiment, devant les yeux éteints des bustes de pierre — musiciens défunts dont peut-être tressaillent les âmes aux bouffées de notes qui les viennent frapper.

Des haies d'agents, pareilles à des files de grosses fourmis noires, contiennent la foule, maintenue aussi par des gardes de Paris, drapés dans leurs manteaux noirs, raides et immobiles spectateurs de la place grouillante, en des attitudes de bronzes, sous l'irradiation

des casques. Claquent les portières des voitures, qui vont se ranger au long des sombres rues latérales, et font un continu roulement sourd, la basse où se détache la rumeur sur les boulevards gorgés de bandes hurlantes, de chansons clamées à pleines gorges, de rires.

La foule des masques se presse, de marche en marche, en une mêlée de couleurs pimpantes, et de paillettes, et froufroutent les mantes, les dominos diaprés, houlant vers les portes. Des visages s'entrevoient, — malgré les loups, les demi-masques, — que rose le froid et qu'anime l'espoir de la nuitée joyeuse, des griseries. Des élégants se pressent, habits noirs et corrects, sveltes jeunes gens et bedaines de jouisseurs ou d'hommes sérieux, à qui une curiosité est revenue de l'orgie légendaire. Ce fut drôle une fois ou deux. C'est peut-être encore amusant. Qui sait ? Faut voir.

Le flot monte des déguisements aux dessous douteux, des guenilles voyantes et des costumes improvisés, fantasques : les soubrettes et les arlequines, débardeurs et zerbinettes, libellules et papillons, danseuses espagnoles, Manolas, Carmencitas, Colombines, Paillasses et Pantalons, paysans et Méphistos se pressent, toutes les avidités et tous les vices, toutes les soifs, d'argent et de plaisir, — dans une hâte vers l'espoir, — visages gais ou

8

anxieux, yeux brillants de fièvre, de lucre ou de stupre, de volupté espérée, montent à l'assaut pour l'amour, la griserie d'une nuit, l'oubli des heures laides.

Peureuses, un peu, à travers cette cohue, les deux femmes passent, serrées l'une contre l'autre, attentives à éviter les frôlements, craintives des yeux qui dévisagent leurs masques. Elles gagnent les couloirs des loges, rassurées un peu par la lumière tombant des lampes, dans la chaleur qui les gagne, de la salle d'où s'échappent les accords tourbillonnants des valses.

Parmi le brouhaha, elles montent aussi l'escalier monumental, étincelant de lumières, entre des files d'hommes rangés en une parade, ennuyés guetteurs de voluptés, que tout lasse, muets ou presque, paresseux d'esprit, aptes seulement la plupart à des brutalités manuelles, prémices des marchés de la peau où ils assouviront leurs désirs veules, un moment surexcités.

Marthe Dayel, fragilité de statuette blonde, noyée dans les plis de son domino bleu pâle, la figure voilée d'un loup de satin, ascende les marches en tenant la main de son amie — domino rose doublé de blanc. Toutes deux se faufilent, prestes, vers le grand vestibule où, dans le mouvement des masques, l'étincelle-

ment des paillettes et les chatoiements, elles se sentent un peu perdues. De la loge retenue pour elles, réfugiées, elles regarderont, sûres de n'être plus à la merci des gestes audacieux. Mais elles s'attardent là, où grouille un pêle-mêle fripé de chatoyantes étoffes, où les habits mettent des taches noires, comme d'insectes tristes, parmi des papillons diaprés.

D'apercevoir quelques figures, déjà rencontrées, elles se rassurèrent. Marthe éclate de rire en reconnaissant Bisson, le critique, aux prises avec deux filles qui le veulent accaparer. L'une était vêtue en Transtévérine ; à l'échancrure du corsage deux plaques dorées s'agrafaient, coupant les chairs gélatineuses des seins. L'autre, une grande maigre qu'amincissait encore un travesti collant d'Arlequine, rouge zébré de noir, disait :

— Tu me feras retrouver « ce » que j'ai perdu ?...

Dans le vestibule, la tristesse planant sur la mascarade frappa les deux femmes ; des hommes d'affaires, dans un coin, parlaient des valeurs turques, discutaient des pronostics de bourse, — liquidation, chances de hausse prochaine. Des masques, chicards usés dont les travestis avaient roulé toutes les scènes de province, s'engueulaient en termes de trottoir. Un habit noir, à moustaches blanches, portait les deux

mains au corsage rebondi d'une druidesse aux cheveux roux :

— Tu joues encore à ton âge? dit la fille en le toisant de ses yeux bruns, hardis.

Des femmes passaient — marquises aux cheveux poudrés, bergères et clownesses, débardeurs et danseuses, folies tintinnabulantes de grelots enragés, Fathmas voilées de gaze, aux lourds bracelets d'argent et de cuivre, — dominos orangés, mauves, roses et blancs, pourpres, noirs. Et nombre de femmes aussi semblaient inquiètes, affairées, scrutaient les visages des hommes, dans un espoir de conquêtes lucratives, du souper final.

Dans les couloirs, des couples assis chuchotent; des mains happent des bras nus, au passage; des femmes enlevées de terre sont chatouillées, violées en leurs intimités, brutalement, par des doigs s'assurant de la qualité des chairs, avant l'adjudication au plus solvable. L'orchestre, près du foyer, noie tout ça dans l'entraînement d'un galop, où passent des strideurs de trompettes, des rires de sylvains en chasse à travers les bois reverdis.

Dans les corridors, une cohue sans cesse renouvelée, d'où de rares lazzis s'échappent, des mots fripons, brutaux, des marchandages. Des pierrots de satin blanc, des clowns pailletés, des chevaliers, des Chinois, des sauvages

en maillots bruns, des polichinelles et des toréadors, des seigneurs aux visages masqués de faux nez grotesques, aux chapeaux empanachés de plumes énormes, harcèlent les passantes, font des propositions ironiques que coupent de fausses indignations, des cris, des gaietés.

Après le premier effarouchement, les deux amies, ravies de la nouveauté du spectacle, ont gagné la salle. Autour des masques payés — on ne danse plus pour rire, aux bals de l'Opéra : on travaille — des gommeux, des bourgeois fêtards ou débauchés d'une nuit, font cercle, pour les visions passagères de chair nue, à l'entre-deux d'un pantalon de femme, pour l'épileptique trémoussement des danseuses et des danseurs salariés; ils applaudissent les déhanchements canailles.

Des déesses, Dianes tenant en main l'arc débandé, causent avec des seigneurs Louis XIV, à perruque et à poudre. Une chatte blanche ronronne, tournant autour d'un monsieur à cheveux gris bedonnant, l'air morne dans le bacchanal, une chaîne d'or luisant sur le gilet blanc tendu. Et sept petites femmes en monômes parcourent les groupes. Chacune est une fleur; la marguerite, une blonde, dit :

— Qui m'effeuillera, cette nuit ? Un peu... beaucoup... Mon cœur est d'or...

Suit une rose rouge, dont les lèvres, plus que les pétales de sa robe, semblent de sang, puis un lys de moire blanche, aux cheveux d'or émergeant du col ; un dahlia violet dont la chair mate semble faire éclater le calice — un corsage de satin vert sombre ; une fleur de pêcher, rose tendre ; une pervenche de gaze bleue. Toutes ces fleurs étaient conduites par un frelon à casquette.

Dans les loges, les clubmen, consciencieusement, bâillent. De quelques-unes cependant partent des rires, des exclamations, des bruits d'étoffes froissées ; des portes claquent derrière des femmes enlevées de force, violemment enfournées, qu'entourent les hommes, fourrageant à pleines mains, au hasard. Une loge est silencieuse d'un silence que des soupirs entrecoupent à peine : sans doute elle abrite quelque vertu pour un soir égarée, la dernière intrigue romanesque, peut-être, fourvoyée dans ce marché officiel.

Un Arlequin — une grande brune en travesti — enlace une pierrette blonde et menue, aux yeux enfantins, et, sans souci des regards scandalisés, la baise aux lèvres. Une fille rousse, en mouche bleue, aux ailes de gaze, papillonne autour de quatre messieurs graves, affublés de nez de carton, enlumimés et pustuleux. Une pie — juponnée de peluche imma-

culée, ailée de noir — cherche à glisser sa main dans les poches d'un monsieur entre deux âges, monocle à l'œil, un boursier millionnaire :

— Aux pies il est permis d'être voleuses. Tu dois être banquier, toi. Donne-moi des leçons, dis ?

Au centre de l'estrade, parmi ses musiciens, Dayel debout, l'archet en main, les yeux perdus dans le rêve que déroule la mélodie, blond et mince à la place où jadis se dressait Métra, — un autre mélancolique semeur de joie, — présidait la fête, menait la bacchanale effrénée au bruit, aux rires, ayant l'air de suivre des yeux, au-dessus de la foule, une invisible fée : Marthe, sans doute, heureuse du mystère du masque. Jean devait la rejoindre en sa loge. Il ignorait la couleur du domino conjugal.

Marthe, si blonde et si frêle, perdue dans la cohue, durant une minute, contemple sa silhouette fine, suit les battements de son bras donnant l'essor aux valses et aux quadrilles, les gestes dont il fait s'exclamer les cuivres, jetant du plaisir à la masse bariolée, guidant l'harmonie mélodieuse où semblent, en des pizzicati, gazouiller des oiseaux, et s'alanguir, parmi des bruits de feuilles remuées, en des sites voluptueux les chants du matin et du crépuscule. Des groupes circulent autour de l'orchestre, en

un cercle où les masques se font rares ; des amoureux du chant des violons et des flûtes, mélomanes, admirateurs du jeune maître, écouteurs attentifs qu'émeuvent, plus que le bal, les rythmes fous et tendres tour à tour où passent des cris, des pleurs nostalgiques, des mélancolies d'exil dans les bruyants éclats de joie.

Dans la salle tourbillonnent, en un tohu-bohu d'insensé vertige, les couples de danseurs soldés et de danseuses en oripeaux de rencontre ; une poussière lumineuse monte vers les cintres, une buée chaude d'haleines condensées où se mêlent les parfums vulgaires à l'odeur âcre des aisselles humides, aux émanations des fards et des poudres. Les hommes encerclent ces folies, massés, bouches bées, autour des masques, curieux des gestes des femmes et de l'envolement soudain des jupes.

Marthe et son amie cherchaient à gagner leur loge, lasses de la mêlée et des frôlements, énervées par la rumeur sensuelle enveloppant la salle, l'hymne de rut que lançait sur le chatoiement des nuances le bourdonnement des mots murmurés ou criés, — les rythmes envolés de l'orchestre. Comme elles arrivaient aux corridors des loges, où se tenaient, ébahis ou guetteurs, des hommes en haie de chaque côté sur le passage des masques et des femmes grouillants entre les murs, une haute silhouette

trapue de barbare septentrional, à la face rose, aux épaules carrées d'athlète, yeux bleus, se détacha d'un groupe et suivit les deux femmes. Un ami, boulevardier élégant, à la boutonnière fleurie, l'escortait, un camarade à qui, à haute voix, il disait son admiration pour la finesse de Marthe, la blonde si frêle dont il avait entrevu l'éclair des yeux, sous le masque, et la bouche en arc pourpre.

Oseur, il rejoint Marthe, et — s'inclinant, découvert — met une main, musclée et fine à la fois, sur l'épaule de la jeune femme :

— Des yeux comme les vôtres, c'est plus qu'il n'en faut pour allumer un incendie.

Banale était la phrase, mais la voix chaude y prêtait une éloquence. Prises dans un remous, les deux femmes ne pouvaient avancer, serrées contre le mur. Hardi, le galant continuait, hasardant des gestes explorateurs sous le domino, brûlant de son regard Mme Dayel qui se sentait rougir, intimidée, fascinée, tremblante et sans force, repoussant mal cette attaque soudaine.

— Mais, monsieur...

— Qui que vous soyez, masque m'amie, l'on vous adore sans vous connaître. Votre bouche est une rouge fleur de pourpre, et fraîche votre peau. Ne vous dérobez point si vite... J'aimerais baiser ces lèvres, admirer à loisir toutes

les beautés que vous cachez si jalousement ..

D'un geste brusque, écartant le capuchon, il soulève, un peu, le masque de satin. Marthe put vite se dégager et s'enfuir, suivie de son amie; affolées l'une et l'autre de cette audace, elles parvinrent enfin à leur loge,

sauvées.

Au-dessous d'elles, la fête battait son plein. Plus vifs se faisaient les propos et plus provocants les gestes. Excitées, des femmes criaient, dans la cohue, interpellaient les habits noirs, inertes spectateurs des « pelotages » obscènes, des danses échevelées.

Encore émue, Marthe disait à son amie le trouble que lui causait le mystère des yeux, qu'avive le masque, des trous lumineux qu'on aperçoit seuls dans l'emmitouflement des capuchons ramenés. Elle restait palpitante et gênée, honteuse de ce que les regards de cet homme l'avaient, malgré elle, dévêtue; ses mains aventurières l'avaient violée un peu, et les mots caresseurs, énervants, qu'elle avait subis une minute, avaient mis à nu les fleurs cachées de sa joliesse, comme si — par avance — il l'avait connue.

Là-bas, dans la salle, l'orchestre reprenait une valse de Dayel, une valse célèbre déjà, qui embrasait l'air d'un souffle de volupté frémis-

sante. Plus vite, emportés dans un vertige, tournaient les couples enlacés, et plus luxurieuses semblaient les étreintes, les pâmoisons feintes ou réelles. Des hautes galeries tombait un murmure, le bruit indistinct de baisers échangés dans l'ombre, des caresses froufroutantes aux jupes froissées, loin des regards de la salle, dans les recoins assombris.

Comme se mouraient les accords et que, pour une minute, se taisaient les violons et les cuivres, l'homme en habit noir au masque de corsaire normand s'arrêta près de l'orchestre. Son ami lui dit :

— Tu regardes Jean Dayel, celui en qui un peu de l'âme d'Olivier Métra, le musicien des Roses, est passée? Ne le connais-tu point, Robert?

— Je l'ai rencontré quelquefois, mais jamais on ne nous a présentés l'un à l'autre. Je ne l'ai jamais si bien vu que cette nuit, dirigeant l'exécution de ses valses; il semble qu'il suive les papillons de son rêve dans l'envol des notes tourbillonnantes.

— Viens donc; il admire tes vers et sera heureux de te connaître.

L'ami, un moment, insista, — louant Dayel de l'inspiration poétique dont étaient imprégnées ses moindres œuvres, disant aussi le charme de l'homme, de l'artiste simple qu'était le musicien

amoureux de la beauté, respectueux de tous ses prêtres, modeste au point qu'il ignorait peut-être sa propre valeur. Ce charmant compagnon était un garçon riche, oisif dilettante, adorant se mêler aux artistes. Parisien effréné, il s'amusait à mettre en rapports des gens de tempéraments très divers et à les observer.

Il faisait, maintenant, les présentations :

— Mon cher Robert, mon ami Jean Dayel, dont, je le sais, vous appréciez le talent... M. Robert Entoc, député, le grand orateur.

Vers Robert Entoc, hautain et affable, Dayel tendait les deux mains, avec des paroles flatteuses et ardentes. Courtoisement, à son tour, le député complimentait Dayel de ses succès, évoquait l'ombre de son prédécesseur, le populaire et exquis poète des lilas et des roses, Olivier Métra. Il disait le jeune maître seul capable de le remplacer.

Jean, confus, désireux de lier de plus intimes relations avec un des leaders fameux de la gauche républicaine, poète aussi, car il avait eu un drame en vers, représenté avec grand succès à l'Odéon, pria Robert Entoc de venir souper au cabaret avec lui, tout à l'heure, quand ne le retiendrait plus son devoir de chef d'orchestre.

Entoc hésitait, mais son ami lui poussa le coude, en murmurant :

— Accepte donc; tu verras, il a une femme charmante.

Les trois hommes prirent rendez-vous. Robert Entoc et son ami cueilleraient Dayel à l'heure convenue, après l'exécution de sa dernière polka : *l'Avril.*

Ainsi, à la fin du bal, stupéfaites et confuses, Marthe et Mme Delienne reçurent les hommages de Robert Entoc que leur présentait Jean Dayel : le visage démasqué de Marthe s'empourpra de reconnaître, dans l'homme qu'amenait son mari, l'audacieux poursuivant des couloirs, respectueux à présent, mais sans embarras, fixant sur elle ses yeux bleus qui la transperçaient, et — songeait-elle — lisaient clairement chacune de ses pensées fugitives.

Gaîment, tous les cinq soupaient au cabaret où Dayel avait retenu une table. Très en train, le député-poète repassait pour Marthe les « mementos » des bals défunts et les joyeuses nuitées de carnaval, au temps de sa jeunesse à lui, Robert Entoc, quand ses camarades de bohème, venus du quartier Latin, envahissaient l'Opéra, pour y faire éclater leur exubérante et saine folie. La voix prenait tour à tour des sonorités cuivrées et des inflexions de chaude tendresse, aux souvenirs évoqués de ce passé.

— Où sont-ils les ardents et les fous aujourd'hui ? Où sont-elles les filles sincères au plaisir ? A présent, on n'aime plus que le Veau d'or. Paris n'est plus qu'un champ de bataille, où la mêlée est formidable. On n'entend plus que les cris des blessés, les morts de demain; et les triomphateurs de la grande lutte pour l'argent n'ont pas la joie des anciens barbares, quand ils étaient vainqueurs.

Marthe et Jean écoutaient, respectueux de ce lyrisme qui les enchantait.

— Oh ! — fit Dayel — Paris n'a pas exilé toute l'ancienne joie. Il est encore des gens qui aiment franchement rire; il suffit d'un mot, d'une chanson pour faire, dans l'âme populaire, reverdir l'arbre de gaîté.

— La soif de l'or a tué la joie, chacun a le souci du lendemain, aussi bien le banquier millionnaire dont la fortune est à la merci d'un morceau de papier où sont griffonnés quelques chiffres, que le pauvre hère qu'un chômage subit peut réduire à la faim. L'or a tué l'amour; les femmes, au milieu du plaisir, songent au bénéfice qu'elles tireront des caresses et choisissent les plus rémunératrices. Les belles émotions de l'intelligence sont étouffées par l'incessante obsession de l'or nécessaire, de l'or, source de toutes les possessions, de toutes les voluptés.

— Oh ! — fit Marthe — vous soumettez à

l'argent tous les hommes et toutes les femmes. Ce n'est pas bien sûr.

— Il est des exceptions, Madame. Mais combien ? A peine assez pour confirmer la règle. Certes, il existe des hommes pour qui toute beauté se résume en un idéal si haut qu'ils oublient les privations et la misère crochue qui les étreint pendant les meilleures années de la vie ; mais ceux-là mêmes, à certaines heures, s'ils se voient — à cause de leur pauvreté — repoussés, bannis de l'amour qu'ils rêvent, et déçus, maudissent leur rêve et le voudraient vendre.

— Des femmes se sont dévouées pourtant à d'immuables pauvretés.

— Et les autres les ont traitées de folles. Oui, il est des femmes dévouées et bonnes, qui savent être femmes et supérieures en leur féminité, suprêmement douces, heureuses de l'atmosphère caressante qu'elles créent, qui émane d'elles. Mais que de tortures ne ressentent-elles pas devant leur impuissance au bonheur parfait, si elles ne sont point environnées d'aisance, indépendantes au moins, seules ou d'accord avec celui dont elles partagent la vie ? Tous les enthousiasmes, les élans vers la beauté ou vers l'amour, vers l'idéal, se taisent quand tinte le glas de misère, et toutes les compromissionst toutes les hontes, toutes les tristesses naissen,

de la nécessité de la richesse, fatale pour qui ne la possède avant de l'avoir cherchée.

Marthe et Dayel écoutaient, étonnés de cette éloquence âpre, de l'éclat des mots et de l'apparente sincérité de la plainte. Une admiration poignait Jean d'entendre nettement, audacieusement, définir les causes d'un malaise, moral et physique à la fois, naguère éprouvé, des tentations même qui, à certaines époques, l'avaient assailli, auxquelles sa droiture, son instinctif souci de blancheur l'avait soustrait jadis.

Robert Entoc, un instant, écarta les rideaux de la fenêtre pour regarder la rue — dont montaient à eux les dernières rumeurs, roulements de voitures ramenant les attardés bruyants ou las, les amants d'une nuit, accolés au hasard d'une flambée de désir. Des fiacres passaient, laissant voir un profil d'homme sous la lueur terne du gaz ou quelque étoffe claire, un domino enfoncé dans l'angle de la voiture. Des masques en troupe, minables et loqueteux, regagnaient, à pied, les quartiers excentriques, en braillant des couplets, ou en se querellant dans la nuit où leurs voix s'éraillaient. Et les confetti multicolores faisaient un épais tapis mouvant que déjà déchiraient, par places, les balais municipaux.

Entoc s'était rassis, et, maintenant, Dayel

disait sa joie de ce soir, la chance favorable qui lui avait dévolu cette place de chef d'orchestre du bal de l'Opéra, et ses efforts d'autrefois. Marthe écoutait, songeuse et souriante, causer les deux hommes, l'un faible, petit et châtain, à la voix pâle et nuancée, l'autre tout en dehors, grand et roux, claironnant ses pensées, sans prendre garde aux soupeurs des tables voisines chuchotant son nom, car de tous ceux qui savent les choses de Paris était connu ce masque de corsaire normand.

Sous les lustres fleuris des tulipes irisées des lampes électriques, chatoyaient les bijoux des filles décolletées, en dominos ou costumées. Les tables s'égayaient des nuances vives des robes éclatantes que le noir des habits faisait ressortir. Une gaîté factice secouait, par moments, l'apathique torpeur des hommes éreintés ; quelques-uns s'amusaient à cette heure tardive, après l'entraînement continu de la nuit ; les convoitises sensuelles des mâles, les cupidités des femmes dont brillaient les yeux avivés de fard, tout cela semblait de la gaîté pour Marthe, incapable, dans ces murmures de fête, de démêler la tristesse latente, charmée des froufrous des toilettes chatoyantes, des bruits joyeux du restaurant illuminé.

Elle souriait de se voir, dans cette atmosphère de plaisir, aux côtés de Dayel, heureuse

du parfum de fleur défendue qu'apportait, en leur amour calme, cette escapade d'une nuit. Et Robert Entoc disait maintenant la vie tranquille qu'après tant d'avatars il rêvait :

— Chaque année, avec ma femme, mes enfants, quand la Chambre est en vacances, nous allons à la mer. Notre chalet s'accroche aux falaises voisines de Villerville, se détache, au-dessus des mousses à fleur d'argile, sur un fond verdoyant d'arbres innombrables étagés au flanc d'un coteau.

— Oh ! — dit Marthe — nous aurons aussi une maison, n'est-ce pas, Jean, une petite maison dans la verdure ? Des fleurs entoureront les fenêtres, et, quand nous serons tristes, nous écouterons rire les feuilles et les oiseaux. Je jouerai avec notre fille, dans les allées.

— Vous êtes, Madame, celle qu'il faudrait rencontrer quand il est temps encore d'aimer, simplement pour la joliesse et pour la douceur de l'amour et de l'aimée. J'envie votre mari, chère Madame. Vous êtes, j'en suis sûr, celle qui sait, de paroles câlines et de tendresse, panser la douleur et raviver l'espoir au cœur déçu. Vous avez la gentillesse des douces fées des contes d'autrefois, et vos yeux savent réjouir ceux qu'ils caressent.

Amèrement, le rhéteur disait la navrance des successives amours et des soudains exils, les

lendemains de passions où saignent le corps et l'âme délicieusement torturés, puis l'assagissement prosaïque et banal, le mariage bête. Et de tout ce qu'il disait se dégageait une sorte d'accent de vérité d'une confession sincère à ces amis nouveaux pour lesquels il semblait éprouver une sympathie soudaine, exceptionnelle. Il disait ses projets, en réponse à des questions respectueuses de Jean.

— J'attends les vacances du Parlement — souriait-il, — pour achever une pièce en train depuis plusieurs années, mais que j'ai dû laisser souvent sur le chantier : *Waïna*. Elle comporte une partition de musique de scène, des chœurs. C'est un drame de passion, dont la musique devra refléter l'épanouissement, la floraison en fraîcheurs amoureuses et l'éclosion sublime, pour chanter ensuite les phrases de tristesse des chutes et finir sur un motif de nouvelle espérance, consolant et berceur. Je vous le conterai. Je ne sais ce qui m'attire vers vous, cher ami, mais si vous le vouliez — et ses yeux consultaient les yeux de Marthe — pourquoi ne viendriez-vous pas là-bas, avec nous ? Votre fillette s'en trouverait bien, et nous pourrions à loisir travailler ensemble. Voulez-vous écrire cette partition, vous qui avez pu si bien faire frissonner l'amour dans vos œuvres ?

Jean Dayel remerciait, — le brave garçon, —

se confondait en expressions reconnaissantes. L'ami, qui avait fait la présentation du poète et du musicien, souriait par moments. Les cheveux fous et blonds de Mme Dayel, ses yeux divinement bleus, lui expliquaient assez l'entraînement subit de l'écrivain, son offre de collaboration. Robert Entoc conclut : (mais à quelle collaboration pensait-il ?)

— C'est entendu, n'est-ce pas? nous en recauserons et nous irons là-bas, les deux familles.

La conversation dévia sur des drôleries observées au cours de la nuit, tandis que le champagne moussait dans les coupes. Entoc, Dayel, Marthe et son amie se séparèrent dans la blancheur du matin printanier, éclairant déjà les rues; les premiers rayons traversaient le filet diapré des serpentins liés aux branches, comme fleuries soudains d'inextricables lianes colorées.

« — A bientôt ! n'est-ce pas ? et dans trois mois nous partons ensemble, » — dit Robert Entoc, installé seul dans un fiacre qui s'ébranlait lourdement; et Marthe comprit que la main du député épanouissait, — les doigts ouverts, — vers elle, un baiser qui sembla seulement au mari un dernier geste affectueux pour ses nouveaux amis.

IX

Marthe et Jean, heureux et ingénument fiers de cette rencontre, rentrèrent, comme l'aurore jetait au loin sur le fleuve la magie de ses couleurs dans l'eau émeraudée, dont les rides semblaient de pourpre vive; l'horizon s'enflammait déjà et blanchissait le ciel, strié de nuances vives dans une brume violette qu'illuminait le soleil lointain encore, faisant des taches crues aux façades des maisons, et dorant les feuilles tremblantes, humides de perles irisées.

Marthe, très éveillée — en pénétrant dans la chambre à coucher, le sanctuaire fripon de leur amour — par sa promenade matinale, malgré la fatigue de la nuit, et dans une légère surexcitation de son aventure, ouvrit toute grande la fenêtre. La cathédrale resplendissait, et flam-

baient, dans l'aurore, les chatoiements des verrières grillées, les cloîtres et les galeries déchiquetés en somptueuses dentelles noires sur la clarté du ciel. Notre-Dame de Paris semblait rajeunie, riait de toutes ses gargouilles et des lumineuses splendeurs de ses vitraux — présage de joie.

Marthe et Dayel contemplaient le décor aimé où leur intimité, leur bonheur avait grandi. Marthe, si frêle et si blonde, soupira :

— Oh ! habiter une maison à soi, dans les feuillages et dans les fleurs ! Bébé jouerait toute la journée dans le jardin.

— C'est un rêve réalisable, ma chérie.

Puis Jean Dayel se félicita du bonheur que Robert Entoc leur procurait en lui offrant une collaboration flatteuse et si profitable. C'était pour l'artiste un degré franchi vers la grande renommée, une récompense de ses efforts à la fois et une confirmation qui ranimaient sa confiance en lui-même, assuraient la maturité de talent où il espérait atteindre. Marthe, plus jolie encore et plus enfantine dans la blancheur de son déshabillé nocturne, des roseurs transparaissant sous la batiste mince, noua ses bras au cou de Jean, prise d'une fringale d'amour, tendant ses lèvres : ce fut, — après la nuit de bal, de souper, les frôlements de paroles d'amour, — ce fut, dans les bruits du matin et

l'éveil de la rive prochaine, une folle matinée de caresses, d'ivresse où se mêlaient la blondeur de l'amant et la blondeur de l'aimée, en des étreintes jamais lasses.

X

Après le déjeuner tardif, que leur petite fille, Marthe, la gosseline, avait égayé de maladresses rieuses, Dayel était sorti, annonçant à Marthe qu'il rentrerait tard. Tout le jour, il battit un coin inexploré de la campagne parisienne ; ce fut ce jour-là qu'il acquit la petite maison de Verneuil : la Maison des roses.

Le soir, pendant le dîner, comme affectueusement Marthe l'interrogeait, câline et curieuse :

— Nous déménagerons le dernier jour d'avril, dit Jean. Marthe m'amie, j'ai trouvé la maison de ton rêve.

— Oh ! Jean.

— C'est à Verneuil, en face de Triel, avant Meulan et Mantes, assez loin de Paris pour y

oublier tout ce qui n'est pas nous, toi, Marthe.

— Mais, — dit-elle, — inquiète, et la mer?... l'invitation de M. Entoc?... Votre collaboration?

— Cela n'empêchera rien, petite; au mois de juin, nous irons là-bas; ce sera une distraction pour toi, un grand bien pour la santé des deux petites Marthe.

XI

Ce fut un bonheur encore, leur installation à Verneuil. Dayel avait meublé gentiment les pièces de meubles clairs et gais, d'un modernisme simple, et ce ne fut pas une surprise pour Marthe, cette ingéniosité de Jean à lui prouver ainsi son affection toujours neuve, — qu'affirmaient ses efforts pour lui plaire, sans cesse renouvelés.

Dans les beaux paysages commença une phase nouvelle de leur amour, parmi les rires des fleurs de l'été renaissant et la joie de leur intimité plus resserrée, en cette relative solitude. — C'était leur maison à eux, où tout semblait les accueillir joyeusement, en un cadre d'amour exquis, dont contrastait le calme avec les agitations du dernier hiver parisien.

Robert Entoc vint, plusieurs fois, les visiter, passer avec eux toute une journée. Il travail-

lait activement à son drame qu'il racontait avec son exubérance lyrique, en paroles chaudes, exaltées. Chaque visite, il renouvela son invitation pour la mer, s'offrant à louer pour eux une villa voisine de la sienne, qu'ils trouveraient toute prête à les recevoir.

Marthe montrait une grande joie : elle n'avait jamais vu la mer, — l'Océan, — ne s'était jamais éloignée de Paris que pour de courtes excursions, des promenades dans la banlieue.

Dayel mit ordre à ses affaires parisiennes.

Un mot de Robert Entoc leur annonça qu'on avait loué pour eux un chalet, — le chalet des Chèvrefeuilles, — tout près de sa villa à lui, sur la falaise, et non loin de l'église de Criquebœuf, silencieuse sous ses lierres.

Ils partirent, un matin. La petite Marthe IIe, joyeuse, pépiait dans les bras de sa mère, sautelait sur les banquettes du wagon. Et ce fut pour la jeune maman, et sa fillette, au sortir de la gare, l'éblouissement des vagues et des roches dans le couchant, le charme de la route entre les haies, les champs semés de rares villas, et les prairies au long des falaises bordées d'épines, dentelant le ciel et l'eau confondus à l'horizon, capricieusement, au gré des accidents de la route.

Robert Entoc retint à dîner chez lui Dayel et les deux Marthe; comme le premier soir de leur connaissance, il fut étincelant, dépeignit en mots sonores des choses qu'il avait vues au cours de sa vie errante. Mme Entoc, une femme brave et bonne que le poète avait épousée en un de ces moments de lassitude où l'on rêve de calme, de se faire un coin de dévouement et d'amour, avait cordialement accueilli la jeune Mme Dayel, comblait le musicien de prévenances humbles. Elle avait été belle, mais se résignait à cette heure où ses cheveux grisonnaient, où la couperose envahissait ses pommettes jadis fraîches, au rôle subalterne de conjugale servante du poète, qu'elle continuait d'admirer, soumise et toujours aimante, malgré les fugues du maître, fréquentes et brusques.

Dans sa famille, au milieu de ses enfants et de ses amis, Robert Entoc, attentif à son rôle de père et d'hôte, se partageait entre son fils, sa fillette, et les Dayel. Il était semblable, avec sa tête aux cheveux drus et roux, ses yeux immenses et bleus, durs parfois, sa parole claironnante qui s'adoucissait en tendres inflexions, à un conquistador rassis, devenu familial sur le tard, qui se ferait paternel et doux, lassé d'aventures.

XII

Courageusement, heureux d'avoir été choisi par le député-poète pour écrire la musique de son drame, passionné par cette œuvre qui devait être pour lui capitale, rehausserait sa renommée et le mettrait de pair avec les premiers compositeurs de l'époque, Dayel se mit à la besogne, enfiévré d'inspiration, et de crainte aussi, devant la tâche nouvelle abordée, peureux de n'atteindre point à la perfection que nécessitait l'œuvre. Aux heures de repos, il aimait flâner après le bain matinal, courir les routes, errer seul ou avec Marthe, sur les crêtes des falaises.

D'autres fois, Entoc et lui partaient, dès l'aurore, pour des excursions ou des promenades en mer, sous la conduite de matelots amis du poète, car, pour sa légende et sa

réclame, le jongleur de rimes s'était dès longtemps épris des errants de l'eau comme des gueux des villes et des routes. C'était, sur l'eau, entre les deux artistes, des causeries où ils se passionnaient tous les deux; l'un et l'autre aimaient les rythmes larges, la mélodie chanteuse des rhétoriques et des musiques.

La Waïna — tel était le titre du drame — retraçait les angoisses d'un prince hindou arraché par la guerre sacrée à l'amour de la courtisane Waïna : lutte émouvante que livrait son devoir de noblesse et de patriotisme à sa passion faite de volupté et de mysticisme, où la prêtresse avait autant de part que la femme, auréolée d'amour et de prière, hiératique et sacerdotale amoureuse.

Pour rejoindre son amant royal, et pour se soustraire aux règles de sa caste qui lui interdisaient de garder une chasteté odieuse à la divinité, Waïna, à travers les pires dangers, sous des déguisements divers — tour à tour de mendiante, de psylle et de princesse — parcourait les provinces dévastées, rejoignait Shindra, son amant, et le guidait à la victoire qu'elle rendait certaine en usant de ses charmes pour livrer aux insurgés le chef de l'armée ennemie.

C'était enfin, au dernier acte, le triomphe de

Sindhra. Roi d'un peuple victorieux, il offrait à la courtisane de partager son trône, mais elle repoussait la couronne, refusait d'abdiquer sa puissance de prêtresse inspirée et sainte pour l'humaine royauté, pour elle une déchéance. Waïna suppliait son amant de l'exiler parmi les prêtresses courtisanes, sacrifiant la majesté offerte à l'ascendant de sa presque divinité de libératrice, et d'amante mystique, craintive aussi de l'avenir qui peut-être détacherait d'elle son amant. Ainsi, Shindra garderait d'elle un souvenir jamais atténué de regrets.

Pour cette histoire où se mêlaient la passion et l'héroïsme, le sacrifice sans cesse recherché pour un constant acheminement vers d'idéales joies, le musicien écrirait des mélodies voluptueuses et tendres, tristes et joyeuses, suivant les phases de l'œuvre. Jean Dayel était très séduit. L'exotisme du décor autorisait des hardiesses de rythmes et des recherches neuves; il pourrait faire chanter tour à tour d'harmonieuses mélodies, développer des thèmes hardis et guerriers, faire vibrer ses auditeurs d'émotions sacrées, légendaires tour à tour et berceuses, passionnées ou consolatrices, coupées de musiques de danses originalement développées.

Chaque jour, à l'heure où la chaleur tombait, où moins aveuglante se faisait la lumière, le musicien s'acharnait à sa tâche, enfiévré, à la recherche de l'âme d'une Waïna et d'un prince inouïs, débordant de lyrisme et de passion, de douleurs et de joies successives les acheminant au triomphe final dans la gloire duquel chanterait la douleur des caresses perdues.

XIII

Mme Dayel passait la plus grande partie de ses journées au bord de la mer, dont ne se lassait pas la petite Marthe. L'enfant était heureuse d'avoir des camarades, une petite amie de son âge, Isbel. Robert Entoc avait le goût des noms exotiques sonores — et le fils du poète s'appelait Sahib.

A côté de Mme Entoc, Mme Dayel s'installait sous la tente blanche rayée de bleu; les deux femmes brodaient, travaillaient à de menus ouvrages, tandis que les enfants joyeux s'ébattaient sur le sable, cherchant des coquillages et des petits animaux qu'ils se montraient, poussant des cris de joie quand ils pensaient avoir fait une trouvaille précieuse.

Or, cette bonne Mme Entoc n'offrait pas à Mme Dayel de grandes ressources de

causerie. Les soins du ménage l'absorbaient, les recommandations incessantes de son mari, ses manies de bourgeois — à la notoriété d'aventurier, mais très épris d'ordre chez lui, — exigeant impérieusement une ponctualité dans toutes les choses de son logis et de la part des personnes qui l'entouraient. Elle était uniquement préoccupée de ses enfants et du père, le plus encombrant et le plus choyé : tout se rapportait à ces soins pour cette brave femme restée du peuple et que, pour cela, le député des trimardeurs, des sans-le-sou, méprisait à présent qu'elle avait cessé d'être belle, qu'il tolérait comme une servante ancienne, qu'on rabroue et qui n'en est que plus fidèle, plus attachée au logis, plus dévouée.

Quand Marthe commençait d'être lasse de sa tranquillité, elle s'amusait à jouer avec sa fillette, la promenait sur la plage, ou le long des falaises, s'amusant des mots de l'enfant, de ses étonnements de toute petite fille devant les horizons immenses et les spectacles grandioses défilant à ses yeux de gavroche émerveillée.

Leur plus grand amusement à toutes deux — si blondes et si puériles, l'une et l'autre, — était, à l'heure du bain, de jouer ensemble, clapotant dans l'eau, Mme Dayel soutenant au-dessus de l'eau la tête de l'enfant qui gigo-

tait, éclaboussait sa mère en frappant l'eau de ses deux mains, riant quand elle l'avait aspergée :

« Tu es jolie, maman, — disait-elle ensuite — tu as l'air d'une fée dans une pluie de perles. »

Dayel s'absorbait, de plus en plus, dans l'œuvre commencée. Il vivait en imagination dans le pays où se déroulait l'action de son drame, recherchant dans les livres les traces des mélodies guerrières et amoureuses des anciens Hindous. Il voulait s'imprégner de l'esprit mystique de ces peuples, et cherchait à se figurer l'ensoleillement de ces contrées pour le transposer en ses rythmes. Il se passionnait pour les splendeurs dont il devait colorer son récit musical, rêvait d'associer aux sonorités des vers de son ami, aux amoureuses paroles des héros et des héroïnes, les vibrations des instruments harmonieux pour charmer les auditeurs, pour élever leurs âmes jusqu'aux sublimes compréhensions du dévouement passionnel.

Il travaillait le matin, souvent levé de très bonne heure, pour n'interrompre sa besogne qu'au moment où sa Marthe aimée entrait dans le salon, le surprenait au piano, si absorbé qu'il n'entendait pas crier la serrure

de la porte, que le baiser de sa femme l'éveillait du rêve où le transportait l'inspiration.

Parfois c'était la petite fille qui, la première, le venait surprendre, sautait à son cou, rompant un accord de son geste brusque. Alors, ensemble, ils descendaient, souvent, jusqu'à la plage, où Dayel, par le bain, détendait ses nerfs surexcités.

Puis, jusqu'à l'heure du déjeuner, c'était, — Marthe IIe, la fillette, rentrée, ou confiée à Mme Entoc — de longues promenades le long de la mer, miroir immense et glauque qu'éclaboussait l'envol des mouettes ou des hirondelles de mer, infatigables voyageuses, grises d'espace, d'azur et d'émeraude.

Ils aimaient, tous deux, s'enfuir loin de l'estacade où les baigneurs s'entassaient pour potiner entre eux et médire de tous et de toutes, s'en aller, à mesure que baissait la marée, causant en épousés d'hier, proches l'un de l'autre et toujours amoureux. Pareils à des gamins, ils se hasardaient à escalader les roches glissantes, grimpant aux falaises par des voies où, seuls, des enfants insoucieux, les pâtres et les chèvres, gourmandes de fleurs salées, osaient se risquer.

Et tous deux riaient de leurs successives maladresses, s'alanguissant quand l'étroitesse du chemin entre les roches les obligeait à

marcher en se serrant l'un contre l'autre, ou bien lorsque Dayel devait enlever Marthe, haletante contre sa poitrine, pour l'aider à surmonter un obstacle.

D'autres fois, ils se perdaient dans les chemins bordés de haies d'épines, où mûrissaient, parmi de la verdure sombre, les baies rouges, où s'emmêlaient les églantiers fleuris, blancs et roses en longues traînes, laissant neiger leurs pétales dans les fossés aux côtés de la route ou sur le gazon des talus. Des passereaux pillaient les baies et les mûres de ronces, vite effrayés, s'envolant à grands cris, piaillant à l'approche d'un geai ou d'une pie.

C'était un grand bonheur pour Jean, ces promenades matinales précédant les repas égayés de lumière, dans la salle claire de leur villa, ou, chez Entoc, dans l'animation de la tablée, les discussions chaudes à propos de l'art ou des artistes, les mots des tout petits et leurs querelles vite apaisées par une remontrance du père.

Au retour, Marthe et Jean, sortant des bois ou des chemins creux, restaient éblouis devant l'étincelante mer émeraudée, à certains jours, ou bleue d'un bleu qui se confondait avec le ciel, — une apothéose d'azur où s'enlevaient en taches vives, la pourpre des voiles tannées, triangulaires, des bateaux-pêcheurs, semblables

à d'immenses oiseaux blancs ou rouges, rasant la mer et dont le corps se devinait à peine, entre les larges ailes déployées.

La lumière de midi inondait les falaises éven trées — eût-on dit, — s'éboulant davantage à chaque marée, les assaillant de chocs brutaux, leur arrachant des blocs de pierre. Ils demeuraient muets devant la magnificence des spectacles offerts à leurs yeux éblouis des miroitements lumineux de l'eau se brisant contre les roches en cascades d'écume. Ils contemplaient les vagues rebondissant en gouttelettes, qu'irisait le soleil, les nuançant de toutes les couleurs du prisme ; Marthe et Jean aimaient voir l'écume retomber en pluie de pierres précieuses sur les roches brunes, auxquelles les varechs glauques et les goémons faisaient des chevelures sombres, encadrant les faces des monstres immobiles que le hasard et les intempéries — avec les siècles — sculptent dans le granit.

Derrière eux, s'étageaient les coteaux; à droite le bourg accroché à la falaise, avec ses maisons blanches et peu élevées, que dominaient un peu la mairie, construction quelconque, et l'église, de style gothique, au tournant d'une route. Par les rues, peu nombreuses, serrées entre la grande route et la mer, vaguaient de vieilles femmes en bonnet de coton blanc ou en bonnets empesés, à fond plat, dont

les ailes tombaient autour des figures ridées; des hommes en blouse, menant leurs carrioles, s'arrêtaient aux portes pour offrir des légumes et des fruits aux habitants passagers de la saison. Des laitières campagnardes, vêtues de grands manteaux noirs bordés de velours élimé, ou de caracos de couleurs voyantes conduisaient des voiturettes chargées de pots d'étain, avec, dans un coin, enveloppées de feuilles vertes, quelques livres de beurre battu chaque matin, une corbeille pleine d'œufs. Un marin, en tricot épais de laine bleue, flânait sur la porte d'une maisonnette, heureux de sa paresse d'une journée.

Plus loin, plus haut, les collines baignées de lumière resplendissaient d'or et de vert clair, où des feuilles brûlées de soleil mettaient des taches brunes; des rayons filtraient entre les branches, faisaient flamber comme des plaques de métal en feu l'écorce des bouleaux, des trembles et des peupliers surgissant au bord des ruisselets, dont ils marquent le cours zigzaguant à travers la campagne. Puis des cultures s'alignent en damiers bruns, verts, rouges et jaunes, où s'agitent des paysans minuscules — courbés vers la terre ou gesticulant auprès de leurs attelages, pareils, dans le lointain, à des jouets d'enfants.

« ... La vie — mumura Dayel, un jour où le spectacle lui paraissait plus magnifique encore

que les précédents — la vie des êtres et des choses qui sont des êtres aussi, sous la lumière vivifiante !... rendre tout cela avec des notes, le traduire avec la musique seule ?

— Du courage, Jean ! n'es-tu pas en bon chemin ? »

Comme, au retour, ils descendaient la rampe conduisant à la plage — qu'ils devaient traverser pour rentrer à la villa des Chèvrefeuilles, — ils remarquèrent, auprès de vieux canots retournés, des matelots causant en groupe. Un grand roux, mâchonnant le tuyau d'une courte pipe noire entre ses dents ébréchées, dit assez haut pour que Dayel et Marthe pussent l'entendre :

— M'est avis que m'sieu Entoc en v'là un député comme il en faudrait un au pays... Il connaît la « mè », et on peut lui confier la barque. Il est fort et sait gouverner...

Et Marthe, si jolie et si blonde, pensa qu'en effet Entoc était fort. Il était beau comme un de ces gars qui affrontent les vagues et les colères grondantes du vent. Des paroles résonnaient en elle, souvenirs des prestigieux récits qu'il savait conter, et dont il se faisait volontiers le héros. Sans s'en rendre compte, elle admirait le député, avec un peu de crainte, de cette admiration qu'ont les faibles pour ceux qui les fascinent et les troublent.

Elle se souvenait toujours du frisson ressenti, le premier soir, au bal de l'Opéra, quand les yeux bleus du géant roux cherchaient à deviner ses traits sous son masque; — mais, rassurée, elle eut envie de rire en le revoyant, dans sa mémoire, promenant Isbel et Sahib, avec des attentions de père tendre, heureux et fier de se montrer, superbe, auprès de ces grâces enfantines.

XIV

Mme Dayel ne se rendait pas bien compte des sensations que lui causaient les yeux de Robert Entoc. Le poète la fascinait de ses paroles chaudes et descriptives ; elle ne pouvait s'empêcher de suivre chacune des attitudes qu'il prenait alors qu'il contait ses aventures, — parfois invraisemblables et imaginaires — ses pretentaines folles à travers le monde bohème, ses voyages et ses foucades.

Il lui semblait une sorte de héros égaré dans le siècle, pareil à ces reîtres dont les hauts faits défrayèrent les chroniques du passé. De plus, sa célébrité politique et littéraire l'auréolait : il faisait éclore magnifiquement des fleurs rares et sensuelles — fleurs de rhétorique — dont elle respirait les parfums ; et elle s'en grisait, sans s'apercevoir de son ivresse.

Durant les veillées que Marthe et son mari passaient souvent à la villa du député-poète, la mignonne blonde écoutait Robert Entoc, — sans se lasser des mots retentissants de son discours éternel, des changements de sa physionomie cabotine, des gestes pittoresques dont il accompagnait ses belles phrases, colorées comme des verroteries.

Et Dayel ne s'apercevait pas de l'influence que subissait sa femme. Il l'aimait plus encore peut-être qu'autrefois, parce qu'il était de ceux qui s'attachent d'autant plus qu'ils ont mieux apprécié la douceur préférée, qui gravent en eux, plus profondes à mesure que s'écoulent les années, les sensations qui furent du bonheur dans le passé.

Il n'aurait pas eu l'idée de s'alarmer en son amour pour Marthe, confiant dans sa loyauté, certain qu'elle l'aimait, comme il l'adorait lui, sereinement, sans arrière-pensée. Dayel était tel d'ailleurs qu'il ne pouvait imaginer chez autrui le mal qu'il n'aurait pas conçu : il aimait se refléter dans ses affections, prêtait aux autres ses sentiments personnels. Ses amitiés et ses admirations, il se les forgeait d'après lui-même : il aimait chez les autres les sentiments pareils aux siens, ou les conceptions qu'il sentait supérieures — et qu'il eût désirées siennes.

Souvent, lorsque Mme Entoc s'était retirée et que, depuis longtemps, les enfants dormaient dans leurs chambres, les deux amis restaient avec Marthe, brodant sous la lampe. Ils causaient, alors, sans se douter de l'heure. Dayel se plaisait à ces longues soirées, ne se fatiguait pas d'écouter son ami exposer ses théories, il se passionnait à l'écouter dépeindre les pays qu'il avait traversés, en son langage imagé, épris des tableaux grandioses et comme saoul de couleurs. Marthe se laissait aller au charme de ces causeries charmeuses, palpitait aux péripéties qu'elle écoutait conter comme une petite fille entend, attentive et émue, les phases des légendes héroïques où passent des chevaliers secourables ou méchants.

Dayel admirait Entoc à ce point, qu'auprès de lui, muet dès que parlait le poète, il paraissait éteint et terne, prosaïque après cette somptueuse éloquence dont il était tout impressionné. Il se sentait pareil à un pinson aux côtés de ce rossignol orgueilleux qu'était le Jongleur de Rhétoriques — et il se faisait humble auprès de lui.

Peut-être aussi, dans l'accoutumance de son amour, s'occupait-il moins de sa femme, sans qu'il crût négliger du reste Marthe, l'adorée, mais seulement parce que son pourchas cérébral, la perpétuelle obsession des rythmes, de l'affa-

bulation du poème à laquelle devait se lier la musique, étroitement, l'empêchait de causer sans cesse avec elle, de la choyer comme au temps de leur intimité exclusive.

Autrefois, ils vivaient uniquement l'un par l'autre et traversaient l'existence en gens qui visitent, explorent des pays où nul ne les connaît et dont aucun habitant ne les intéresse, séparé du total spectacle. — A présent, il y avait entre leurs âmes et leurs personnes d'autres êtres, mêlés à leur propre vie, et, à travers leurs pensées, passaient des pensées qui n'étaient pas uniquement les leurs, détruisant le duo exclusif de leur chanson intérieure.

Dans la fièvre d'amitié et d'admiration, de travail aussi dont Jean Dayel était possédé, il ne pouvait séparer Entoc, sa personnalité d'homme et de poète, de l'enfantement de leur œuvre commune. Il parlait de son ami à toute heure, entretenait Marthe de leurs conversations, de ses mots, de sa simplicité, de toutes les qualités qu'il lui prêtait.

Oui, il était pris d'un grand orgueil en songeant que ce Triomphateur — poète, député, futur ministre de l'Instruction publique, — le voulait associer à sa prochaine victoire. Il n'avait plus les mêmes doutes qu'autrefois, alors qu'il désespérait de sortir du rang que lui avait assigné l'opinion parisienne; il n'était plus,

enfin, le compositeur populaire, agitant les grelots au-dessus de la folie de la foule, il pourrait s'élever, d'un bond, aux cimes du grand art qu'il atteindrait, — il en était certain à présent, emporté par l'inspiration peut-être jusqu'au génie dont il se figurait, par moments, être possédé.

Pendant les soirées que présidait ainsi Robert Entoc, séduisant Marthe et son mari de son intarissable faconde, elle restait silencieuse et attentive, sans perdre un mot des discours du poète. Dayel disparaissait parfois de sa pensée; devant les yeux de la jeune femme, Entoc se dressait seul, magnifique et éloquent. C'était pour elle qu'il disait les péripéties inouïes des amours de sa première jeunesse avec une bohémienne, pour elle que ce lutteur — il en avait le ton bonimenteur et emphatique — contait avec des mots superbes, peignant ses angoisses passées et ses joies, les difficultés qu'il avait dû vaincre avant son élection par les mineurs de Carmaux. C'était pour elle surtout qu'avec une franchise dont elle lui savait gré, il rappelait des anecdotes tapageuses, les folies d'amour qu'il avait faites et qu'il aimait dire vaines et vides, devant Marthe, comme s'il avait redouté qu'elle en prît ombrage.

Dans le récit de ses anciennes passions, de

leurs déclins, il s'efforçait de montrer tout l'idéal qu'il y avait inutilement cherché. Il disait le rêve, que, toute sa vie, il avait poursuivi : la conception de s'unir avec une femme qui serait sa muse, en qui il pourrait incarner toute sa Beauté et qui, intelligente, saurait ne pas démentir cet idéal placé en elle :

« Le poète avait été — songeait Marthe — la dupe et la victime des illusions successives qu'il s'était forgées : il avait poursuivi, constamment, à travers ses pires toquades, une chimérique passion, sans pouvoir rencontrer chez les femmes qu'il avait aimées la beauté morale et physique en même temps, par lui si ardemment souhaitée. » Elle se prenait à plaindre sincèrement cette âme éprise de tendresse, si exubérante et si meurtrie de déceptions d'autant plus amères que, plus souvent, elles s'étaient renouvelées. Elle en voulait à celles qui n'avaient pas su, tout de suite, comprendre la grandeur de cet homme et s'étaient refusées au rôle que leur assignait son génie. Elle admirait son œuvre de poète et de député démocrate, identifiait le jongleur de phrases avec ceux de ses héros qu'elle préférait.

Elle eût voulu le consoler des tristesses de son passé ; aveuglée désormais, elle ne ressentait plus ce trouble, cette gêne que lui causaient sa présence et l'acuité de son regard,

aux premiers temps de leur amitié. Elle le jugeait doux et fort, comme ces athlètes, timides dès qu'ils ne foulent plus le sable de l'arène, prêts à protéger les faibles qu'ils méprisent un peu, avec une infinie pitié sans cesse prête à les secourir.

C'était un lutteur, un guerrier hautain, ce conquérant chevaleresque, toujours prêt à combattre haut les espoirs de justice qu'il rêvait ? Et elle aimait ses indignations devant les mesquines vilenies humaines, lui savait gré de connaître sa force, de ses vanteries même d'homme sûr de lui. Les faiblesses qu'il avouait franchement, ses bizarreries de caractère et d'allures paraissaient à Marthe des originalités louables : il ne pouvait être en tout semblable aux autres hommes, celui-là qui avait tant souffert de la vie, pour qui le triomphe était venu après qu'il avait dispersé, à tous les vents de l'esprit et du plaisir, le printemps deson âme.

Elle ne se rappelait plus certaines des fugues retentissantes commises depuis son mariage; l'abandon, le dénument, où deux fois, ce charlatan de rhétoriques avait laissé les siens — sa femme, dont la soumission humble, le rôle effacé restait dans l'ombre, Mme Entoc, cette dévouée admirable trouvant naturel son dévouement de toutes les heures.

Marthe ainsi, peu à peu, s'était créé une

image du poète conforme à l'idée que lui-même, en suprême comédien, metteur en scène, voulait donner de son caractère. Elle pensait sans cesse à l'orateur, sans se rendre compte de sa préoccupation perpétuelle, de l'ascendant que Robert Entoc exerçait sur elle. A quel point elle était possédée par lui, la pauvrette ne s'en doutait pas, — toute sous le charme.

Ce soir-là, Marthe et son mari avaient dîné chez Robert Entoc, en famille. On avait été très gai. Les enfants avaient fait, dans la journée, une longue premenade; Isbel, la petite fille du poète, blonde aux yeux de diamant noir, papotait intarissablement sur leur excursion, avec des mots enfantins instinctivement descriptifs des choses qu'elle avait vues.

Disant son regret d'avoir été forcée de rentrer avant l'heure, à cause des nuages qui s'amoncelaient à l'horizon et menaçaient de fondre, elle questionnait, montrant par la fenêtre ouverte au-dessus de la mer d'autres nuées toutes proches :

— N'est-ce pas, père? Les nuages sont les voiles du ciel où est la pluie. Le vent les renverse, et c'est alors qu'elle tombe sur nous.

– Oui, répondait en riant le poète; — le vent les renverse quand les hommes ne sont pas sages, pour les punir.

De très bonne heure, madame Entoc, après avoir surveillé le coucher des enfants, était revenue au salon et avait pris congé de ses hôtes. La brave femme était lasse et volontiers désertait une causerie qu'elle comprenait mal, dans laquelle l'intéressaient uniquement les parades de son mari. Elle sentait sa présence lourde à Robert Entoc souvent, préférait s'effacer, se retirer chez elle, dès la fin de sa besogne quotidienne, dès qu'était achevée la tâche de mère servante qu'elle s'était imposée, la seule où elle se sentît supérieure et dont elle ne s'humiliait point.

Naturellement, Dayel parlait de « leur » pièce, *la Waïna*, redisant des passages du drame et, de préférence, les vers passionnés de la prêtresse-courtisane, lorsqu'elle retrouve son amant ; assis au piano, il tournait le dos à Marthe, qui, debout, dans l'encadrement de la fenêtre ouverte sur la mer grondante dans la nuit, découpait sa silhouette claire sur le ciel, sans astres ce soir-là ; seules s'apercevaient en lignes ondulées, les vagues, aux crêtes blanches, déferlant l'une après l'autre et mouvantes en un roulement sourd qui décroissait, dans un éparpillement d'écume sur les galets, au pied de la falaise.

Entoc, assis au milieu de la pièce, se soulevait parfois pour reprendre des passages qu'il affectionnait plus que les autres, — quand

Dayel s'interrompait de chanter ou de dire, sur les mélopées qu'il avait écrites pour soutenir le lyrisme du dialogue poétique.

Il ne perdait pas de vue Marthe Dayel, la si jolie, si douce et si blonde, voyait l'admiration qu'il lui inspirait, et, — dans le dos du mari, qui, tout à son œuvre, passionnément, emporté par la joie et l'espérance d'avoir rendu les sentiments du poète, ne prenait plus garde à rien, isolé dans ses sensations d'artiste enfiévré, — lui faisait des signes tendres.

Lassés un peu, Entoc et Dayel s'étaient arrêtés. Le musicien exprimait, une fois de plus, sa reconnaissance au député célèbre, au dramaturge glorieux, pour le grand honneur qu'Entoc lui avait fait de lui confier la partition de ce chef-d'œuvre : *La Waïna*. Il ne tarissait pas en éloges sur la beauté du poème dont il était pénétré. Il déclamait des fragments et s'emportait dans leur éloge.

— Dites-nous des vers inédits, murmura Marthe.

— Oh ! j'ai bien peu travaillé depuis quelque temps. La fin de mon drame, avant tout, me préoccupe. Pourtant...

— Je le savais bien ! — s'exclama Dayel.

Entoc se tenait debout, une main appuyée à la table placée au milieu du salon.

— Les proses d'un rythme indéfini, dit

Robert, — plutôt que poèmes au sens prosodique du mot, me hantent.

— Dites, répéta Marthe.

Il commença :

LA CHANSON DU MALE

« *Dès que je t'aie vue, le premier soir, et parce que, incomparablement, tu étais belle, — de la beauté splendide de ton corps, — et du rayonnement de tes yeux, à la fois brillants et pâles — fleuris de violettes et d'iris mauves — je t'adorai.*

« *Tu n'étais pas vêtue de pourpre et tu ne portais pas les attributs — diadème ni sceptre — des royales splendeurs ; — mais nue, au sommet des rochers, debout, radieuse dans le soleil tintamarrant de tous ses ors, des nuances opulentes de ses pierreries, dont il te parait tout entière, plus que la déesse et plus que toutes les femmes du passé, du présent et de demain, — tu étais belle* !

« *La splendeur de tes cheveux d'or clair — le carmin, cruel, sanguinaire, de tes lèvres — sur tes dents aiguës, faites pour les passionnelles morsures ; les petites fraises, aux pointes de tes seins, — la marmoréenne magnificence de ton cou, de ta poitrine, haletante dès avant le baiser, — m'ont appelé.*

La mer, autour de toi, déferlait de toutes ses écumes, rejaillies en gouttelettes gemmées — d'émeraudes glauques et de péridots plus pâles, et d'opales lunaires, et de saphirs gravement bleus, — pour, de sa beauté infinie, — à ta beauté frêle et nue — faire un écrin.

« *Je veux étreindre de mes bras de bronze, tous les trésors qu'en face de la mer — j'ai contemplés. Je veux te voler à l'adoration des vagues qui s'avancaient, baisant tes pieds nacrés, te terrasser, — pour te posséder toute.*

« *Mes lèvres parcourront l'autel d'amour; elles baiseront tes yeux — lumières pâles d'où je veux aspirer ton âme, — s'arrêteront aux lèvres où je boirai ta vie, aux seins dont je cueillerai les fruits mûris d'amour. — Puis, arrivé au but, au triangle blond et divin, dans l'or de ton soleil, je veux, — à la source d'éternelle volupté, désaltérer la soif dévorante de ton corps, qui me brûle, depuis qu'au sommet du rocher, — je T'ai vue.* »

Hardiment, ses yeux semblaient adresser à Marthe l'hommage des mots d'ardente passion, qu'il avait rassemblés, comme un orfèvre habile, de manière à faire briller tour à tour les lumineuses facettes de cette joaillerie recherchée, animée d'un souffle bizarre, et qu'il

faisait, avec un vrai talent de comédien, valoir comme un marchand levantin sa pacotille de cuivres.

Marthe, cependant, l'écoutait, — les yeux clos à demi, voilé des franges de ses cils humides, d'une larme aussi, que l'émotion dont elle se pâmait presque avait fait perler au coin de ses paupières nacrées.

— Oh ! s'écria Dayel, — voulez-vous redire, mon cher ami, cet hymne païen, admirable ? J'ai trouvé le motif, je crois, digne d'accompagner la magie de ces mots. C'est superbe ! n'est-ce pas, Marthe ?

Vivement, le brave petit musicien blond avait repris sa place devant le clavier, plaquait ses accords.

— Reprenez, mon cher, dès le début... Tenez, pouvez-vous vous rappeler ces versets merveilleux ? Marthe les écrira ; dites-les encore.

Marthe s'était rapprochée. La plume aux doigts, elle levait sur le poète ses yeux épris, verts et mauves, dans l'attente de l'amour qu'il exhalait pour elle, auquel elle donnait une forme en la précoce communion des paroles du poète qu'elle transcrivait, — créatrice avec lui de cette beauté nouvelle dans l'amour. Elle était à lui déjà tout entière, subissant l'étreinte de ces mots — caresses dont elle vibrait malgré elle, — et que, en sa volonté défaillante, elle se sen-

tait prête à rendre, dans un emportement de tout son être déjà possédé.

Debout, tourné de trois quarts vers Marthe, tandis que, au piano, Dayel accompagnait les strophes victorieuses, il redisait pour elle ces phrases où il dépeignait les beautés de la si jolie et si blonde, les plus secrètes, les plus tentatrices, en mots colorés et vides. Oui, cette poésie était pareille, en son choix habile et recherché des épithètes sonores et des mots tour à tour languissants et volontairement impérieux, à un hymne païen de conquérant, dont le triomphe exalte mieux après une héroïque et délicieuse résistance. Ça brillait, scintillant et creux, chantait en rythmes saccadés, où les paroles se heurtaient avec des éclats, comme font des armes entre-choquées; c'était comme un cliquetis d'armures vides et de panoplies pillées, ou, mieux, semblable à des bijoux énormes de clinquant, faits pour parer des héros de théâtre, pour éclater aux yeux béants d'une foule.

— C'est de la vraie passion! nom de Dieu! (il jura, pour se donner aussi l'air mâle). C'est superbe! *La Chanson du Mâle*! oui, superbe! Marthe! Et cela émeut jusqu'aux moelles — s'écriait Dayel en s'interrompant.

Puis il se reprenait à frapper les touches, suivant de tout son corps le mouvement des

strophes, la cadence des motifs déclamés d'une voix de cuivre qui s'adoucissait aux moments de tendresse.

Entoc fascinait, de la voix et des yeux, Marthe Dayel. Les yeux de la jeune femme, grands ouverts, répondaient à ses regards, ne pouvaient quitter son visage, tandis que son mari répétait :

— Oh ! C'est d'une intensité de désir irrésistible !... Je ne connais rien de plus beau, ma chère !...

Il ne s'apercevait point de tout le convenu de cette poésie fabriquée de cabochons brillants, faits pour éblouir l'oreille, pour ainsi dire, et dont rien ne restait à la pensée, hormis des mots vains et creux. — Et c'était lui, le vrai poète, cœur plein de naïvelé et de rêve, dont la musique venait sertir ces bijoux faux de réelle passion, y ajoutant tout ce que l'autre avait omis d'y faire entendre : un sentiment sincère et profond, l'accent d'amour éprouvé et rendu par une âme éprise.

Un sourire, à ce moment, passa sur les lèvres de Marthe, en écoutant les candides phrases d'admiration de son mari. Aujourd'hui Dayel, son Jean d'autrefois, était inférieur à ce superbe bateleur qui la prenait et l'émouvait. Il était sot en vérité, avec sa simplicité d'enthousiasme pour celui-là, qui bernait la finesse

mièvre du musicien, le dominait de sa haute taille et de ses épaules larges de corsaire au poil roux.

Amant, Dayel le fut, il l'était encore, charmant et doux, tendre et passionné ; mais il avait le rôle à ce moment du mari dont se rient les amants, ridicule et ennemi de par sa situation même — et les circonstances, qu'il aggravait.

Le dernier couplet, le verset triangulaire, libertinage d'épithalame, accompagné par la musique du mari, au piano, — comme ensuite un silence pesait sur le couple blond, et l'amant de demain peut-être, — alla se perdre, sur la grève, dans le fracas grandissant des vagues, la montée et le bruit de l'eau formidable.

XV

Une nuit que Dayel et son ami s'étaient attardés plus encore que de coutume, — où Robert Entoc avait éloquemment évoqué des souvenirs de jeunesse, ses émotions le soir de sa première élection, sa popularité soudaine parmi la jeunesse lettrée, — il offrit d'accompagner ses amis jusqu'à leur villa, tenté par la nuit splendide.

Dayel et Marthe se montrèrent heureux de cette promenade improvisée; surexcités par la conversation de la soirée, les récits du bateleur, ils s'en furent le long de la falaise, émerveillés de la beauté du ciel et de la mer dont s'entendait le ressac, sur la grève, roulant les galets entre-choqués, avec un bruit doux et chantant, alangui, mêlé au choc des lames, se brisant et grésillant en un bruit de perles liquides prolongé à l'infini.

— Vous n'êtes point lasse un peu, amie, de cette longue veillée ? Vous, si fluette, si frêle d'apparence, on a peine à s'imaginer votre endurance. Vous êtes sans doute pareille à ces fées qu'un philtre magique exempte de toute fatigue.

— On ne se lasse pas d'entendre de belles choses, monsieur. N'est-il pas regrettable de quitter un entretien, où s'évoquent tant d'images et de pensées pour le sommeil, de s'arrêter de vivre alors qu'on est heureuse ?

— Peut-être aussi le sommeil vous emporterait-il, ma chère amie, dans une autre vie plus intense encore, où vous attendent des délices ressentis plus profondément à leur venue, si le souvenir doit en être effacé après le réveil ?

— Ah ! — dit Dayel — il faut se forger son rêve dans la vie, se créer un décor à ses pensées, les harmoniser pour soi et pour ceux qu'on aime, en une symphonie où s'accorderaient tous les échos des âmes...

Le ciel resplendissait au-dessus de leurs têtes, bleu d'un bleu profond et lumineux où les étoiles mettaient des scintillements d'argent, réverbérées dans la mer presque étale, en nappe à peine mouvante que moirait la brise nocturne. Ils n'osaient plus parler, comme s'ils avaient redouté de rompre la mélodie des

choses, de faire s'envoler les sensations, indéfinissables, qui les pénétraient.

Lentement, Dayel marchait, tenant sous son bras le bras de Marthe, tandis que le forban, auprès d'elle, la frôlait de temps à autre de sa main large et rude, selon les hasards de leurs pas.

La première, Marthe rompit le silence :

— Si nous descendions sur la plage une minute? dit-elle, — presqu'à voix basse, — pour regarder la marée haute. Tu veux, Jean?

— Il fait si beau ! — murmura Robert Entoc — et puis, je ne sais, Dayel, si vous êtes comme moi, je ne puis me résigner à rester calfeutré, quand, au dehors, le spectacle est merveilleux, comme ce soir.

— Certes ! dit Jean.

La lune, déclinant à l'ouest, semblait, à l'horizon, au-dessus de la mer, prête à s'engloutir dans l'abîme : on eût dit qu'elle voulait rejoindre son image reflétée dans l'immense miroir, où son éclat allumait des étincelles et des paillettes, nuançant les gouttelettes rejaillissantes en gemmes, opales, rubis et saphirs.

Le disque immense de l'astre dans son plein semblait un miroir de métal destiné à reproduire l'image d'une déesse superbe; un halo de brume l'environnait comme la monture d'un bijou précieux, pourpré aux bords et qui se

dégradait d'or, et de bleu de plus en plus pâle, à mesure que l'anneau se perdait en ondes indéfinies, dans la nuit.

Ils s'étaient assis tous les trois au pied de la falaise, sur une énorme poutre que des charpentiers du port avaient laissée là. Marthe avait la tête enveloppée d'un léger châle de soie, encadrant l'ovale à peine rosé de son visage; des frisons blonds s'échappaient, mêlés aux franges blanches qu'argentaient les rayons de lune.

En face d'eux, de l'autre côté de l'estuaire, le phare de Sainte-Adresse jetait sur la nappe liquide l'irradiation de sa lampe tournante, et les feux alternés rouges et blancs marquant les contours du banc du Ratier semblaient, par un effet d'optique, quadruplés dans l'eau. Les vagues commençaient de s'enfler, plus hautes, soulevées par la brise fraîchissante à l'approche de l'aube, et plus bruyants se faisaient les chocs des galets emportés, puis ramenés à chaque retour du flot mourant en ondes décroissantes.

— Ce serait beau — fit Dayel — de pouvoir rendre dans une mélodie complète, le spectacle et tous ces bruits, même le plaintif hululement de la chouette qui, parfois, chante dans les sapins de la côte.

Il rêvait sans plus rien voir des choses trop proches et ne s'apercevait point, le candide et confiant amoureux, de l'altération des yeux de Marthe, — de sa femme. Le musicien s'était levé, marchait vers l'eau, qui, de minute en minute, découvrait un petit espace de sable où les pierres trop lourdes restaient rangées — grains d'un rosaire marin — en longs chapelets aux capricieux festons, bordant la grève. Il emplissait ses yeux du spectacle grandiose, tourné vers l'ouest, vers l'Océan infini, crêpelé d'écume par places.

La côte se dentelait jusqu'à l'horizon où le ciel, la falaise et l'eau semblaient se rejoindre. C'étaient, au bord de la muraille montueuse, les taches de l'église minuscule de Criquebœuf silhouettée en ombre noire sur le bleu sombre du ciel, puis l'entassement des maisons de Villerville, blanches et rouges sous la clarté de la lune, pareilles à un village fait de logis de nains, des jouets d'enfants, fantomatiquement rangés, dans la clarté blafarde de la lune, de maisons rapetissées par l'immensité grondant au-dessous d'elles.

Puis, après l'élancement brusque de la flèche gothique de l'église trouant le ciel, c'était la falaise nue dont les entrailles blanches et rouges — de craie et d'argile — étaient fouillées par cette grande clarté de lune et d'étoiles

qui allumait des étincelles aux ruisseaux découlant de sources innombrables.

Entoc avait saisi la main de Marthe, et elle ne l'avait point retirée, n'osant pas sans doute; il adoucissait l'éclat de sa voix, d'ordinaire claironnante, pour murmurer à son oreille des mots de désir mêlés de termes liturgiques — comme ceux des croyants aux pieds de la vierge — disant lentement d'ardentes litanies :

« Je suis fou, Marthe, de votre frêle joliesse. Je vous aime — je vous aime! je vous aime!

« Jamais je n'ai ressenti, ô ma très chère, ô ma très blonde, si gracieuse et si fine, le trouble où vous me jetez. Sincèrement, passionnément, je vous implore, et j'attends de vous l'infini bonheur de ma vie jusqu'ici ballottée au hasard des douleurs et des joies vite éteintes.

« Pour vous, — pour toi — j'abandonnerai tout. Je veux baiser tes lèvres pourpres; clore tes yeux de ma bouche jamais lasse de caresser ta peau de blonde. Je veux oublier en toi tout le passé, Marthe, car avec toi surgit une nouvelle et radieuse existence, ensoleillée de ton amour, de tous tes cheveux blonds... »

Marthe, oppressée, laissa voir deux larmes, perlant au coin de ses yeux violets mauves, dans l'ombre; sa main étreignit celle de

l'Homme, un soupir s'exhala de sa poitrine dans un frisson :

— Taisez-vous, dit-elle.

Car Dayel, tête nue, s'en revenait, si petit, sous la lune. Quand il fut près d'eux, montrant au levant une ligne blanche encore vague :

— Rentrons, dit-il, le soleil et les hommes nous troubleraient bientôt.

Les feux rouges et verts des barques lointaines pâlissaient, et déjà les voiles s'estompaient en noirceurs plus noires, ballottées sur l'eau. Des mouettes rasaient la mer, plus nombreuses à chaque minute, venaient s'ébattre dans les flaques, au creux des roches.

— Oh! — dit Marthe, — les oiseaux blancs s'en viennent nous apporter le matin.

Robert Entoc quitta seulement Jean Dayel et sa femme au seuil de leur maison.

— Au revoir, dans la journée, n'est-ce pas, dit-il à Dayel.

Incliné vers Marthe :

— Madame...

Cérémonieusement, Marthe salua, tandis que Dayel serrait la main de son ami et lui disait :

— Je tiens, je crois, le motif du duo du second acte... Je l'ai trouvé tout à l'heure, seul, au bord de la mer.

Les oiseaux commençaient à s'égosiller à tue-

tête, dans les arbres, sur la colline, brodant, sur l'hymne des vagues, un accompagnement aigu. L'horizon s'allumait entre des bandes violettes et rouges, vertes et dorées, dans la blancheur bleuissante du ciel où naissait le soleil, comme nouveau pour chaque aurore.

XVI

Marthe se plaignit, ce jour-là, d'un léger malaise. Dayel, du coup, s'était levé tard et, en riant, avait gourmandé sa femme de sa paresse. Mais, après le déjeuner tardif, il n'avait pu la décider à faire leur quotidienne promenade, ni même à l'accompagner chez leur voisin.

— Tu prieras Entoc, dit-elle en congédiant son mari, de m'envoyer sa petite Isbel, en même temps que le livre qu'il m'a promis hier.

Dayel la quitta, la baisant aux lèvres.

Restée seule, Marthe ouvrit toute grande la fenêtre, et contempla la mer; elle suivit des yeux sur la plage les allées et venues des enfants. Des jeunes gens en flanelle blanche rayée de bleu et des jeunes filles aux pimpantes




toilettes claires jouaient au tennis, avec des mouvements jolis et prestes, des sauts, des bonds où s'envolaient un peu les jupes d'étoffe légère, découvrant, une minute, des jambes gracieuses. Marthe songea que tous ces enfants étaient heureux, encore indifférents aux souffrances humaines, aux angoisses amoureuses. Des dames causaient entre elles, flirtaient avec des amis qui les venaient visiter sous leurs tentes ; des petites filles en capelines bleues, rouges, feuille morte, accroupies sur le sol, faisaient des pâtés de sable, surveillées de près par des bonnes attentives à leurs chutes. Plus loin, du côté d'Hennequeville, entre les roches basses qui hérissent les abords de la moulière : des pêcheurs en suroît, des fillettes du village, des femmes aux jambes nues, aux longues mantes patinées par les embruns cachant leurs costumes de pêche, coiffées de serre-tête de toile et de chapeaux de paille énormes — tout un monde travailleur armé de filets et de crocs, de sarclettes pour la récolte des moules, la chasse au bouquet, la capture des congres et des crabes tourteaux.

Dans l'aveuglant soleil, toutes ces choses semblaient à Marthe brouillées, séparées en trois taches, la plage et la falaise blanches d'une blancheur éclatante où grouillait un pêle-mêle de couleurs que faisaient les vête-

ments des baigneuses et des enfants ; puis, là-bas, les roches brunes et luisantes où se mouvaient les pêcheurs pareils à de grosses fourmis travailleuses. Bordant tout cela, la mer verte et bleue, changeante, où la lumière accrochait des étincelles au clapotis des vagues, — la mer immense que des barques, aux voiles blanches et rouges, sillonnaient, minuscules et joyeuses, avec leurs bandes de couleur tendre à la flottaison, tranchant sur la sombreur moirée de l'eau.

A droite, dans une apothéose lumineuse, la pointe de Sainte-Adresse s'avance, blanche dans l'eau qui moutonnait autour d'elle ; les maisons aux toits d'ardoises s'étageaient mêlées aux arbres. Après, c'était l'entassement des quartiers du vieux Havre: la forêt des mâts aperçus par ce temps clair, puis les dentelures de la côte se festonnant au long de l'estuaire, à perte de vue, dans un éblouissement, une orgie de plein jour.

Marthe songeait. Elle n'avait pas osé sortir, craignant de se laisser encore prendre à cette émotion dont, la veille, elle s'était sentie toute bouleversée : surtout, elle redoutait de rencontrer Robert Entoc, après les paroles qu'il lui avait murmurées, dans la nuit, et qu'elle avait écoutées sans rien répondre ; elle se

sentait coupable envers Dayel, son époux, son amant, dont l'affection vraie jamais ne s'était démentie, depuis déjà des années.

Elle l'avait aimé profondément et sincèrement du reste, et elle s'étonnait à présent d'avoir pu prendre garde aux yeux, aux paroles d'un autre homme. Toutefois, en évoquant l'image du poète, elle se sentait palpiter, comme une oiselle fascinée par un oiseau de proie, sûre d'être emportée si elle ne s'envole pas et qui ne peut mouvoir ses ailes, reste crispée à la branche où elle s'est trouvée surprise. Elle était tout entière possédée; il l'avait prise par la caresse impérieuse de ses yeux, avec sa voix chaleureuse, qui la charmait, tour à tour tendre et résonnante suivant les sentiments qu'il voulait rendre, qu'il exprimait avec une fougue, une impétuosité ne permettant pas d'échapper à l'impression que, selon le caractère des auditeurs, il devait produire sur leurs âmes.

Elle ne s'expliquait pas sa faiblesse soudaine auprès du député; il était beau certes, avec sa chevelure fauve, épaisse un peu, ses yeux veloutés et éclatants, suivant les heures et les sensations qu'il ressentait, sa bouche fine sous la moustache effilée et sa barbe en deux pointes. Il donnait l'impression d'un être fort, d'un lutteur de haute taille, bien proportionné dans le développement de tous ses membres.

Elle avait aimé Dayel pour sa douceur, pour tout l'amour qu'il lui avait témoigné. Il était joli, blond, gentil comme elle, — tout pareil à elle, dans un autre sexe. Il lui semblait peut-être, au fond, que c'était un autre elle-même, mais à forme d'homme, qui avait partagé son lit, et cela tout naturellement, parce que ce devait être, parce qu'ils étaient quasi semblables, pareils, unis de toute éternité et destinés l'un à l'autre. C'était pour cela sans doute aussi qu'il était un si frêle obstacle à un nouvel amour, à cette folie qui n'excluait point son affection à elle pour lui, pour cela encore qu'elle ne lui savait pas, à lui, mauvais gré de sa tendresse.

Marthe, en effet, ne ressentait rien de cette sorte de haine sournoise que conçoivent les femmes pour le mari ou l'amant qu'elles ont cessé de chérir : elle aimait toujours Dayel d'affection ou d'amitié reconnaissante et tendre; mais de nouveaux désirs s'étaient éveillés en elle, d'un amour plus mâle et plus fort, plus impérieux auquel, absolument, passionnément, elle serait soumise, par la force des sensations et sans qu'elle pût se défendre de ce nouvel entraînement irréfléchi, et subi seulement, qui l'emportait toute vers l'autre, — vers l'autre, vers le mâle, vers le patron.

Aujourd'hui, elle n'avait pas voulu suivre Dayel, effrayé à la pensée qu'il pourrait peut-

être lire son trouble, — lui, si habitué à déchiffrer ses moindres souffrances sur son visage aimé, — en face du poète, qui lisait peut-être dans ses yeux sa défaillance, avant même qu'elle soit accomplie.

Et puis, elle voulait aussi tenter d'échapper au charme, elle ne se résignait point à se laisser prendre, répugnait à la pensée d'une infidélité envers le musicien, son Jean, si câlin, et qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, malgré le bouleversement que les paroles de Robert Entoc avaient opéré dans tout son être.

Elle aurait voulu pouvoir lui dire : « — Emmène-moi bien loin et bien vite, que l'autre ne puisse pas m'enlever, car il me tient, et je ne puis rien pour l'empêcher de m'emporter bien loin de toi... » Marthe quitta la fenêtre, essaya de travailler sans parvenir à s'intéresser à l'ouvrage de ses doigts et, très vite, tomba dans une rêverie. Elle voulut lire; les mots dansaient devant ses yeux, sans qu'elle parvînt à les comprendre, à les assembler en phrases et en idées.

Elle songeait, — sa broderie glissée de ses mains, — assise au fond d'un fauteuil, dans l'encadrement de la fenêtre. Son visage frais, aux yeux demi-clos, se détachait sur le fond rouge du siège, très blanc, où la bouche en-

tr'ouverte sur la nacre des dents mettait un mince arc rouge. La chevelure blonde l'auréolait de minces rayons d'or, nimbant son front comme d'une lueur de métal. Le buste se détachait sur le fond clair — que faisaient au tableau la mer et le ciel unis — où, en bas, trois bateaux passaient comme des taches légères.

Marthe fut éveillée soudain de sa rêverie par un violent coup de sonnette tintant à la grille.

« — C'est Isbel ! », pensa-t-elle, et elle se leva pour aller ouvrir, — la femme du pays qui servait le ménage ayant quitté la maison depuis une heure, sa besogne achevée.

XVII

La silhouette de Robert Entoc se dressait derrière la grille du jardin, au bout de l'allée; Marthe pensa qu'il amenait Isbel, ou bien qu'il la voulait décider à venir rejoindre Dayel, Mme Entoc et les petits : en tout cas, elle ne pouvait éviter de le recevoir.

Entoc était seul.

— Comment, chère madame, — s'écria-t-il, c'est ainsi que vous nous abandonnez ! Dayel m'a dit que vous étiez un peu souffrante. N'est-ce pas, plutôt, que vous étiez en mal de solitude et que notre compagnie vous eût contrariée aujourd'hui ?

— Non — dit-elle — je souffrais réellement, mais ce n'est rien, un grand mal de tête déjà dissipé. Où donc est Isbel ? Mon mari devait vous prier de m'envoyer votre fille; ne vous l'a-t-il pas dit ?

— Si, mais les petits ont demandé à leur grand ami Jean de venir se promener avec eux et j'ai laissé Isbel; j'aurais eu peur qu'elle vous fatiguât. Et puis, je n'étais pas en veine de travail aujourd'hui; j'étais las, préoccupé, aussi me suis-je décidé, eux partis, à venir prendre de vos nouvelles, vous voir, si c'était possible; je me sentais seul et triste, sans doute de vous savoir seule, mélancolique peut-être. Ai-je été indiscret ?

Ils étaient assis dans la chambre; Marthe avait repris sa place en face de la mer, s'appuyant au bras de son fauteuil, à demi tourné vers le corsaire. Il lui disait à présent l'ennui lourd qui pesait sur lui, dès qu'il ne la voyait plus.

— En votre absence, tout, les plus étincelants spectacles et ceux qui, d'ordinaire, me transporteraient, me paraissent ternes et comme voilés.

— Il ne faut pas me parler ainsi, ami. Comment vous croirais-je ? Vous me connaissez à peine.

— Vous souvenez-vous d'un soir de bal ? Alors que j'ignorais même votre nom, je vous ai suivie par les couloirs, à travers la foule. J'aimais déjà les émeraudes de vos prunelles, le corail ardent de vos lèvres, Marthe.

Les yeux de la jeune femme restaient involon-

tairement fixés au scintillement du regard noir qui la fascinait.

— Oh ! Marthe, je vous aime depuis ce premier soir, si ardemment. Il y a des heures où, seul, j'évoque votre image, où je crierais de sentir l'impossibilité de réaliser mon rêve d'amour pour vous.

Elle restait muette, écoutait résonner les mots dont elle était remuée, sans même les comprendre entièrement. Aux oreilles de Marthe tintaient les paroles de la veille, la litanie d'adoration mêlée aux remous bruyants des vagues, au choc des flots, parmi l'écume et l'embrun, contre les roches, au chant des galets le long de la grève.

Le soleil inondait la chambre que parfumait l'odeur montante de la mer, mêlée aux senteurs féminines du sanctuaire d'amour. Ils entendaient, en un bruit de gaieté confuse, les conversations et les rires des promeneurs et des enfants au bord de l'eau, les cris des joueurs de « tennis » et des joueurs de « foot-ball », courant sur le sable.

Les vagues à l'horizon semblaient tacher le ciel, implacablement bleu de leurs bandes surgissantes, d'un vert foncé frangé de blanc, où la lumière mettait des sillons de pourpre, et les lames ondulaient, pareilles à des rubans de métal en fusion. Des barques sillonnaient la mer,

toutes voiles offertes à la brise faible, — des voiles rouges et blanches, — certaines, on eût dit lumineuses dans la splendeur de ce jour d'été. D'invisibles navires, à l'entrée du port du Havre, en face d'eux, enchevêtraient leurs mâtures, leurs vergues où festonnaient les voiles amenées, treillage en transparence sur le ciel, laissant entrevoir les maisons pressées, dévalant au flanc du coteau jusqu'aux crêtes des falaises éventrées.

Ce fut presque sans phrases.

Robert s'était approché de Marthe et l'avait enlacée, sans qu'elle osât, sans qu'elle pût se défendre, toute faible devant lui, abandonnée en ses bras. Son peignoir mauve s'était entr'ouvert sous les mains ardentes du ravageur enfiévré de désir, et des coins de chair rosée apparaissaient entre les dentelles, mousse blanche d'où surgissaient les framboises des seins en révolte.

Il l'avait soulevée de ses mains robustes et la dévêtait à présent; le peignoir mauve gisait, parmi ses fanfreluches, d'une douceur pâle sur le fond de laine sombre du tapis. Robert Entoc, avec ses yeux brillants, sa tête rousse et crêpelée, semblait fasciner la mignonne, dont l'âme était en déroute; ses bras enlaçaient la statuette blonde et si frêle, plus mignonne et mince

encore dans ses bras aux muscles saillants, contrastant avec sa carrure de grand fauve malin et chevelu, aux yeux de braise.

Avec des gestes tour à tour brusques et doux, un à un il avait détaché le jupon de fine toile brodée et transparente; le corset minuscule de soie fleur de pêcher aux fleurettes délicates et multicolores, jeté sur un meuble, semblait l'écrin vide de deux bijoux jumeaux, béant et veuf de sa parure dont il gardait l'empreinte.

Le vainqueur avait soulevé Marthe, et, en la portant vers le lit, lui chuchotait le cantique d'adoration de la beauté désirée, pour l'office d'amour, égarant ses lèvres et ses mains, en caresses qui effleuraient la blancheur mate de la peau, rosée par endroits, frissonnante à présent, sous ce cyclone de baisers insensés.

Marthe était pareille, aux bras du corsaire rouge, à une fragile fillette pâle et blanche, craintive à la fois et palpitante d'émotion tendre et sensuelle, capturée par un barbare velu, comme ces châtelaines que les conquérants primitifs violentaient — consentantes de tous leurs sens, malgré leur épouvante des pénétrations furieuses subies. Ils étaient encore tous deux semblables à ces groupes de mythes païens : des faunes ricaneurs et farouches, qui entraînent, — à travers les halliers où filtrent

les rayons de soleil entre les branches feuillues, — étreignent des nymphes aux chairs nues et délicates, vibrantes d'un involontaire plaisir et de voluptueux effroi.

XVIII

A Paris, trois mois après.

Robert Entoc vient d'entrer dans un cabinet froid, meublé de cartonniers d'ébène, de fauteuils empire et d'une table massive, chargée de paperasses derrière laquelle trône un fantoche brun, solennel, barbu et lourd, somnolent, M. Albert Grimaud, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, les yeux ternes et vagues, l'air imposant et stupide d'un âne qui penserait.

— Ah! c'est vous, mon cher collègue, — fit le ministre, — que nous veut donc le grand poète, aujourd'hui ? Voilà une éternité que je n'ai serré votre main.

— Mais je suis retour de la mer, mon cher ministre, depuis quelques jours à peine, et c'est à vous, vraiment, que je fais ma première visite.

— C'est fort bien à vous, si votre prompte venue est entièrement désintéressée.

— Votre jugement n'est jamais en défaut. C'est une requête que je viens vous adresser. Il s'agit de l'un de mes amis, de grand mérite, et dont le nom ne vous est point inconnu, certainement, malgré qu'il n'ait pas atteint encore le rang dû à sa valeur. Je serais heureux d'obtenir de vous, mon cher ministre, dans l'intérêt des lettres et de l'œuvre dramatique que j'ai entreprise avec sa collaboration musicale, une mission importante à l'étranger. Il la remplirait, j'en suis sûr, à merveille.

— C'est votre ami, il doit donc avoir tout le talent que vous dites. De qui s'agit-il ?

— De Jean Dayel.

— Le chef d'orchestre des bals de l'Opéra ?

— Lui-même. Il a fait ses preuves. Je viens vous prier de l'envoyer officiellement aux Indes, afin d'y étudier les chants populaires et religieux des peuplades indigènes et d'en rechercher les origines. Il ferait sur ce sujet une étude approfondie, profitable aux érudits et fertile, je l'affirme, en comparaisons savantes.

— Mais — fit le ministre — en quoi vous-même y êtes-vous intéressé ?

— Je termine un drame en vers, *la Waïna*, dont l'action se déroule aux Indes. Outre l'in-

térêt général de la mission, Dayel, qui compose la partition de ma pièce, saura empreindre sa musique de la couleur des paysages vus et s'inspirer habilement des motifs mêmes de ces chants héroïques, d'un mysticisme charmeur dont les airs bohémiens n'ont pu nous donner qu'une impression vague.

— Dayel, mais c'est un musicien de valses et de chansonnettes ! *L'Heure brève*, — *L'Amour est brun, l'amour est blond*, n'est-ce pas ?

— Oui. *Chanson d'avril*, aussi.

Le ministre avait cessé de caresser sa courte barbe noire où se mêlent des fils d'argent et regardait le poète et député de l'air stupéfait d'un homme à qui on fait une proposition trop imprévue, cet air des jours de crises, au Parlement, qu'un journaliste de l'opposition comparaît au regard d'un bœuf aux grandes cornes, occupé à pâturer, qui, soudain, voit passer un rapide et qui meugle.

C'était un consciencieux, M. Grimaud, ou du moins c'était là le renom ambitionné par ce professeur de rhétorique rebelle à toute initiative, pour qui l'Université, *Alma mater*, était le point de départ et le foyer de toute beauté. Il ne connaissait du reste les arts et les lettres que maintenus en laisse ; et tout talent se faisant jour de lui-même, émergeant d'ailleurs que de la source normalienne, restait à ses yeux comme

nul, non avenu, en tout cas, très dangereux, — irrégulier.

Lui-même, avant d'entrer au Parlement, avait professé de longues années. Il avait publié, de ci, de là, des précis d'histoire et des traités pédagogiques très recommandés, d'autant que sa soumission à la hiérarchie lui avait attiré les bienveillances autoritaires de ses aînés. Les plus connus de ces ouvrages quelconques ne sont guère que des compilations des successifs historiens du siècle, un délayage d'Augustin Thierry et de Michelet, avec des aperçus puisés dans les commentateurs des chroniques, la sauce du plat de résistance de M. Thiers, et, en guise de condiments, des passages entiers des historiens mineurs, cités ou maladroitement démarqués.

Arrivé au pouvoir, ayant décroché un portefeuille, — à coups de cornes, chuchotaient ses collègues de la Chambre des députés, — le ministère, dont il était par hasard, redoutait ses bévues. Plusieurs fois, devant une interpellation il était resté béant, ou bien avait mis en cause le sort du cabinet par ses bafouillages prétentieux à la tribune. Certaines de ses décisions avaient soulevé des tempêtes politiques, qu'un plus souple et plus compréhensif eût facilement évitées. Le Gouvernement, plusieurs fois, avait songé à le « débarquer » ; mais il avait toujours reculé

au dernier moment devant cette opération délicate et périlleuse pour le ministère tout entier. Vingt fois, le Président du Conseil était monté à la tribune à la place de M. Grimaud, ou bien à sa rescousse, pour le sauver, — et sauver le ministère que ce sot parvenu, point débarrassé des bandelettes universitaires, compromettait.

« — Albert, avait dit un jour la femme du ministre à un ami indiscret, c'est un vieux loup qui se croit toujours tenu par les oreilles. »

Cet animal paisible, — âne, bœuf, loup, ministre, — dont les sabots heurtaient involontairement toutes les fragilités et brisaient tous les plats où pesamment ils se posaient, se préoccupait sans cesse de ses responsabilités, se mêlait de tout et mêlait tout, parlant toujours de son devoir, incapable de distinguer le moment où un effort personnel — en dehors de la routine — était nécessaire.

Peu au courant des choses parisiennes, il ne saisissait en rien le but caché de la démarche de son collègue, s'ahurissait à l'idée de confier une mission officielle, sans consulter au préalable les commissions compétentes, à un compositeur d'ordre secondaire connu seulement par les cafés-concerts et le bal de l'Opéra, non consacré enfin par l'opinion académique, M. Grimaud ne soupçonnait pas la réalité, sous le sérieux de la demande. D'autre part, il avait

pour Entoc de la considération. N'était-il pas, à la Chambre, un des orateurs influents de la gauche radicale ? Puis, Entoc avait chaleureusement plaidé pour son protégé, énumérant les titres de Jean Dayel. «... Sans s'arrêter aux nécessités des débuts, à la pauvreté, cause des besognes médiocres et hâtives, il fallait considérer la situation acquise déjà par le musicien, un jeune devant qui l'avenir cuvrait de brillantes perspectives. Sans prétention de musique savante, certaines de ses œuvres étaient valables, et c'était déjà une consécration et une justice rendue à son talent, que ce pupitre de chef d'orchestre à l'Opéra pour lequel aucun autre n'avait paru plus digne.

— Diable ! diable ! — marmottait le ministre — qu'est-ce qu'on dira ? J'en ai donné des missions dont le résultat n'était guére plus urgent, c'était à des travailleurs sérieux, des gens de poids.

Le député :

— Si ce n'est de valeur.

Le ministre :

— Demandez-moi donc autre chose... je verrai... je verrai...

— Mon drame n'attend plus que ce complément, la musique de ce maître de demain, mon cher ministre ; mon succès dépend de votre réponse, car j'espère un grand retentisse-

ment de cette innovation et de cette hardiesse.

Entoc se remémorait en observant la face, contrariée visiblement, du grand maître de l'Université une anecdote, — dont tout Paris s'était amusé, et, songeant, retenait mal son envie de rire. On contait que, éveillé dès le matin par un ami entêté à obtenir du ministre son appui pour l'érection d'un buste de Paul Verlaine dans le jardin du Luxembourg, — M. Grimaud bondissant de son lit, comme M. Prud'homme lui-même, son gros bedon gonflant la chemise de nuit, les jambes maigres hérissées d'auréoles pileuses, — grotesque, en bannière blanche, cinq minutes avait protesté violemment. La main gauche sur son cœur, la droite levée et tribunitienne, tandis qu'apparaissait un derrière, lourd et velu, dans l'entre-bâillement d'un pan de la chemise :

— Mais, vous n'y songez pas, mon cher. Un buste pour ce Verlaine ! Non !... Non ! je ne peux pas, j'ai charge d'âmes... mon ami ! j'ai charge d'âmes !...

C'était le même Grimaud qui avait refusé de représenter le Gouvernement aux funérailles du dernier des Goncourt. Un ministre, plus Parisien, eût connu ou deviné la raison secrète qui poussait Entoc à solliciter cette mission aux Indes pour son collaborateur ; et il aurait ri intérieurement du mobile de cette démarche — un

acte de l'humaine comédie d'intrigue qu'est la vie moderne; mais M. Grimaud ne savait comprendre, hypocrite et lourdaud, que les phrases précises; il ne se risquait pas dans les dessous, sauf quand il allait chez les comédiennes, — et une fois — mal renseigné — chez une élégance célèbre, Liane de Pougy, — offrir les palmes académiques.

— Enfin — reprit-il — laissez-moi réfléchir, mon cher collègue... Des ennemis du Gouvernement pourraient en inférer... insinuer...

— Il n'y a pourtant là rien d'anormal. Dayel montera comme beaucoup d'autres, moins méritants peut-être... J'attends de votre bienveillance, de votre justice, mon cher ministre, cette marque d'estime pour mon collaborateur et pour moi, un dogue d'Ulm comme vous... Et puis (*tout d'un coup, avec un ton de menace*), à parler sans phrases, j'y tiens...

— Ah! — s'écria M. le ministre, enfin retourné... D'ailleurs, je me souviens que le Président de la République a su gré à votre ami de la dédicace d'une valse franco-russe qui prouve, en tout cas, son patriotisme...

La partie était gagnée, la mission anx Indes obtenue pour le mari. — C'était pour Marthe et pour lui de longs mois d'amour assurés, grâce à l'habileté qu'il avait déployée pour éloigner le mari amoureux et gêneur.

XIX

— Marthe, ma chérie, les journaux annoncent que je pars en mission pour les Indes.

— Oh! Jean, te voilà célèbre! — soupira Marthe. Tu seras décoré au retour; c'est Entoc encore qui te vaudra le ruban rouge. Tu dois l'en remercier bien vite.

— J'y vais, — fit Dayel, — il nous porte bonheur. Et puis, si tu le veux, puisqu'il fait si beau, cet automne, nous profiterons des derniers beaux jours pour les inviter tous, Robert et Mme Entoc, Isbel et Sahib, à venir à Verneuil.

— Si tu veux, — dit-elle, — nous pourrons y rester jusqu'à ton départ pour les Indes.

Dayel était chagrin de voir Marthe si vite résignée à le voir partir, et pour longtemps. Mais aucun soupçon ne naissait en lui; il avait

une entière confiance dans la loyauté de sa mignonne et si douce aimée. Cette mission était la suite et la conséquence de ses précédents succès ; Marthe ne voulait pas l'entraver dans son ascension vers la réussite, la gloire définitive qu'elle entrevoyait pour lui, au bout de la montée ardue, alors que tous les obstacles semblaient s'aplanir devant lui, que chaque jour faisait plus importante la place de l'artiste parmi les plus fêtés de ses confrères.

Durant un mois, les deux familles vécurent à Verneuil dans la maison des Roses. Leur intimité s'était encore resserrée depuis que, au bord de la mer, ils avaient vécu perpétuellement les uns chez les autres. On rencontrait les deux collaborateurs dans tous les environs, Vilaines, Médan, Meulan, Triel, Gaillonet, devisant amicalement de leur œuvre commune, faisant ensemble de longues promenades.

Mais Dayel ne pouvait se résoudre à partir, plus amoureux que jamais de sa Marthe si blonde. L'emmener était impossible. Le voyage était trop long, trop hasardeux ; Marthe disait avoir peur de la mer. Et puis à qui confier si longtemps leur fillette ? La mission durerait un temps que lui seul limiterait ; mais des mois, — le temps qui serait nécessaire à une étude approfondie des sujets sur lesquels devait porter son rapport au ministre. Jean Dayel

commençait à montrer des hésitations, se rejetait sur les travaux qu'il devait achever, avant de remplir cette mission flatteuse pour l'artiste, mais qui l'éloignait de Marthe, de sa femme, de la très adorée.

Il s'ouvrit, un jour, à Robert Entoc de son ennui, lui dit enfin sa résolution de refuser une tâche qu'il n'osait assumer. Vraiment, il ne pouvait laisser sa femme toute seule, il ne concevait point la vie solitaire, privée du spectacle aimé de ses gestes, de la douceur de sa voix, de ses tendresses. — Entoc écouta ces confidences, sans qu'aucune apparence de gêne trahît sa préoccupation intérieure, la vive contrariété causée par cet amour du mari, sans cesse entre Marthe et lui.

Parfois, cependant, il s'irritait de l'aveuglement confiant de l'ami qu'il trompait, bernait, sans scrupules, et il sentait monter en lui des colères contre la naïveté de Dayel, sa bêtise, — pensait-il. Marthe n'était point libre de l'aimer comme il savait qu'elle l'aimerait, sans le remords qu'avivait la présence de Jean. Oui, certes, Entoc était las des caresses hâtives, de la dissimulation et des craintes que leur imposait le mari, l'adorant perpétuel, petit et faible.

XX

Un mois après :

Sous le ciel noir trottent les chevaux aux queues en panache balayant le sol, et les mules, harnachées de cuir rouge que suivent deux chameaux maigres aux longs cous pelés. Des cavaliers arabes, enveloppés de burnous blancs, la tête enveloppée de mousseline, escortent la caravane. Au milieu d'eux, le vêtement orange du caïd, chef de l'escorte, fait une tache vive sur les longs tapis de verdure sombre, d'herbe, de plantes épaisses et hautes qui assourdissent les pas des bêtes, dans un silence morne où cliquette le bruit des armes battant les flancs des montures, des longs fusils où la lumière éclate en reflets de cuivre, dont brillent les damasquinures.

Le ciel, où les nuées s'amoncellent, obscur-

cissant l'atmosphère où flotte une buée lourde, est rouge à l'horizon, pareil à un brasier immense, flamboyant au loin, sur les maisons incendiées de flammes pourpres, les logis minuscules, semble-t-il, et les minarets carrés au sommet desquels des grues immobiles, endormies sur une seule patte, découpent leurs hiératiques silhouettes.

Des marabouts, en dômes éclatants d'une blancheur de chaux vive, surgissent dans la campagne avoisinant la ville. — Les bords du firmament de flammes se violacent mêlés à la noirceur des nuages pesants de pluie ou de grêle qui tomberont bientôt, inonderont le paysage immense.

— Arriverons-nous avant le déluge? — dit Marthe.

Sa voix douce et lente sort des voiles où, pareille aux femmes du pays, se noient ses traits fins de Parisienne menue, travestie en Bédouine par le caprice de son compagnon, revêtu d'étoffes voyantes, Robert Entoc, drapé majestueusement dans une robe ample de soie violette que recouvrent deux burnous, l'un de laine rose et l'autre d'une éclatante blancheur; autour de sa tête s'enroule un turban orangé, pareil à celui du caïd, chef de l'escorte.

— Peut-être, amie, mon adorée. Tu sembles triste, ce soir, et, pourtant, quel spectacle

pour nos yeux habitués aux rues nivelées, aux routes étroites, bordées de haies règulières ! Regarde, mon aimée, ces plaines immenses, ces tapis de fleurs blanches infinis sous le ciel noir et ces violets, cette pourpre étincelante là-haut, là-bas, sur les maisons blanches.

— Non, Robert, ce n'est point ce que tu peux penser qui m'attriste ; mais je suis lasse un peu de la longueur de la route, de tout ce noir du sol et du ciel au-dessus de nous, et du silence. Parle encore, afin de m'égayer un peu ; ta voix résonne dans ce désert, vibrante, et me réchauffe, car je brûle et je frissonne ici dans cette solitude où, sans toi, je serais perdue.

Elle était assise sur une mule grise, encadrée dans une selle, espèce de fauteuil de cuir rouge aux montants de bois recouverts d'étoffes rouges et vertes, frangées de houppettes de soie multicolores. Marthe Dayel, si fragile, semblait dans ce cortège d'hommes aux bras bronzés surgissant des vêtements blancs, aux visages farouches de barbares où luisaient des yeux de fauves, parmi les vieillards aux longues barbes blanches dont les traits calmes évoquaient les faces bibliques des patriarches nomades, une petite fée mignonne et frêle, emmenée par les envahisseurs après le pillage d'une ville.

Ses mains blanches, dont se rosaient les doigts onglés de nacre carnée à peine, écar-

taient les voiles d'où s'échappaient des cheveux fous, en auréole d'or fin. Entoc, auprès d'elle, semblait en vérité — avec son teint hâlé, sa barbe rousse, son front de taureau aux sourcils froncés et épais — le chef d'une tribu guerrière emportant, outre le butin d'une ville conquise, une captive patricienne, à travers des solitudes, vers ses seigneuries lointaines.

— Oh! Marthe, la liberté! sous ce climat superbe, où tout, hommes et choses, prend un tel éclat, où les fêtes sont pareilles à des ballets féeriques et guerriers! L'héroïsme de la vie de ces gens qui nous mènent me semblerait préférable cent fois à nos coutumes étriquées. Tout est beau ici; les gens drapés d'étoffes somptueuses, sur leurs chevaux parés comme les autels des basiliques, armés de cimeterres aux poignées brillantes de pierreries. J'ai rêvé souvent d'avoir le courage d'abandonner la vie civilisée, les maisons pareilles de nos villes, et d'aller vivre avec ceux-là que je sens mes proches, auxquels me lient des atavismes que j'ignore...

Longtemps encore le captureur fit résonner les sonorités cliquetantes de ses phrases emphatiques, dépeignant ses rêves de vie exotique, en termes colorés et chauds. Marthe l'écoutait, heureuse de sentir auprès d'elle la présence de ce mâle puissant, la guidant à travers des dan-

gers possibles, en ces pays qu'elle n'avait point soupçonnés. Depuis un mois que, à la suite de Robert Entoc, elle voyageait à travers des contrés ensoleillées, sa vie d'autrefois lui semblait comme un songe lointain, le pâle souvenir d'une vie antérieure qu'elle n'aurait pas réellement, humainement, vécue.

Ils avaient précipitamment quitté Verneuil, la maison des Roses, sans qu'elle se souciât presque de ceux qu'elle laissait derrière elle, de Jean, le premier qui l'avait prise et si passionnément aimée, de Marthe IIe, la petite enfant blonde toute pareille à elle-même, qui possédait les reflets de ses yeux et sa carnation de rose pâle.

Ils avaient traversé l'Espagne, s'attardant dans les villes pittoresques, se grisant des insouciantes joies rencontrées le long de leur route capricieuse. Aux courses de taureaux, à Séville, elle avait frissonné; puis, elle s'était laissé prendre à l'héroïsme pailleté de ces jeux féroces, éveillant au fond d'elle, si tendre jadis, les cruautés féminines, endormies si longtemps.

Robert s'était plu à la travestir avec les costumes des pays et des provinces qu'ils traversaient. Madrilène et Sévillane, — jupe courte aux dentelles noires, le buste pris dans un

boléro frangé de pompons de soie, — il l'avait promenée à travers les rues pittoresques et les auberges où dansent les cigarières, les matelots et les soldats en bordée.

De tout le pittoresque des paysages, des décors changeants de son aventure, dans une insouciante soif de plaisir, Marthe s'était comme grisée. Elle s'était donnée toute à Robert Entoc, ardemment passionnée de sa force, de caresses brutales, de sensualités folles, contrastant avec l'amour calme et tendre dont, autrefois, Dayel l'avait constamment entourée. Leur monotonie avait endormi sa félinité versatile soudainement surgie des limbes à l'appel du conquérant qui l'éblouissait de ses joailleries en toc.

Après la traversée rapide de l'Andalousie, ç'avait été l'enchantement de l'arrivée à Tanger la Blanche, par un jour de lumière inondant les maisons immaculées, dévalant vers la mer, et qui, de loin, semblaient des blocs de neige éclatante, pailletée de soleil, parmi les jardins aux verdures élevées, les palmiers géants et les grenadiers fleuris.

Le caprice du poète les avait entraînés à travers le Maroc, somptueux et sombre, mystérieux, où, passé la ville de blancheur, avec son quartier d'Europe aux terrasses à l'italienne et ses villas jolies et fraîches, rien et personne

— sauf d'inévitables touristes anglais, plus rares à chaque étape — ne rappelait les pays nivelés par la civilisation, le progrès monotone.

Entoc avait emmené Marthe de province en province, montant vers la ville sacrée, la capitale où résidait le Sultan mystérieux, quelconque et redouté, de désert en désert. La haute intervention du ministre des Affaires étrangères pour un collègue influent lui avait ouvert les chemins interdits aux voyageurs vulgaires, avait obtenu pour lui les honneurs dus aux grands chefs étrangers, visiteurs officiels qu'escortent les goums de Maures farouches.

Avec Entoc, elle avait contemplé les paysages nus, les aridités des plaines de sable d'or fin, où se dessèchent les aloès torréfiés et les cactus épineux, les longues plaines déroulant sous des cieux implacables d'un bleu de cobalt dur, sans un nuage, leurs perspectives d'herbes desséchées. Puis une époque d'orages était survenue, tandis qu'ils parcouraient d'infinis espaces où des fleurs d'Europe, les asphodèles blancs et mauves, les soucis d'or, épanouis parmi des fougères, formaient des nappes ondées sous les tempêtes rageuses.

Aux côtés de son amant elle avait dormi sous des tentes de cuir après les fêtes aux arrivées, les fantasias bruyantes dont les

accueillaient les cheiks splendides et les mounas — dîmes offertes aux voyageurs de marque — composées de troupeaux qu'égorgeaient et dévoraient dans les ténèbres du soir, quand monte la lune parmi le champ infini des étoiles, les cavaliers de l'escorte pittoresque.

Pendant les nuits où ils campaient, gardés par les barbares bruns, elle avait entendu, dans l'obscurité, hurler autour des fragiles abris les bandes de chacals affamés et les hyènes. Elle avait vu passer les longues files des pèlerins allant à Fez chercher la rémission de leurs péchés, roulant entre leurs doigts les grains des chapelets sculptés dans les bois odorants. — Dans les villes, ils visitaient les bazars, achetant des armes, des étoffes aux marchands accroupis sur des tapis de laines nuancées, aux yeux morts de rêveurs, toujours loin de la vie qui les entoure, indifférents à tous les incidents de la rue.

Ensemble ils se hasardaient dans les voies étroites des quartiers des vieilles villes, passaient les portes en ogives des antiques palais, au milieu des enfants nus et sales ou vêtus de courts burnous en loques, — des esclaves et des portefaix couchés ou accroupis.

Or, Marthe commençait d'être lasse de cette vie trop brûlée, de tant de choses inconnues parmi lesquelles se perdait son esprit. Sa cer-

velle d'oiseau ne lui permettait guère le remords de son abandon ni des suites possibles; elle se laissait guider, automatiquement en quelque sorte, par cet amant si fort qui l'avait prise, sans qu'elle sût bien comment, — enlevée soudain, ainsi qu'une rafale en son tourbillon emporte une bergeronnette imprudente.

Paris, Verneuil, — la maison des Roses, — ses joies de naguère passaient dans son esprit comme en un songe très ancien, des choses qu'elle ne se rappelait qu'à demi, et voilées de brume, incertaines. Puis, les voluptés que l'Amant lui prodiguait, dans ce premier mois, la laissaient après les sensations ardentes, les étreintes dont elle sortait brisée, dans une somnolence languide : elle traversait les villes et les paysages, promenée dans une suite de tableaux brillants ou sombres, où passaient des hommes de bronze vêtus de laines et de soies de nuances éblouissantes, dans le vol fou des crinières, des burnous et des turbans dénoués, ennuagés de poudre.

Et le bruit des coups de feu, les nasillements des musettes bédouines, le ronflement des guitares minuscules et des vases bouchés d'une peau tendue, le ronflement des tambourins et les sonnailles des grelots faisaient à tout cela un accompagnement d'affolante musique.

XXI

C'était au moment ou la famille d'Entoc allait quitter Verneuil, où les enfants étaient retournés au collège, qu'ils étaient partis soudain; profitant d'une absence d'un jour de Dayel et de ce que Mme Entoc avait regagné Paris, ce jour là aussi, — afin d'arranger leur maison pour le retour de son mari, la rentrée des députés à la Chambre approchant.

Quand, le soir, Jean Dayel trouva vide la maison des Roses, la petite fille toute seule, que la bonne avait couchée, il se dit, d'abord, que Marthe faisait dans le village quelque visite tardive à quelqu'une de ses protégées malades, ou bien qu'autre chose l'avait retenue qu'elle lui conterait tout à l'heure de cette voix enfantine et claire si aimée, si douce, si câline.

Puis, où était son grand ami Entoc ?

Mais, sur le piano, presque tout de suite, il aperçut la lettre de Marthe. Il la lut — comme un fou, déjà, — et une grande lueur traversa son esprit, lui montrant, d'un coup, tous les indices qu'il n'avait pas vus auparavant.

Affolé, il avait couru le pays, sans savoir au juste où s'en aller à présent qu'il était seul. A toutes les portes, il s'était arrêté, criant des mots d'insulte quand les gens questionnés le regardaient, répondant à ses divagations par des mots quelconques qu'il ne comprenait pas.

On l'avait trouvé le matin, au bord de la Seine, couché dans les joncs de la rive, sali de vase et de verdure écrasée, se lamentant sans cesse en plaintes à peine articulées, menaçant ceux qui l'approchaient et les accusant d'avoir pris Marthe, — sa femme, sa chère petite femme, — et de l'avoir emportée bien loin, dans un endroit qu'il ignorait, où il ne pourrait plus la retrouver.

Il avait à demi étranglé le paysan qui l'avait découvert embourbé et vagissant comme un animal blessé. Les autorités survenues l'avaient, d'accord avec les amis du pauvre musicien, envoyé dans une maison de fous, — en lui affirmant qu'il retrouverait sa Marthe, là-bas, où des gens allaient le conduire. Marthe n'était pas morte; elle était partie à la campagne, dans

une grande maison, avec un grand jardin, beaucoup d'air. Et, avec ces paroles d'espoir qu'il écoutait comme un petit enfant malade, il s'était laissé mener à Charenton. — « Marthe ! où est Marthe ? »

Pendant une longue année il était resté captif, avec des alternatives de colère furieuse et des périodes de douceur où, tristement, d'une voix lente et pâle, il se lamentait sans fin. Quelque temps, il avait fallu l'enfermer dans une étroite cellule ; puis, quand il fut exténué de ses colères vaines, on avait recommencé à le raisonner comme le tout petit enfant auquel on veut en faire accroire. — Souvent il parlait seul, croyant converser avec sa Marthe, la si blonde et si douce, l'adorée. Il lui redisait sa joie de vivre auprès d'elle, déroulait des projets pour l'avenir, échafaudant pour leur fillette un merveilleux roman de glorieux mariage, et de bonheur dont tous les deux, Marthe et lui, seraient cause.

Il se promenait de longues heures dans le parc immense, sans vouloir se mêler à ses compagnons d'infortune. Il écoutait la chanson des arbres et des feuilles bruissantes, aux branches reverdies. Les querelles des nids et les ramages d'oiseaux l'enchantaient, berçaient de bien-être passager sa douleur latente. Le souvenir s'effaçait en lui : restait seule l'inspira-

tion dont les harmonies le leurraient, deci, delà, de chants intérieurs.

Il demeurait des heures, dans sa chambre, après ces promenades, frappant de ses doigts un imaginaire clavier, écoutant la mélodie qu'il rêvait de produire, heureux des imaginations nées de sa folie. D'autres fois, durant des journées, il croyait exprimer toutes les pensées gracieuses qui lui venaient aux lèvres, à la frêle amie si chère ; et il chantait pour elle, comme autrefois dans leur logis de l'île, — ou, par les beaux soirs d'été, à leur campagne, dans la maison des Roses.

Alors revenait à ses lèvres la chanson préférée de Marthe, — *l'Oiseau joli*, — non telle qu'il la lui avait apprise, mais écourtée, aiguë et falote, comme un vagissement :

Dans les bois, dans ma tête,
chante l'oiseau joli,
dit que c'est la fête
demain dans le pays,
et que Marthe, ma mie,
bientôt me reviendrait,
s'en irait plus jamais.
Dans les bois, dans ma tête,
chante l'oiseau joli.

C'étaient là ses bonnes journées, mais, d'autres fois, il revivait l'heure atroce où il avait

été frappé. Alors il entrait dans des colères furibondes, où plusieurs hommes avaient peine à le maîtriser, à le garrotter pour le conduire aux salles de douche, malgré sa résistance enragée.

On lui avait mis la camisole de force.

Le médecin en chef de la maison s'était intéressé à son malade; il avait su les causes du désespoir de Jean Dayel, la navrante aventure où l'esprit de l'artiste avait sombré.

Et ce docteur s'était passionné pour l'œuvre qu'il avait entreprise : guérir cette folie d'amour, rendre à l'art le délicat musicien dont il goûtait les mélodies. Avec d'infinies précautions, des tendresses de mère guettant l'éveil d'un enfant nerveux et faible, le vieux savant guettait, chaque jour, la lueur intellectuelle d'où la raison pouvait surgir. Il avait obtenu, peu à peu, la confiance de son pensionnaire, était parvenu à redonner à son âme soûle de désespoir un calme factice, puis à le rendre lentement — par des révélations successives en rapport avec la force morale recouvrée de jour en jour — à l'humanité vraie.

L'âme de Jean Dayel — enfin — s'était éveillée au bout de quelques mois de calme sérénité, de folie douce et peuplée de rêve où chantaient de suaves harmonies, que seul il percevait, charmeuses et séduisantes, d'une séduction

irréelle à jamais perdue pour autrui, latentes, dans les limbes de son âme envolée bien loin de l'intellectuelle monotonie, parmi les lueurs chimériques et des songes de Beauté, confus.

VOILA, A PEU PRÈS, TOUT CE DONT JEAN DAYEL, SA FOLIE PASSÉE ET LA MÉMOIRE REVENUE, SE SOUVENAIT AUJOURD'HUI, DOULOUREUSEMENT.

Livre Troisième

ET LA VIE CONTINUE



LIVRE TROISIÈME

ET LA VIE CONTINUE

I

Jean Dayel, après son lent déjeuner silencieux, songeait. La mère Machet, respectueuse de son recueillement et craintive, sans doute à cause de son air froid depuis la veille, de sa manière d'éviter ses commérages de bonne femme, l'avait servi discrètement, à la muette. Il avait acheté les journaux, et il les dépliait l'un après l'autre, machinalement, en parcourant les colonnes sans arriver à rassembler ses pensées, à lire autrement que des yeux, les phrases et les mots dansant dans son cerveau des sara-

bandes folles, — « folles », il se répétait ce mot, — dénuées de sens.

Il lisait ou tâchait de lire, curieux de savoir les événements derniers, de se reprendre à la vie. Quelques phrases lui rappelaient des choses qu'il avait vues, — il y avait bien longtemps, lui semblait-il, — les périodiques phases de la vie parisienne, les mêmes et presque identiques à chaque saison, des plaisirs auxquels il avait été mêlé autrefois, des solennités théâtrales où il aurait dû jouer un rôle, — recevoir ou donner de la joie. Des noms d'anciens amis, de camarades d'art passaient devant ses yeux, escortés de louanges prestes ou d'épithètes blagueuses.

Dayel s'interrogeait. Qui donc l'avait pu remplacer à l'Opéra, cette année? Un rival, sans doute? Et puis, que lui importait, après tout! Un « écho » annonçait l'apparition d'un livre d'un copain, un jeune qu'il avait connu chansonnier obscur, signant des romances fades d'un pseudonyme. D'autres continuaient de produire leur œuvre ou le résultat de leurs besognes. Certains, parmi les nouveaux émergés, vibraient d'espoir comme il avait autrefois vibré, palpitaient à la pensée du triomphe possible, — ou de l'échec qui les jetterait pour un temps, pour toujours peut-être dans l'obscurité définitive. Lui aussi avait lutté

comme ceux-là et tant d'autres, les puissants et les arrivés, il avait ressenti ces transes, écouté battre son cœur à la veille d'une bataille, haletant d'impatience, tremblant d'espoir et de crainte devant l'alternative redoutable.

Parmi tous ceux qu'il avait connus, quelques-uns avaient gravi une marche de l'escalier pendant son absence; d'autres étaient restés en arrière, et, faibles, s'étaient laissé piétiner par les forts. Peut-être quelqu'un d'eux était-il mort : lui, il avait été fou.

*Le XX*e *Siècle*, — le journal créé par Claude Barsac, — aux nouvelles des théâtres, disait : « Le drame si impatiemment attendu du député-poète, Robert Entoc, *la Waïna*, est entré hier en répétitions à l'Odéon. C'est sans doute dans le courant du mois de novembre prochain que la première représentation aura lieu, à une date ultérieurement fixée. » Un autre journal, organe ordinaire de la vie tapageuse et galante, *le Scapin*, reproduisait, sous une autre forme, la même nouvelle, en y ajoutant des commentaires railleurs. Cela se terminait en queue de scorpion, par un jeu de mots où l'échotier spirituel accommodait le nom du musicien en manière de gouaille.

Ainsi cette œuvre, — *la Waïna*, — sur laquelle tant de nobles projets, tant de joies futures s'étaient échafaudés, quelques mois

auparavant, — c'était du bonheur déjà, ces rêves ! — d'où tant d'ambitions aussi, et si hautes, étaient nées, verrait la rampe bientôt, vaudrait à son auteur une victoire sans doute ! Et pour lui, berné, bafoué par la foule heureuse d'insulter un malheur, — matière à traditionnelle raillerie, — ce serait seulement l'occasion de se remémorer leur projet de collaboration, annoncé prématurément autrefois, et de rire aux dépens de ses meurtrissures intimes, de sa douleur avivée. C'était cette œuvre à laquelle il avait dû attacher son nom, de laquelle il attendait la gloire définitive peut-être, cette œuvre où, avant sa folie, il avait mis un peu de son âme. Et c'était encore un leurre, cet espoir. Il voyait clair à présent, comprenait le mobile de la proposition d'Entoc, la préméditation de sa trahison calculée longtemps à l'avance ; il avait fait miroiter à ses yeux la pourpre d'une collaboration avec lui, — seulement pour se rapprocher de Marthe qu'il convoitait, de l'adorée, de sa femme qu'il lui avait volée.

C'était aussi une offense nouvelle à ses yeux d'artiste, — car alors, rien, dans les flatteuses et prenantes paroles du poète, ne s'adressait au musicien ; elles allaient uniquement au mari, — au mari, l'éternellement ridicule, le cocu d'hier, d'aujourd'hui, ou de demain.

Il rejeta les journaux, furieux, sentant

monter en lui des colères folles à ces pensées. Il s'en voulait à lui-même de cette curiosité qui l'avait étreint, le forçant de chercher des souvenirs de ce qu'il avait été naguère et il s'accusa de vanité stupide. Il se reprocha d'avoir voulu de nouveau regarder la vie et s'y mêler, lui, que l'existence avait leurré au point de lui prendre, pour un temps, son âme.

« Son âme ! C'était pour qu'il souffrît encore de pires angoisses qu'elle lui était rendue ! » Ces mots qui le concernaient, ces phrases, indifférentes ou cruellement moqueuses qu'il venait de lire, dont saignait encore sa blessure soudainement rouverte, tintaient à ses oreilles comme un chant importun entendu dans la rue, un jour où l'on souffre, et que ramène le souvenir douloureux comme un accompagnement obsédant, dont on ne peut plus se défaire, à chaque fois que se ravive la souffrance mal apaisée.

Accoudé à la fenêtre où tant de fois s'était encadrée la fine silhouette de Marthe, l'aimée d'autrefois, Jean Dayel revoyait des scènes de sa longue carrière de bonheur passionné. Une à une, défilaient dans son cerveau, comme des tableaux successifs illustrant un livre, des images riantes empreintes de cette poignante mélancolie que possèdent, seules, les joies mortes.

Puisque, pendant un an, il avait déserté la vie commune, il voulait rester solitaire un temps encore, éviter les rencontres, les yeux curieux qui détailleraient furtivement sur sa figure, enfantine presque autrefois, à force de douceur, les traces de ses tortures.

On le croyait peut-être encore fou; il était un disparu, un dévoré qui n'intéressait plus que des blagueurs en quête de bons mots et de gauloiseries. Encore, pour cela fallait-il que les événements ramenassent son nom, au hasard de l'actualité passagère. Lui, autrefois attendri en songeant aux joies et aux douleurs de la foule, lui, l'amoureux, le chantre des humbles, le poète faisant à la fois l'aumône large de ses poétiques émotions et des mélodies qu'il traduisait pour elle, il haïssait maintenant cette foule dont il lui semblait voir les yeux moqueurs, avides de se rassasier de sa torture. On s'amusait sans doute de la navrante anecdote: c'était l'opinion de tous, et, pour complaire aux pullulantes gaietés du vulgaire, ils s'escrimaient de la plume, à la moindre occasion, les distributeurs de rires, de sourires et de pleurs, à travers les journaux.

Jean Dayel voyait, par ces lectures brèves, comment, à Paris, on forge au public ses opinions moutonnières et suiveuses. Il suffit du bon premier qui, bien en vue, donne le

signal, dit ce qu'il faut penser, ou plutôt de celui qui, le mieux, sait résumer les instincts de tous en sa pompeuse et basse vulgarité d'âme, pour déchaîner la bave de l'esprit, la calomnie — basse fille, lâche comme la « blague ».

Robert Entoc serait fêté non point tant à cause du talent qu'il avait déployé dans son drame que pour la publicité de son aventure, — de sa vilenie. Est-ce assez de sa « vilenie » ? De son crime d'amour. *De son crime*, simplement.

On n'en tiendrait pas rancune à Robert Entoc. Il était un symbole de la force, résumait en ses cabotinages les fourberies latentes, l'adresse d'escamoteur qu'il faut pour charmer le public. C'était son instinct de baladin qui avait rendu Entoc populaire et sa rhétorique assez curieuse pour attirer les regards, même de délicats fourvoyés aux éclats de ses bijoux orfévrés, aux facettes attirantes.

Dayel s'assit, comme jadis dans ses grandes tristesses, devant le piano que, machinalement, tantôt, comme autrefois, il avait ouvert. — Longtemps, il répandit pour lui seul, baume bienfaisant à ses pensées, des flots de mélodie, où passaient des souvenirs harmonisés que nul éditeur ne déflorerait. Revinrent en sa mémoire des vers dont il avait aimé la simplicité vraie, la

douceur modulée en strophes claires, où renaissait de l'espoir des douleurs passées, germes de joies neuves d'autant plus vives et plus aimées qu'avaient été plus intenses les défuntes tristesses.

A mesure que s'égrenaient les strophes de cette chanson d'automne, Dayel sentait revenir le calme en son cerveau lassé. C'était vrai, le mot de la vieille paysanne lors de son retour, d'une inconsciente et profonde philosophie ; toute la joie, toutes les peines étaient dans cette phrase : « Pauvre monsieur, tout finit, puis tout recommence. » Vraie aussi, la parole d'un poète provençal : « Qui chante son mal enchante. » Oui, sans le savoir, la mère Machet avait exprimé, en le synthétisant, le secret des phases successives des humanités éparses, la chute lente du temps où sombrent les tristesses, les plaisirs et les exaltations, les illusions envolées et revenues, — la vie.

Toutefois, il ne voulait plus s'aventurer dans la lutte, au moins pour le moment. Paris, les relations d'autrefois, les endroits qu'il avait jadis traversés avec Marthe, la si blonde et si frêle, tous deux rayonnant de bonheur, auréolés d'amour vrai, l'effrayaient.

Il irait pourtant chercher sa fillette, rose et blanche, au front nimbé d'or fin, aux yeux

profonds, lumineux et clairs, — la Marthe, pareille comme une miniature d'enfant au portrait de la femme, en sa mignardise frêle et blonde, en sa minuscule joliesse, à la Marthe qu'il avait aimée. Il l'aimait encore, sans oser se l'avouer, malgré sa volonté, de toute son âme, pour toutes les caresses passées, pour sa faiblesse et sa grâce d'enfant câline, cruelle inconsciemment et pardonnée. Toute sa personnalité, son âme débordante d'involontaire tendresse s'élançait vers l'Absente en un élan que Jean ne pouvait enrayer, malgré toutes les révoltes fugitives de sa dignité en lambeaux.

Avec la mignonne, il se ferait une retraite de la petite maison, — la maison des Roses. Il chanterait pour lui des mélodies qu'il ne chercherait point. A eux deux, ils seraient assez riches. Il enseignerait à la fillette à se suffire à elle-même, intellectuellement, à ne se point leurrer de mots; il lui apprendrait à aimer la Beauté, à la démêler des laideurs humaines. Il la mettrait en garde contre les illusions décevantes, — contre l'amour.

Mais tout cela, ces résolutions, il le sentait bien, ne pouvaient convenir à une âme neuve et ardente : jeune fille, Marthe pareille à l'autre Marthe, son aimée de naguère, s'éprendrait des chimériques tendresses, comme sa mère, comme lui, comme les autres, parce que — la bouche

naïve de la vieille, justement et sincèrement, dans la banalité vulgaire des mots, l'avait exprimé — « tout finit et tout recommence ».

Jean sortit, comme les jours précédents, cherchant de calmes décors, où gazouilleraient des oiseaux, où chanteraient les voix des branches secouées par la brise et faisant la basse aux frisselis cadencés des feuilles, le murmure de l'eau, les battements d'ailes des volatiles effrayés, les bruissements des insectes dans l'herbe.

Ses yeux libres de fouiller d'immenses horizons ne se pouvaient rassasier des couleurs en touches vives dont se nuançaient les lointains; les fleurs l'enchantaient, de la délicatesse de leurs corolles entr'ouvertes, en leur première floraison. Peut-être ne se rendait-il pas bien compte de ce qui se passait en lui, ne voyait-il pas que son âme, de nouveau, était avide de la vie que répudiaient ses lèvres, de la vie de nature où se retremperaient les forces de son être renouvelé, après le sommeil où avait dormi son âme demeurée inactive en une longue détresse, au lendemain des commotions premières, — éteintes les braises de la folie.

Le soir, en rentrant, assis tout seul devant la soupière fumante dont s'évadaient vers le plafond d'odorantes vapeurs chaudes, plus vivement encore que les jours précédents, il

souffrit de sa solitude, du vide de la maison des Roses. Il songeait à l'enfant, la petite pareille de l'aimée, et cherchait à se figurer les changements survenus en elle depuis un an qu'il ne l'avait pas vue.

Elle seule, de ses rires, de son babillage aux syllabes pareilles à des heurts de cristal, de ses vivacités, ferait revivre la maison, dont l'âme s'était envolée avec Marthe, l'alouette blonde, alors qu'elle était partie.

— Vous avez meilleure mine, ce soir, not' monsieur, — se hasarda à dire la mère Machet, de sa voix tremblotante de vieille paysanne habituée aux instinctives servitudes... C'est-y donc l'air de Verneuil qui vous a fait, en trois jours, si rose que, sans vos moustaches, on vous croirait un enfant Jésus ?

— Peut-être, — murmura Dayel en levant les yeux sur la bonne femme, ses yeux clairs et bleus voilés d'incertitude et comme d'une mousseline de tristesse ; — nous serons deux demain soir, à table, mère Machet.

— Ah ! — s'écria-t-elle, — vous allez chercher la...

— La petite Marthe, — s'empressa d'interrompre le musicien. Je partirai dès le matin, afin de la ramener...

— C'est du bonheur, monsieur Dayel, d'avoir une enfant dans la maison.

II

Dayel descendit de wagon, se mêlant au brouhaha des quais de la gare envahie à cette heure par la foule des employés venant de la banlieue chaque matin, par tous ceux qui, quotidiennement, vont et viennent pour leurs affaires et leurs plasirs. Sous le grand hall vitré tamisant le jour grisâtre tombé d'un ciel d'automne, des milliers de voix résonnaient en conversations bourdonnantes, parmi des piétinements, des appels, le roulement des chariots à bagages et des trains arrivant ou démarrant sur les rails luisants et polis, les strideurs des sifflets déchirant l'air, les halètements des machines crachant leur fumée noire.

Un peu troublé dans cette cohue dont il était déshabitué depuis longtemps, le musicien, après un effarement d'une minute, promenait ses regards sur ce décor — la gare Saint-Lazare

— cent fois traversé jadis, les jours où l'appelaient à Paris des répétitions, des premières, des entrevues avec des éditeurs ou des confrères.

Tant de fois, les soirs d'hiver, sous la clarté bleue des globes électriques, ils avaient passé là, Marthe appuyée sur son bras, mignonne et provocante, la tête encapuchonnée de dentelle nouée sur sa poitrine, ou friponnement coiffée d'un chapeau minuscule, enveloppée d'un long manteau de soie qui la faisait paraître plus frêle, d'une grâce d'oiselle blonde, aux yeux gemmés. — Ces soirs-là, ils se pressaient vers quelque fête, ou s'en allaient tous deux au théâtre, ou bien encore, indécis de l'emploi de leur soirée, se risquaient dans des lieux de plaisir un peu libre dans la joie des choses interdites et des convenances enfreintes.

Jean Dayel traversa les vastes salles, dans la hâte des arrivants et des partants, et se trouva sur la place du Havre, ébloui tout d'un coup et entraîné par cette renaissance que la vie, grouillante autour de lui, réveillait en son cerveau : il se souvenait clairement qu'il avait fait partie de cet être énorme, monstrueux et magnifique, Paris, l'immense ville.

Et il eut peur de se retrouver parmi tous ces gens qui souffraient et torturaient tour à tour, de peur d'être malgré lui engrené, tenté de s'agi-

ter parmi toutes ces ambitions, ces avidités, ces haines et ces tristesses. Car il redoutait, maintenant, les heurts que lui vaudrait la société des hommes, après que, durant toute une année, il avait vécu dans le rêve.

Malgré l'horreur de certains souvenirs, en écho dans sa mémoire, des premiers temps de sa folie, — alors qu'on le devait dompter, violemment, comme un fauve — il eut le regret de la paix sommeillante et de l'oubli, se sentant trop faible pour de nouvelles luttes — craintif des espérances neuves et des navrances qui en pourraient naître.

Oui, il avait peur de Paris où il faût être fort, — de la Ville, symbole de l'humanité jouisseuse et torturée, — de la Vie. Décidément, il resterait à Verneuil, avec, auprès de lui, le chant de la petite âme grandissante, Marthe II[e], éclose à peine, le bruit de l'âge de la fillette, qu'il écouterait fleurir, pour ses dernières joies.

Une crainte plus précise assaillit Dayel ; il eut peur d'être rencontré, peur des échos perfides que publierait quelque reporter en quête. Il ne voulait pas revoir ses anciens amis, anxieux à la pensée de leur étonnement, dont il s'apercevrait, de le voir libre. Il s'effrayait de la gêne que lui causeraient des regards connus autrefois, au temps d'idylle, de la raillerie, même imaginaire, qu'il lirait sur des visages

connus. La pitié surtout le révolterait, aiguillonnerait sa souffrance assoupie, évoquant les images vagues de choses estompées dans le brouillard du passé, que ces figures feraient de nouveau présentes, renouvelant son martyre.

Le fiacre descendit le boulevard : du fond de la voiture, Dayel regardait le défilé des activités matinales, sur les trottoirs larges, au bord desquels les arbres se hérissaient, rêches, à demi dénudés. Près de dix heures; sur l'asphalte, des passants affairés. Des ouvrières, fillettes habillées de rien, aux minois chiffonnés, révélant d'un détail le désir de plaire, trottins chargés de cartons ou portant au bras des chiffons dans une étoffe noire nouée des quatre coins, portefaix pliant sous une charge de caisses lourdes, petits bourgeois en courses se pressaient. A peine quelques galantins vieillis, affamés de chair fraîche ou des désœuvrés en quête de plaisir facile, indécis guetteurs, flânaient. La vie éclatait, de tous côtés, laborieuse, âpre et intense sur les visages des passants, aussi par l'aspect des maisons, pareilles à des ruches humaines, par le mouvement et le bruit, les allées et venues pressées.

Place de la Bastille, les dernières verdures persistant aux branches des arbres du boule-

vard Henri IV, rappelèrent à Dayel le paysage aimé de l'île, sa vie dans l'appartement ensoleillé des blonds cheveux de la Marthe d'autrefois. — Oh ! ces cheveux si blonds de l'adorée, et Ses yeux ! — *Jamais plus !*

D'autres souvenirs de la maison paternelle toute proche, — le paysage faubourien où il entrait, — un moment, lui furent une distraction. D'anciens épisodes de sa vie enfantine revivaient à la vue de certains coins fréquentés naguère : le pâtissier où, au sortir de l'école, fréquemment il achetait des friandises; les étalages de meubles admirés cent fois avec des yeux cupides de ce luxe étalé. Des figures aussi de marchandes, au seuil des boutiques, sous les auvents de portes cochères, étaient les mêmes, lui semblait-il, — ou si pareilles, patinées par les mêmes joies et de semblables douleurs.

Enfin, il arrivait au coin de la rue Crozatier et du carrefour populeux, encombré à cette heure de charretons surchargés ; autour des marchandes des quatre saisons se pressaient des ménagères, pareilles à des fourmis dépeçant des victuailles dont chaque insecte emporte sa part. — Et la voiture stoppa.

— « C'est le neveu Jean ! Bonjour, neveu!... » s'écria, d'une voix cassée, une grande femme maigre, osseuse, en ouvrant la porte du loge-

ment. C'était une femme sans âge, aux mains rouges et déformées par des années de besogne ménagère, les cheveux bruns, argentés par places, en bandeaux lisses bornant un front étroit, où deux rides disaient la volonté tenace; les yeux assez grands, d'un gris dur, la bouche large, aux lèvres minces, surmontée d'un nez droit renflé à la base, le menton têtu. Sur le buste plat flottait une camisole de laine grise où se carrait la taille fruste, au-dessus de longues jambes, terminées par des savates trouées aux orteils.

— Faut m'excuser, Jean, je fais mon ménage.

— Et Marthe?

— Marthe va revenir, t'inquiète pas; ce qu'elle a repris c'te petite depuis qu'elle a été malade !... Avec ça qu'elle a des idées de demoiselle, mais ça lui serait passé chez nous.

— L'oncle François va bien?

— François! Tiens, il travaille. Il n'a pas le temps, lui, de chanter sur un piano, peut-être...

Elle disait la malchance éternelle et les duretés fréquentes de la vie du peuple; les longs chômages subis dans la charpente, cette année. François Dayel était brave homme certes et bon mari; il buvait bien un coup, des fois, les samedis, à cause des camarades; mais fal-

lait voir comme elle le sermonnait. C'était une femme à poigne, d'une honnêteté rigide, instinctive. Elle ne pouvait admettre des écarts dont elle ne comprenait pas l'attrait et, dure, ne ménageait pas ce qu'elle pensait — en sa cervelle étroite d'illettrée besogneuse et rancunière — des vérités, sans indulgence pour tous ceux qui l'entouraient.

Jean parcourut des yeux les deux chambres pauvrement meublées, communiquant l'une avec l'autre, l'entrée exiguë, avec un retrait sombre, la cuisine où rougeoyait un poêle, près d'une fenêtre donnant sur une cour étroite, d'où montaient des odeurs grasses. Tout cela méticuleusement propre, mais nu, de cette nudité des logis où rien ne semble personnel aux hôtes. Des bibelots d'étalages forains, des fleurs artificielles dans des vases de verres colorés ajoutaient à la banalité triste, à l'air de misère décente.

La sonnette tinta clair et Jean — le cœur inondé d'une soudaine joie, heureux d'échapper aux regards furtifs de sa tante, curieuse sans doute de sa folie passée dont, sur son visage, elle cherchait les traces — courut ouvrir, d'un bond.

— Oh ! fit la fillette avec un joli rire de grande joie, — c'est toi, mon papa ! On m'avait dit que, peut-être, tu ne viendrais plus, il y a

longtemps... et puis que tu reviendrais. Tu vas m'emmener avec toi, et tu me promèneras encore dans les bois, où se cachent les fées, dis, père chéri ?

— C'est comme cela — ronchonna la tante — les enfants ! On les choye, on les nourrit des mois, et puis ça ne pense qu'à partir, sans dire merci.

Marthe n'écoutait pas ; elle avait posé sur la table les emplettes qu'elle rapportait, puis, assise sur les geuoux de Jean, tenait à deux mains la tête de son père, ses yeux dans les yeux de Dayel, voilés d'émotion douce.

— Oui, — disait-il, — petite Marthe.

— Et puis, tu feras chanter comme les oiseaux les grandes dents noires et blanches de ton piano.

— C'est bien ta fille, cette gosse ! — jeta la tante, — elle ne veut entendre parler que des choses qui l'amusent.

— Elle est jeune, tante Sophie, — fit Dayel.

Le pas lourd du charpentier résonna sur les marches de l'escalier ; Sophie Dayel ouvrit avant qu'il eût atteint l'étage.

Quand il fut entré :

— Ah ! le neveu est là. Eh bien, petit, je suis content qu'tu sois remis. Faut pas se faire comme ça de la bile pour des bêtises. Ils sont tous les mêmes, ces artistes, des fous !... Eh !

la ménagère, le déjeuner est-il prêt ? il fait faim, ce midi.

A table, la conversation languit. Le charpentier affectait de traiter Dayel en enfant de peu de raison et la ménagère semblait avoir à cœur de lui être désagréable, avec ses plaintes geignardes, de railler son aristocratie d'instinct, affinée encore dans la petite Marthe.

L'enfant, joyeuse, babillait par minutes, sautant d'un sujet à l'autre, d'anecdote en anecdocte comme une bergeronnette de branche en branche. — Dès que se taisait la voix de la fillette, les phrases bonhommes de François Dayel et l'aigre fausset toujours exaspéré de la tante énervaient le musicien, lui causaient une souffrance aiguë. La pauvreté du logis, la vulgarité surtout de ces parents qu'il sentait tellement étrangers à lui, à sa fille si délicate et peinée d'un rien, lui suggéraient de tristes pensées.

Jean songeait qu'elle avait dû pleurer souvent en cachette, sa petite Marthe, craintive des mots durs, des phrases grossières échangées entre les époux, les mauvais soirs de disputes. Plus d'une fois, sans doute, elle s'était vu rebuter, alors qu'elle eût voulu dire les mille choses qui bourdonnaient en sa cervelle d'enfant. Sa mère et lui avaient coutume, autrefois, de lui dire des contes qu'elle écoutait la bouche béante,

puis résumait d'un mot imagé, questionnant sur les choses qu'elle ne comprenait pas, sur les héros, les fées dont ils lui disaient les histoires.

Elle était du rêve merveilleux qu'elle s'était fait, tombée parmi des réalités navrantes, en contact subit avec les duretés de la vie, les tristesses de la pauvreté, dépaysée soudain, petite âme chimérique, — comme un pastel de marquisette d'autrefois jeté par le hasard aux promiscuités de la brocante, parmi des êtres végétatifs, en qui ne survivait d'autre instinct que celui de la vie vulgaire.

Distraitement, après le repas, Dayel écouta le charpentier pleurant misère, régla les comptes, la pension de l'enfant, sans vouloir discuter rien, dans une hâte d'en finir avec les marchandages. Il se rendit compte de la faiblesse de l'oncle, sentit bien qu'il répétait la leçon dictée par la ménagère, sa tante. De tout cela Dayel concevait, à cette heure, une grande haine pour le peuple, qu'il avait aimé sincèrement, mais dont le révoltait à présent la bassesse d'âme. — Pourquoi ? Les pauvres ont besoin d'argent. Il est plus difficile de se tenir debout à un sac vide qu'à un sac plein.

Avec Marthe, en pimpante toilette de petite fille, — elle avait voulu se faire belle, dans sa joie de partir avec son père, si tendre et si bon, — Jean descendait l'escalier obscur, aux

rampes gluantes où collaient les doigts, égarés par mégarde. Il eut le cœur serré du spectacle de cette maison pleine de cris, d'évidente misère.

Bien vite, à mesure que s'éloignait la voiture où Dayel tenait pressée contre lui la petite fille heureuse, les mélancoliques impressions de Jean s'effaçaient dans la joie de n'être plus seul, d'entendre tinter à ses oreilles des mots de caresse, d'écouter les douces paroles de la toute petite aimante.

— Oh ! papa, s'écria-t-elle soudain, tu voudras m'amener là, un jour, quand je serai plus grande ?

Elle montrait l'Opéra, endormi à cette heure, l'édifice où — lui avait-on dit — son père dirigeait, les soirs de bal, un peuple de musiciens.

— Plus tard, — fit Dayel, — mais, ma chérie, tout cela t'effrayera peut-être.

— Non ! répondit-elle, tout de suite, tandis que, d'un geste, il montrait Paris grouillant, enfiévré des heurts des ambitions et des appétits, des rêves et des désillusions, des joies dont naîtront des peines, des désespoirs irrémédiables, — Paris vivant.

III

Papa! — s'écria Marthe en battant des mains et courant vers son père dans le jardin ensoleillé, — la mère Machet m'a dit que tu dormais, alors je n'ai pas osé venir t'embrasser dès le matin. Et puis, je l'ai aidée, tu sais, la mère Machet... tu verras le déjeuner, papa...

— Vraiment, ma petite Marthe, tu es si forte que cela? Si tu veux, nous nous promènerons cet après-midi, toute la journée, pour te récompenser; nous irons dans les bois, au bord de la Seine, et tu t'en reviendras les mains pleines des fleurs que nous aurons cueillies tous les deux.

— Viens voir, papa Jean, j'ai commencé mon jardin, dans un coin où aucune fleur n'était plantée; j'y veux mettre des balsamines, et puis Linois, le jardinier, le vieux qui a une

figure si drôle, comme une vieille pomme ridée, et de tout petits yeux luisants, m'a promis de la graine de soleil, un poirier et des roses rouges. Ça ne te fait rien, père chéri, que j'ai arrangé tout cela sans te prévenir? J'étais si contente!

— Non, petite Marthe, je ne suis pas fâché. Je pensais que tu t'ennuierais peut-être, seule avec moi dans ce coin de campagne, mais je vois que tu sais te créer des plaisirs. Seulement je veux aussi que tu travailles. C'est vacances pour toi, jusqu'à demain seulement.

Marthe restait songeuse, avançant les lèvres en une moue d'enfant triste, qui n'ose réclamer contre une décision qu'elle sent formelle. Elle avait lâché la main de son père, marchait avec lui à travers les allées, les bras ballants aux plis de sa robe flottante de gros drap uni vert sombre, d'où émergeait la figure toute mince, pâle et à peine rosée, nimbée de la mousse d'or des frisons roux. Au-dessus des yeux d'émeraude claire ou de péridot, pailletés d'étincelles, la chevelure blonde, nouée en houppe, retombait en boucles encadrant ses traits de poupée mignarde et pensive.

— Alors, papa, tu me renverras encore dans une maison triste, ou dans un couvent, où je serais enfermée? Moi qui disais à la mère Machet mon grand bonheur de rester ici, dans

les fleurs, avec toi, père, avec des bêtes, le chien qui est mon ami déjà, dans les fleurs où des oiseaux chantent !

Délicieusement, Dayel écoutait la mélodie, perlée de cristallines sonorités fraîches, que versaient en lui les paroles de la fillette, chagrine une minute à la pensée de l'abandon de sa petite âme tendre, parmi des âmes étrangères, des gens qui ne sauraient pas comme lui l'aimer, comprendre ses désirs et ses caprices, auxquels elle n'oserait pas dire toutes les idées passant par sa petite tête, de peur d'être grondée.

C'était une phase nouvelle de sa vie que Dayel voyait s'ouvrir plus calme et plus douce, exempte de passion et bien vide encore, mais la désillusion serait moins prompte et atténuée : de longues années s'écouleraient encore, avant qu'il soit forcé de se séparer de Marthe, avant que, devenue jeune fille, prête au mariage, elle fût mûre pour l'amour et la douleur, les décevantes espérances et les navrantes chutes. Dayel sourit de voir si désolée la fillette, et, la soulevant à bout de bras jusqu'à la hauteur de sa figure, où, pour une minute de joie de se sentir aimé, son regard s'éclairait d'une lumière passagère :

— C'est moi, mignonne, qui t'apprendrai tout ce que doit savoir une femme, du moins



pour l'esprit; et les bonnes sœurs se chargeront de l'apprentissage de tes doigts. En nous amusant, nous deviendrons de grands savants tous les deux, et tu ne seras pas paresseuse pour me faire plaisir et devenir une petite femme. Nous ne nous quitterons que plus tard...

— Oui — dit la petite de l'air décidé d'une qui sait sa gentillesse précoce et sa puissance prochaine — quand j'aurai un amoureux; mais sois tranquille, papa, je le ferai attendre.

Dayel vit, à la façon dont étaient dites ces brèves paroles enfantines, naître chez la toute gamine les instincts de cruauté de son sexe. Déjà elle laissait poindre un plaisir aigu, né de la pensée d'une souffrance dont elle serait la cause. Il reposa l'enfant sur le sol et la regarda. Elle était jolie certes, de toute la fine beauté de sa mère, la si frêle et si blonde, qui l'avait rendu fou.

Il s'était assis dans un fauteuil d'osier sous un arbre, à la place même où, par tant de beaux soirs, Marthe, l'adorée si vite partie, s'était assise auprès de lui, au beau temps des causeries alanguies dans la paix nocturne où bruissent les feuilles, en accompagnement aux mots d'amour, murmurés à peine, aux versets passionnés qu'alternent des voix lentes.

Dans l'enfant revivaient toutes les beautés aimées, ainsi qu'en une miniature fidèle où

s'évoquait l'image. Le cœur de Dayel battit plus fort dans sa poitrine; il eut peur, une minute, de recommencer en esprit la dure montée de son calvaire d'amant, peur de la flagellation intellectuelle des souvenirs et des tristesses que faisaient plus lancinantes et plus cruelles les tableaux entrevus dans les lointains du passé, des voluptueuses heures et des caresses qu'il n'aurait jamais plus.

Il fit encore causer l'enfant, voulant s'étourdir de ses caquetages d'oiseau, sans prendre garde aux réminiscences qui l'auraient pu ramener au morne désespoir des jours écoulés dans la solitude de la maison vide, — depuis que son esprit, dans son corps las d'intense lassitude, s'était éveillé, — depuis qu'il n'était plus absent de la vie.

Et toutes ses rancœurs, toutes les songeries grises et noires se fondirent en une crainte, grandissante en son esprit à mesure que, plus avant, il pénétrait dans l'âme de la fillette et démêlait de l'écheveau touffu les embryons de ses pensées, évoquant la femme future; elle serait sans doute, elle aussi, une source de joies d'où naîtrait de la souffrance, pour d'autres hommes, qui l'aimeraient.

Peut-être l'enfantine grâce de la petite Marthe deviendrait-elle, chez la femme captivante et perverse, le point de départ de navre-

ments et de désespoirs. Il imaginait les déceptions que causeraient plus tard la beauté de sa fillette, ses yeux de pierreries pailletés d'or et ses lèvres tentatrices et trompeuses, sa svelte silhouette où mûriraient les beaux fruits de chair dont meurent parfois ceux qui y portent, trop ardemment et trop sincèrement, leurs lèvres avides d'amour.

Marthe, la petite fille aux yeux clairs où brillaient des étincelles, lui apparut une minute — si frêle, si blonde et jolie, toute pareille à sa mère, si femme déjà, qu'il ferma les yeux, sentant tournoyer en sa tête les chimères douloureuses et les souvenirs tenailleurs des âmes tendres, — l'image d'où renaîtrait — il en sentit le souffle sur son front — l'étreinte du spectre, la folie ! Heureusement, les ailes blanches d'une coiffe, encadrant un vieux visage, tremblotèrent au seuil de la maison des Roses, et la voix de la vieille servante éveilla Dayel de l'hallucination où flottaient ses regards égarés.

Avec Marthe, l'enfant rieuse, il rentra ; et tous deux, assis en face l'un de l'autre, le père et la fillette, parmi des phrases échangées, des gaîtés et des projets puérils où se plut la tendresse de l'artiste, déjeunèrent, la fenêtre ouverte toute grande sur la campagne colorée, dans le soleil de midi des beaux jours d'une fin d'été.

Toute la journée, Dayel parcourut avec sa fille des sites aimés. L'enfant s'enchantait des surprises qu'à chaque pas lui ménageait la route, des mûres noires pourprées de suc violet dont se tachaient ses doigts rosés, et des églantines cueillies aux haies du bord des chemins, et des cenelles rouges comme des bêtes à bon Dieu que becquetaient des vols, soudainement abattus parmi les épines, de passereaux avides et querelleurs, piaillant à tue-tête en s'envolant dès qu'un pas humain les effrayait.

Au long de la Seine, ils errèrent, et Marthe se réjouit de se parer des nénuphars blancs que lui cueillit Dayel, et dont, coquette, elle borda sa robe. Puis, elle s'amusa à regarder sur l'eau marcher des bestioles aux longues et fines pattes noires, ridant à peine le miroir uni où les roseaux se brisaient, reflétés aux profondeurs, parmi des frissons d'algues. Ses yeux suivirent le vol des hirondelles chasseresses, poursuivant les papillons diaprés, rasant la surface du fleuve de leurs longues ailes.

Assis sur le bord, écoutant sans en percevoir autre chose que la musique, les mélodieuses harmonies que perlait la voix de la fillette pareille à sa maman, Jean Dayel parcourait des yeux les rives où traînaient en longs rubans les nuances du couchant prochain, les collines vertes et rousses et dorées, lumineuses

par places et violetées. Les lointains gris et bleus où se mourait la lumière radieuse dans des lueurs métalliques, de cuivre, d'or et d'argent, lui apparaissaient comme un décor d'apothéose où se noyaient ses mélancolies, bercées par les chants de la fin du jour, l'hymne des branches remuées, des insectes bruissants dans les herbes froissées, de la brise entre les feuilles, de toute l'agonisante chanson des êtres et des choses, mariée à la voix claire de Marthe, — de sa petite fille, dont se détachait sur le bleu du ciel, entre les arbres, la silhouette blonde ; et dans l'onde clapotante se reflétait le portrait aux contours flous, ondoyant au gré des frissons de l'eau, Marthe II[e], pareille en miniature, plus blonde encore et plus frêle, à l'aimée qui l'avait rendu fou.

Au retour, dans le crépuscule, ils marchaient maintenant dans le silence ; Marthe un peu lasse se taisait à présent. Jean Dayel la regardait parfois, sentait monter à ses yeux les larmes de sa douleur ravivée, oubliée par moments, — pour revenir plus vive.

Un oiseau chanta, dont la voix semblait accompagner leur marche dans le soir. Dayel pensait entendre à travers cette mélodie la musique de son poème de douleur. Deux notes, à la fin des strophes du chant, revenaient les

mêmes, plus suaves et plus tristes, plus énervantes à chaque retour, — deux perles en trilles mourants où s'entendaient, pour lui seul, en affirmation désespérée, le refrain du poète : le « jamais plus », obsédant,

dont il se sentait mourir.

Des feuilles sèches, en tourbillons, s'arrêtaient parfois et retombaient dans la poussière de la route; à chacune qu'écrasait sa marche, en un bruit sec, il pensait annihiler à jamais l'une de ses joies vécues dans les beaux jours, quelque souvenir des autrefois radieux fixés dans sa mémoire, pour l'éternité de sa souffrance, l'agonie de ses espoirs envolés — dans le froid et la nuit de la solitude irrémédiable, peuplée du fantôme de l'adorée blonde — dont était veuve la maison de leur amour, — la maison des Roses.

IV

Les journaux publièrent, à cette époque, d'innombrables échos concernant le retour des deux amoureux exotiques; la jeune adultère et le député-poète étaient revenus; on les avait vus au spectacle ensemble, dans les cabarets où, fréquemment, ils dînaient en tête à tête. Et des mots couraient le boulevard, raillant le musicien délaissé.

Entoc s'était lassé de courir avec Marthe des contrées étranges, lassé aussi de traîner en longueur cet exode romanesque. A travers les déserts colorés, parmi l'archaïsme des vieilles villes d'Orient, dans les draperies pittoresques de son costume de cheik bronzé, il avait joué le chef barbare, ravisseur d'une beauté blonde; il s'était travesti à lui-même, mahométisé, entrant dans la peau du personnage qu'il

s'était créé. Ne pouvant vivre qu'en de successives incarnations, il avait été professeur, poète, bohème, puis député radical socialiste; il avait, pendant quelques années, paru mari rangé, bon père de famille. Il venait de se camper, en vedette, dans un rôle d'amoureux nomade. Mais, homme public, dans toute l'acception du mot, ne permettant à personne d'ignorer chacun de ses gestes, las d'errer loin de son public ordinaire, de se sentir hors de la portée des regards de la foule, des louanges et des blâmes où se plaisaient ses instincts de lutteur en parade, il avait ramené Marthe à Paris, sûr que tous seraient pour lui; il connaissait les badauds, heureux d'applaudir aux faiseurs de tours adroits. — Puis, il s'était rajeuni par cet enlèvement.

Pendant deux mois, il promena sa conquête à travers tous les lieux de plaisir, affichant ses amours. Mais il commençait à être fatigué de la jeune femme, dont la mélancolie perpétuelle pendant l'exil qu'il lui avait imposé l'avait charmé, d'abord, comme un signe de sa soumission caressante. Seulement, il ne pouvait s'accommoder de cette perpétuelle tendresse résignée; il n'aimait point s'attarder aux gîtes d'amour, dès qu'il en connaissait les routes, une fois cueillie la récolte d'une saison.

L'ardeur même de Marthe Dayel, ses caresses

passionnées, le sentiment qu'elle s'était livrée toute, sans arrière-pensée de se reprendre jamais, l'irritaient — comme lui créant un devoir imposé malgré lui. Impatiemment, il en supportait la charge, comptant bien la rejeter, dès qu'elle serait devenue trop lourde.

La gloriole de sa victoire sur le mari l'avait poussé à se montrer partout escorté d'une femme très jolie dont le flattait l'amour désintéressé; c'était un plaisir aussi de braver les idées reçues et de se poser, lui, député, faiseur de lois, comme un homme supérieur aux convenances vulgaires, affranchi par son talent, par la liberté de ses pensées, des honnêtetés courantes, — faites pour les humbles et les soumis.

La vanité le retenait encore auprès de sa maîtresse, mais il la connaissait trop décidément, pour y trouver le charme des premiers temps de leur amour. Elle était trop à lui sans conteste; elle n'avait plus l'attirance des choses défendues et disputées, et, pour cela, désirées plus ardemment.

Puis, Marthe était trop sincère, trop pareille à elle-même en cet amour où rien d'elle-même n'était resté secret. Elle s'était donnée à Robert Entoc tout entière, s'était livrée, corps et âme, dès les premiers jours, entraînée vers lui impérieusement, par une force inconsciente qui

l'avait prise, l'activait comme le charbon en feu meut une machine, inerte d'elle-même.

Elle sentait Entoc se détacher d'elle, elle comprenait bien que le corsaire ne l'aimait plus, ne la gardait que pour l'orgueil de leur liaison, par un embarras aussi d'en finir avec elle, après ses efforts d'autrefois pour la conquérir. — Et, pour le retenir, la malheureuse montrait une ardeur factice, presque de fille, aux plaisirs que proposait son amant, se masquait de gaîté fausse, détonnant avec sa séduction délicate; mais elle sentait parfois le masque se figer aux traits de son visage dans une crispation de tout son être révolté.

Elle s'accusait elle-même de n'être point envers lui celle qu'il aurait fallu, de ne savoir point s'élever jusqu'aux sublimités de son âme, car elle restait abusée, admirait ses tumultueux et grondants projets pour le rythme de ses phrases d'amour, aussi pour les caresses fortes dont il avait épuisé son corps nerveux de blonde frêle.

Mais elle comprit que c'était la fin, entendit sonner le glas de son amour, lorsqu'elle lut, dans les journaux, des chroniques où des moralistes spéciaux prêchaient le retour au foyer du tribun prodigue. L'un d'eux affirmait que le député socialiste n'appartenait en rien à celles

qu'il avait aimées, que la démocratie le devait revendiquer seul et qu'il fallait maudire la maîtresse qui le volait au fécond labeur, prenait le bien de tous. La femme légitime — celle qui ne compte pas, sous-entendait-il sans doute — accueillerait le fugitif revenu, pardonnerait au coupable, heureuse de recevoir au bercail, toujours ouvert pour lui, *le berger égaré*.

D'autres philosophaient sur les crédulités amoureuses, ou la traitaient — elle, trop candide et confiante — comme l'intrigante qui séduit les hommes, les entraîne aux dangereuses folies. — Ainsi, elle que Robert Entoc avait, durant des mois, attirée, pour la conquête de qui il avait fait miroiter les plus précieux joyaux de son magasin, « c'était elle qui l'avait pris, elle qui l'avait dérobé à l'affection des siens ! » Il fallait — conseillaient-ils — la rejeter comme un vice et un amusement auxquels le tribun et poète serait coupable de sacrifier son talent.

Dans tout cela, elle retrouvait des mots, des phrases haineuses d'Entoc, le mépris qu'il lui montrait parfois, à peine déguisé, — lui en voulant de son amour trop tendre, des câlineries dont elle l'énervait. Il l'accusait d'enrayer l'inspiration, de lui ôter toute force au travail. Même un jour, il avait osé lui dire lui-même qu'elle « lui volait son génie ». Elle n'en doutait plus : ces chroniques, signées de noms de

confrères, amis d'Entoc, avaient été écrites pour préparer l'abandon, au sortir de conversations avec lui; elles étaient nées des confidences repentantes déversées par le ravageur dans des oreilles de complaisants qui seraient des intermédiaires — à la fin de l'étape à travers le caprice — entre la vie indépendante, l'amour libre d'entraves et la situation régulière, conjugale, avec ses avantages, ses commodités.

Aussi, quand Robert, dans la chambre d'hôtel où ils étaient descendus, à leur retour du Maroc, lui signifia la fin du roman, la rupture, en phrases brèves, de ces phrases auxquelles, trop émue, on ne peut répondre,

elle se mit simplement à pleurer.

Et il était parti tout d'un coup, sans rhétoriques cette fois, — tandis qu'elle fondait en larmes — en laissant cinq billets de cent francs sur un meuble.

Longtemps, — ne voulant pas rester davantage seule, lâchée, dans cet hôtel, où tout le monde semblait au courant de son aventure et même de son dénouement — la pauvre petite avait erré à travers les rues. C'était un soir brumeux de fin d'automne, au moment où le brouillard se troue des papillons brillants des réverbères entourés d'un halo violet, où la lumière factice et la nuit se mêlent, indécises. Elle marchait, parmi la joie des gens, hâtant le

pas dans la satisfaction du travail achevé, du foyer où l'on va se réchauffer frileusement, se reposer du labeur du jour jusqu'au retour de la tâche quotidienne. Les rires des grisettes joyeuses, narrant leurs plaisirs, les gaîtés jeunes qu'elle frôlait en passant faisaient contraste avec sa profonde tristesse ; tous ces bonheurs simples faisaient plus navrant son désespoir, tous ces rires jaillissant de fraîches lèvres faisaient monter à ses yeux les larmes des nostalgies.

Elle se revoyait paisiblement assise, sous l'abat-jour de la lampe haute, une broderie aux doigts, sa petite fille assise à ses pieds, jouant avec sa poupée, des riens dont l'enfant s'amusait ; et une grande envie de pleurer lui vint, qu'elle retint par honte d'être vue, de laisser entrevoir aux indifférents, — à tous ceux qui s'en allaient vers ces joies, qu'elle avait perdues pour l'Autre, *le Ravageur*, *le Gueux*, — sa douleur profonde, une peine qui l'angoissait, lui étreignait la gorge. Enfin, après être entrée dans un petit restaurant, dont l'avait tentée la salle à peu près vide, sans être arrivée à pouvoir manger quoi que ce fût, la pauvrette alla se coucher — non pas dormir, mais pleurer, — dans une froide chambre de hasard, louée pour la nuit.

V

Marthe Dayel ne voulut pas s'arrêter dans l'incertitude d'un avenir douteux. Elle n'était point de celles qui tombent de mains en mains, qu'une première erreur entraîne et qui se vendent à des amants successifs. Elle sentait trop vivement, d'autre part, quelle avait été sa faute envers Dayel, l'amant, le mari tant aimé autrefois, pour tenter de le reprendre, de lui demander pardon, de le séduire à force de caresses. Il eût fallu qu'elle s'humiliât devant lui, et sa fierté — malgré toute la gravité de l'offense qu'elle lui avait faite — se révoltait à cette pensée. Il la mépriserait trop, même s'il consentait à la recevoir, à la garder auprès de lui. — « Et puis non ! » Ce n'était pas possible : il avait été fou, à cause d'elle, et sa présence pourrait troubler à nouveau son âme encore débile.

Certes, Marthe connaissait assez Dayel, pour ne pas douter, par instants, de la possibilité d'une réconciliation, de l'hospitalité du moins que, sûrement, il lui eût accordée ; mais une infranchissable barrière se dressait entre elle et lui, faite de leurs deux orgueils, de leurs douleurs ennemies désormais, irrémédiablement. — Non ! C'était impossible. La faute avait été trop bruyante, trop de moqueries et de commentaires, trop de chroniques et d'échos blagueurs avaient grossi le scandale, l'avaient rendu public : quelque souffrance qu'éprouvât Jean d'être privé d'elle, le pardon demeurait impossible, bien qu'il eût désiré cette abdication de toute dignité amoureuse. — Peut-être elle-même l'aurait-elle méprisé de l'accueillir ; et, pour rien au monde, elle ne se fût offerte à la honte suprême d'un refus.

VI

Dans le quartier populeux où Marthe Dayel avait autrefois vécu, avant l'idylle, dans cette rue du Temple toujours en rumeur — ruche d'éternel travail, où passent tant d'affairés, dans un tourbillon renouvelé sans cesse de foule industrieuse — la jeune femme avait loué deux pièces, au rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur la rue. Sommairement, elle avait meublé ce logis du nécessaire strict, sa chambre et son atelier, avec des tables dans les embrasures des fenêtres, où elle exposerait ses chapeaux. — Et elle avait repris son métier de jadis, certaine de trouver dans le travail de ses doigts le pain quotidien, une distraction aussi à sa tristesse.

Dans le décor où, si longtemps, seule, et

sans ambition, elle avait mené la vie calme et travailleuse, elle oublierait peut-être ses désillusions et finirait par ne plus voir en sa mémoire que des rêves, tour à tour charmants, pittoresques ou torturants comme la réalité, dont enfin elle se serait réveillée.

Tout au long des jours, attentive, Marthe chiffonnait des rubans, les disposant gracieusement sur les chapeaux qu'elle montait, garnissait de velours et de soie, perlait de jais ou de grenaille mordorée dont la mode faisait fureur, cet hiver. Parmi les coques de satin, les chatoiements des légères étoffes, elle posait des ailes d'oiseaux, des bestioles comme prêtes à s'envoler, et qui parfois étaient à la couleur de ses pensées, soit que leurs ailes nuancées de saphir et d'émeraudes, de rubis, de rose ou de turquoise bleutée, s'accordassent avec les souvenirs qu'un rien évoquait malgré elle, soit que les perles noires lui parussent, à mesure qu'elle les fixait d'un point dans le deuil des étoffes chiffonnées, des larmes versées sur les joies mortes à jamais, un moment rappelées dans sa tête endolorie.

Lentement défilaient alors les scènes d'autrefois, et passaient — images lointaines, comme des portraits de morts aimés, — la figure douce et pensive, aux yeux rêveurs, du mari délaissé, qu'elle n'avait cessé d'aimer au fond,

et l'enfantine figure de sa petite pareille, si blonde et si douce; et leurs voix chantaient en elle, comme un rappel lointain, quand tinte le son d'une cloche aux oreilles d'un exilé.

VII

Ce jour-là, tandis que Jean Dayel, assis à son piano, laissait aller ses doigts au gré de l'inspiration, la clochette tinta, soudain, à la grille du jardin, où les arbres, à présent dénudés par la brise hivernale, tendaient leurs branches noires vers le ciel grisâtre, pareilles à des bras décharnés de mendiants clamant de froid et de détresse.

Le son résonna en écho dans la poitrine du musicien stupéfait de cet incident, inaccoutumé à cette heure, depuis qu'Elle était partie, depuis qu'avec sa fillette il s'était cloîtré dans sa maison, — aux roses défleuries.

La vieille servante entra, lui tendant une carte de visite.

— Ah ! faites entrer.

Une courte joie illumina ses yeux : tout le

monde ne l'avait donc pas oublié? Quelqu'un se souvenait du Jean Dayel d'antan, du compositeur populaire, le vibrant et passionné semeur de joie. Certes, il redoutait par-dessus tout, à présent, les rencontres d'anciens amis, les regards pitoyables qui eussent pu blesser son amour-propre d'amant et d'artiste; mais, après des mois de solitude, il apprenait ainsi qu'il comptait encore, que quelqu'un se préoccupait de lui, savait enfin la renaissance de son esprit et ne l'abandonnait point, ne le tenait pas enfin comme un lampion éteint au firmament artistique.

La mère Machet introduisit le visiteur, à l'aspect de vieux brave homme :

— Mon cher Dayel, j'espérais vous voir arriver, un beau jour, à la maison, avec de belles œuvres plein les mains, des chansons et des valses pareilles à celles d'autrefois ou plus belles encore, car vous êtes de ceux qui vont en montant... Vous ne veniez pas à moi; je viens à vous.

Le visiteur serrait les mains de Jean, puis, ayant saisi Marthe, la gosseline, sous les bras, il la soulevait jusqu'à sa vieille figure pour l'embrasser.

— Je t'ai vue pas plus grosse que le poing, mais voilà que tu deviens une jolie personne, une vraie femme...

— Il ne faut pas dire de pareilles choses à Marthe, — dit Dayel — c'est une petite fille très coquette qui pourrait vous croire, mon cher Bernard.

Le nouveau venu, grand et fort, avait une soixantaine d'années à peu près. La figure, au front large et haut, s'éclairait de deux yeux d'intelligence, deux prunelles profondes et douces, lumineuses. Les traits réguliers, empreints d'une expression de calme sérénité, étaient nobles et sympathiques.

Musicien quelconque, François Bernard avait de bonne heure renoncé à pondre des œuvres faciles, dont le désespérait le succès relatif. Ne voulant pas s'enliser en la médiocrité dont il se rendait compte, continuer à diluer en musique étriquée les inspirations qu'il rêvait grandes, sans parvenir à les exprimer, il avait renoncé à faire œuvre personnelle; mais, aimant l'art et les artistes, il profita d'un héritage pour s'établir éditeur musical, certain de continuer à vivre parmi ceux qu'il aimait, dans l'atmosphère spéciale qu'il ne pouvait se résoudre à quitter, malgré sa retraite.

Il avait apprécié Dayel pour la sincérité éparse dans ses œuvres. Il l'avait, le premier, accueilli, poussé, l'encourageant sans cesse et le prônant partout selon ses vrais mérites,

pour la poésie simple dont étaient imprégnées ses compositions, la grâce et la fougue unies de ses rythmes, originaux souvent, dès que le musicien s'envolait hors de la production courante où la nécessité l'avait un moment parqué.

— Va jouer au jardin, ma petite Marthe.

L'enfant partie, Dayel osa demander à son éditeur des nouvelles de Paris, des camarades, en évitant tout ressouvenir de ses mauvaises heures. Et le bonhomme chercha à réveiller l'orgueil artistique endormi, suscita l'émulation du musicien, en lui présentant les progrès de ses rivaux, leur marche en avant dans la bataille parisienne. — Il rappelait à Dayel les succès d'autrefois, les chaudes acclamations du premier soir où, à l'Opéra, parmi les paillettes et les dorures, les chatoiements des couleurs et les tintinnabulants grelots, il avait conduit le bal.

Jean s'était réveillé, en effet, à ses paroles, mais d'autres souvenirs parallèles l'avaient assailli qu'il ne put contenir. Il déversa dans le cœur de son vieil ami, celui pour lequel il n'avait cessé d'être présent, de compter parmi les artistes, toutes ses rancœurs — son infini désespoir d'être seul, depuis qu'Elle était partie. Il dit tout, son impuissance à la vengeance et sa folie, ses souffrances d'oiseau désaccouplé,

ses nostalgies de lâcheté amoureuse, qui l'entraînaient encore, faisaient crier sa chair à l'appel de la chair blonde dont il ne pouvait affranchir son souvenir sensuel — son âme dépareillée aussi, incomplète depuis que Marthe était partie.

Il dit sa haine contre l'ami traître, sa désillusion navrée de l'affection déçue. Il dit comment il avait, en son malheur, pénétré la fausseté des hommes, la vanité des amours sincères, si soudainement bouleversées par l'apparition d'un cabotin de passion, l'éblouissement de ses fausses pierreries.

Bernard le consolait, lui prêchant l'oubli :

— Mon cher ami, il faut puiser dans l'effort nouveau le courage d'édifier votre œuvre en Beauté, de refaire votre vie. Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas rester à l'écart. Il faut reprendre part à l'existence, le plus possible, si vous ne voulez, en ce volontaire exil, être emporté de nouveau dans la folie, roulé, meurtri par la vie dont on ne s'affranchit pas ainsi, malgré elle. La vie parisienne — continuait le brave homme — c'est-à-dire tous ceux qui la composent, n'admettent pas qu'on les répudie.

Puis l'éditeur, en chaudes paroles, rappela à Dayel qu'il se devait d'édifier l'existence de sa petite Marthe, de duveter son avenir de tout le bien-être dont il la pouvait entourer.

Bref, il demanda au musicien une suite de danses, qu'il publierait, aussitôt terminées. Car il fallait que Jean Dayel rentrât dans la bataille avec des œuvres inédites, inaugurant ainsi une nouvelle existence.

Et le soir, au dîner, l'excellent homme fit causer la fillette; il égaya Dayel par des anecdotes parisiennes que l'ermite ignorait. Il dit les derniers surnoms épinglés dans le monde théâtral : *Dinah Samuel*, l'illustre comédienne dont l'haleine rancit en vieillissant, *la Présidente des Odeurs dramatiques;* Mlle ***, la grosse cantatrice : *Tanagra double*; — Dayel sourit et dit :

« Je ne lis plus les journaux, tant j'ai peur d'y trouver mon nom. »

VIII

Cette visite cordiale réconforta Jean Dayel, en le replaçant dans l'atmosphère où, fatalement, il devait vivre. De se remettre au travail, de chercher à fixer en phrases harmoniques toutes les inspirations nées des choses qu'il aimait — du chant des feuilles, des babils d'oiseaux et d'enfants, de la musique de l'eau bruissante entre les herbes, des couleurs en accord avec les mélodies de la vie, de l'amour des choses et des êtres, — il se sentait renaître. Tout son esprit vibrait à nouveau du bonheur indicible d'enfanter le plaisir des autres dans sa douleur personnelle.

Il commença de revivre en réalité, de se reprendre à la lutte, d'autant que d'autres éditeurs le vinrent solliciter. Il dut recommencer à donner des romances, des marches, à noter

les vibrations vivantes encore en sa mémoire. Et, peut-être, ce fut là le salut.

On avait appris son retour à l'activité. Des amis revinrent. On oublie facilement ceux qui ont cessé de se montrer, arrêtés aux fossés du chemin, devenus pour un temps négligeables : mais les amis resurgissent, aux premiers événements favorables, quand le ciel s'éclaire, au retour du soleil.

Des collaborations projetées furent remises en œuvre; Dayel jouissait d'une notoriété suffisante, avant son malheur et sa folie, pour qu'il fût impossible que, à sa réapparition, des directeurs, des marchands — tous ceux qui vivent des productions des artistes — ne vinssent frapper à sa porte, dans l'espoir d'un succès à obtenir. Le mouvement fatal s'accentua d'autant plus que tous espéraient une vogue factice, des bénéfices accrus, car, après tout, le scandale faisait au nom de Dayel une incessante réclame, dont les intermédiaires profiteraient. Sûrement, tout ce qu'il ferait se vendrait, serait enlevé, grâce à cette badauderie parisienne, — après une telle réclame.

Jamais, d'ailleurs, Jean Dayel n'obtint de succès plus mérité. Aux dons de nature qui naguère lui avaient valu sa popularité, s'étaient jointes des aspirations d'une source plus haute. De la douleur passionnée, les échos de son

amour déçu, de ses tortures, traversaient, par moments, les plus entraînantes compositions du musicien retour d'exil, jetant, dans la joïe résonnante des valses, de lointains appels nostalgiques, des cris auxquels succédaient des cascades ironiques de rire fou. Dans tout cela, passaient des mélancolies, des impressions d'automne où, dans les feuilles à demi mortes, gazouillent des oiseaux, sifflent les merles moqueurs : dans tout cela, des alternatives de soudaine, d'éclatante lumière, de crépuscule et de ténèbres ; puis comme l'appel de l'aurore — une aurore qui semblait ne jamais venir.

Souvent, à présent, Jean Dayel devait aller à Paris, et il n'en éprouvait plus les mêmes révoltes. Mais chaque décor, déjà vu au temps de son bonheur, le faisait tomber en mélancolie. Il avait tenté de distraire ses sens, de les tromper à l'aide de ressemblances vagues ; mais ces tentatives ne faisaient qu'aviver en lui les plaies rouvertes du souvenir des tendresses perdues. — Oui, les vénales amours des passagères blondes dont les yeux, le nimbe d'or avaient, une minute, aidé à l'illusion voulue, l'avaient déçu cruellement. Et, dans la lassitude épuisée des lendemains, il sentait comme un remords des infidélités faites à son rêve — demeuré intact en son cerveau.

Souvent, lorsque ses affaires l'appelaient à Paris, il s'était attardé à rôder dans les rues, où il s'était, autrefois, promené avec Marthe. — La tristesse de novembre, la brume du soir voilant ces coins de Paris, qui faisaient partie du décor de son amour en lambeaux, endeuillé, semblaient accorder leur aspect hivernal avec sa peine intérieure. Notre-Dame, la Cathédrale, ne brillait plus des éclats du soleil dans les verrières; la pluie lentement dégouttait des gueules des guivres fantastiques, des bouches grimaçantes, des faces humaines aux hideuses contorsions. Les gouttelettes tintaient en s'écrasant sur les pavés humides et noirs des rues, chantant à ses oreilles une chanson lente et monotone, lugubre accompagnement à ses pensées, une à une présentes, puis effacées, fondues dans les successifs tableaux remémorés, comme chaque goutte, sur la pierre, efface l'autre.

Rue d'Arcole, et le long du marché aux Oiseaux, entre les catalpas aux branches bizarrement noueuses et tordues, — de rares passants. Le bitume se tachait des larges taches brunes des feuilles mortes, les feuilles qui, par les beaux jours, ombrageaient les cages amoncelées, pleines de gazouillis, — les brochettes de bengalis entassés, pareils à de mouvantes pierreries, les oiseaux apprivoisés, sur leurs perchoirs de bois blanc, les groupes de curieux, d'ache-

teurs et de marchands autour de ces gaîtés, dans une claire atmosphère de bien-être simple, parmi l'enchantement des rires extasiés des fillettes, devant les oiseaux mignards. — Les branches dénudées dépassant les murs de l'Hôtel-Dieu, à la place où, pour la première fois, il avait parlé à Marthe, se dressaient, comme menaçantes à présent, par-dessus la balustrade.

Il avait appris par des échos, par les chroniques scandaleuses, la rupture de Marthe avec Robert Entoc, les efforts tentés par les amis du député — et leurs entreprises — pour le réconcilier avec sa femme abandonnée, le rendre à son foyer, repentant, par lassitude. Il savait, — par un journal lu par hasard, un matin, — le sort de Marthe. Un reporter diligent l'avait reconnue sans doute, en la rencontrant, et il racontait le dénouement de l'aventure. Jean Dayel pensait à la misère probable de sa Marthe tant aimée, la si blonde et si douce, en qui il avait mis la moitié de lui-même, — dont il restait pour toujours dépareillé.

Pendant de longues soirées, il rôda, à la nuit tombée, dans les rues avoisinant le logis de Marthe. Bien des fois, après des journées de courses à travers la ville, ses pas, inconsciemment, l'avaient conduit vers la rue populeuse, dans le gazouillement du retour des ouvrières, encombrant les devantures des marchands de

rubans et des libraires, achetant le journal du soir, puis s'égrenant une à une, comme s'en vont des moinelles emportant chacune un brin d'une grosse mie de pain trouvée sur la route.

Il s'était approché parfois jusqu'à pouvoir lire sur les vitres le nom de jeune fille de Marthe — qu'elle avait repris par une délicatesse dont il lui sut gré. Les gens, à le voir passer et repasser, avec des précautions craintives, avaient dû le croire un amoureux timide qui redoute d'être vu, de fâcher l'objet de son affection par une démarche indiscrète.

Peut-être, quelque commère voisine avait-elle remarqué cette furtive surveillance, ces regards avides d'apercevoir, entre les chapeaux étalés, la frêle silhouette noire, le cher ovale fin nimbé de frisons roux, les yeux adorés.

Peut-être avait-on parlé à Marthe de cet amoureux rôdeur, peut-être, à cause de ses allées et venues, de ses fréquents retours aux mêmes heures par cette rue, l'avait-on taquinée. Il se pourrait qu'elle le vît passer un jour, qu'elle s'aperçût de son manège, que son cœur battît aussi à la pensée de son amant d'autrefois, de son mari resté l'adorateur extasié de sa joliesse blonde.

« Ah ! — songeait Jean Dayel — si sa chair pouvait entendre le cri de ma chair, l'élan de tout mon être vers elle — vers ses yeux —

pierreries de rêve ! vers sa bouche, fleur entr'ouverte, vers ses seins, vers son mystère auréolé de chaudes blondeurs. » Plusieurs fois, il fut sur le point de sonner à la porte du logis de celle dont il ne pouvait répudier le souvenir, toujours vivant et vibrant. Alors, tout à coup, surgissait en son cerveau Robert Entoc, grandi par l'hallucination, à l'aspect de gladiateur. Et, soudain, Dayel évoquait de lubriques images : sa femme, Marthe, la si frêle adorée blonde, dans les bras de l'autre. Et il se torturait de l'imaginaire spectacle des baisers dont il salissait les mystères de ce corps bien-aimé, de ce corps dont ses lèvres, irrémédiablement, étaient bannies.

Il s'enfuyait alors, affolé, comme s'il voulait fuir d'obscènes faunes qui l'auraient poursuivi. Et c'était les navrants retours à Verneuil, vers la maison des Roses, dont l'âme — malgré la présence de la petite Marthe, toute pareille, comme une minuscule statuette, à une femme — ne battait plus pour l'esseulé. Allons ! il fallait rentrer, dans la nuit et dans le chagrin, entre les arbres fantômes, jusqu'à la maison, aux murs blancs, où toutes les roses étaient mortes.

IX

Jean Dayel avait retrouvé son succès d'antan ; peut-être sa notoriété, du retentissement de son malheur, s'était accrue. Des œuvres de lui avaient une nouvelle vogue ; un bien-être plus grand en était résulté pour Marthe, la petite fille, dont la gaîté d'oiseau lui avait inspiré parfois, malgré sa persistante mélancolie, des mélodies gracieuses et fraîches, d'une inspiration ingénue.

Deux partitions, — l'une ancienne, d'opérette, — l'autre, d'un ballet pantomime, achevée depuis sa guérison et son retour à Verneuil, faisaient de Jean Dayel un homme en vue, une célébrité estimée, de second plan. Il était de ceux dont le talent très personnel, sincérité, trouvailles heureuses spontanées, plutôt que science, ne portent point trop ombrage ; sans

ombrage, sans discuter âprement la valeur de ses œuvres, on se laissait prendre au charme qui s'exhalait d'elles.

Malgré son aversion des premiers mois pour la société dont il avait souffert — pour les confrères surtout et tous les figurants du monde artificiel où il avait naguère vécu, qu'il avait traversé avec Marthe, dans la joie rayonnante de son amour radieux, à l'aurore — il dut se mêler forcément au tourbillon parisien, se montrer à nouveau dans les milieux où le forçaient d'aller sa profession et son art.

Ainsi, la vie, lentement, avait conquis le musicien, berçait sa douleur de ses harmonies. Dayel laissait couler les jours dans la douceur endolorie des chagrins remémorés, que le temps patine de brume, efface à l'horizon intellectuel, troué deci, delà, d'une lueur de souvenir plus net. Parfois, dans le silence de l'âme triste, éclate une rumeur, un cri rappelant une douleur oubliée, et des scènes revenues aux yeux intérieurs, des mots, rappelés, sont torturants, comme un heurt à la place où s'est fermée une vieille blessure.

Dayel voulait parfois s'étourdir, cherchait en des voluptés passagères, dans l'ardeur d'une vie intense, surchauffée de travail ou de plaisir par crises, l'oubli ; puis, écœuré, il revenait au calme de la maison des Roses, aux rires de

Marthe et, pour un temps enclos en ses songeries, travaillait, laissait s'écouler ses navrances, ses clairs souvenirs heureux, s'abandonnait à l'immense joie d'épandre ses pensées, de confier son cœur tout entier aux rythmes entremêlés, d'y faire palpiter ses bonheurs défunts, des ressouvenirs de sa folie, ses regrets — son présent fait d'angoisse poignante — de se griser en des minutes d'enthousiasme musical, — de se consoler enfin, dans la calme sérénité du travail.

X

Au fond d'une baignoire, dans le brouhaha des conversations de fauteuil à fauteuil, Jean Dayel écoutait, cherchait à saisir quelque phrase se rapportant à ses pensées, les appréciations portées par les spectateurs sur Robert Entoc, les présages de succès ou les assurances de certains, annonçant un « four noir ».

Des anecdotes circulaient, sans nul doute, où son propre nom était mêlé, des historiettes comiques ou galantes, des récits des frasques antérieures du député dont le second accès de poésie dramatique encombrait les propos de Paris. Des admirateurs d'Entoc clamaient leur enchantement d'entendre tinter à leurs oreilles le riche cliquetis de ses rimes, le chatoiement des épithètes sonores. D'autres blaguaient sa fugue amoureuse, commençaient de déboulonner

l'idole, dont leur apparaissait, — sous le clinquant de ses mots à reflets, — le vide.

De tout cela, Dayel n'entendait, ne percevait rien qu'un bourdonnement vague, d'où surgissait, à ses oreilles attentives, le mot synthétique de l'œuvre et du poète en même temps, le propre nom de l'auteur, comme un refrain au chœur des louanges et des critiques : « Entoc !... Entoc !... Entoc !... » *La Waïna*, sans musique, serait tout à l'heure représentée pour la première fois devant le public, et l'Odéon était en fête de cet événement, quasi-officiel.

Peut-être cette pièce attendue, le scandale déchaîné par Robert Entoc, le bruit fait autour de lui à cette occasion, désenguignonnerait le second Théâtre-Français. La salle, peuplée d'élégances, où se pressaient tous ceux qui « n'en manquent pas une »; puis, au parterre, des jeunes gens, étudiants avides de belles paroles, heureux d'assister à cette solennité artistique. Ils admiraient le poète parlementaire, pour les légendes qu'évoquaient sa stature de corsaire normand, sa barbe rousse et ses yeux de fille.

Dayel était venu là, obéissant à une force inconsciente agissant au fond de lui-même sans qu'il y pût résister. Quelque chose de lui était resté attaché à ce titre, *la Waïna*, à cette œuvre qu'il avait aimée de tout ce qu'y avait ajouté

son personnel effort au temps où il travaillait à traduire en rythmes sa pensée unie à celle du poète, où, dans un élan passionné de toute son âme artiste, il incarnait en lui-même et donnait une forme précise, selon la beauté qu'il rêvait, à ces héros devenus siens, autant pour le moins qu'ils appartenaient à leur primitif créateur, à l'imagination du poète. Dayel se disait aussi, malgré qu'il voulût chasser l'importunité de cette pensée, qu'il se pouvait qu'elle fût venue : et leurs âmes — l'une et l'autre désabusées du mirage qu'avaient fait naître en eux les rutilances de l'ami traître, — déçues toutes les deux, en même temps, écouteraient se résumer véridiquement, — à travers le brouhaha des éloges et des blâmes, dans les syllabes sonores où se peignait toute la personnalité du prestigieux illusionniste de la pensée, — le verdict : « Entoc ! Entoc !... »

A la fin du troisième acte, après le baisser du rideau sur une tirade de vers colorés, aux rythmes capricieux et brisés de rimes imprévues habilement entre-croisées, le public s'était prononcé. Des centaines de mains avaient battu. Le clinquant, un coup de plus, avait séduit les spectateurs; si scintillantes étaient les pierreries assemblées qu'on n'en cherchait pas les tares, que l'on n'apercevait point la

monture, tant l'assemblage en était harmonieux. Des oreilles satisfaites, l'harmonie ne parvenait point à l'âme, mais la trompait d'une émotion indéfinie, comme vous poignent des musiques tziganes, endiablées, sans qu'on les puisse traduire en rêves précis.

Le rideau baissé sur le troisième acte, tous les regards se portent, on ne sait pourquoi, curieux, admirateurs naïvement ou narquois, vers la loge présidentielle, où trône le Chef de l'État, entouré d'uniformes, où les lampes électriques mettent des scintillements d'or, accrochés aux aiguillettes, aux épaulettes des officiers, dans la pénombre du fond de loge. Un peu en avant de lui, raide en une armure de soie, Mme Félix Faure dresse la carrure de son buste, forte et le visage couperosé, flanquée de la haute et lourde silhouette de sa fille, au profil junonesque.

Il y avait encore un acte.

Les péripéties du drame, dans la splendeur des décors lumineux ou sombres, se déroulent; les acteurs clament les gloires fabuleuses des légendes hindoues, suivis en leurs moindres gestes par les yeux fiévreux de la salle.

Dayel, emporté par la chanson versifiée, palpitait d'émotion poignante, à la pensée qu'il aurait pu, — sans la cruauté des êtres et des événements, sans la fatalité désespérante

des faiblesses hideuses et des tares secrètes, hypocrites — avoir sa légitime part de ce triomphe, pour en rapporter à la bien-aimée, restée la sainte, nimbée d'amour, le mérite et la joie. Il s'enrageait à la pensée de la beauté extérieure manifestée par l'œuvre du poète, encoléré de ses propres vibrations involontaires sous le choc des rimes ensorceleuses, contrastant avec la laideur de cette âme de bateleur vil, mensongère et batailleuse pour le mensonge même qu'elle a créé.

Le quatrième acte s'acheva dans un tonnerre d'applaudissements réitérés, qui recommença, de plus belle, à la proclamation du nom de l'auteur. La foule, cependant, commence de se lever pour partir, lorsque, dans les couloirs, un remous se produit, ramenant au long des murs ceux qui, les premiers, se hâtaient de sortir, avant l'encombrement des fins de soirées. Une rumeur court de bouche en bouche ; le Président a demandé l'auteur et les principaux interprètes de la pièce, pour les féliciter.

Dayel a gagné, par hasard, une place voisine de l'entrée de la loge ouverte du Chef de l'État et, ne pouvant s'évader, il reste là, immobile, regardant se mouvoir, entre les tentures rouges, les scintillements des uniformes chamarrés, les figures.

Mme Félix Faure et Mlle Lucie Faure —

la Dauphine — sont à demi détournées; entre elles se tient un chef de bataillon d'un certain âge, très brun, malgré des fils d'argent dans sa chevelure, les moustaches relevées en pointes raides, dans un visage aux yeux gris et vagues, le nez rouge aquilin, l'attitude rèche, malgré un véritable désir de se montrer aimable. Un général, moustaches blanches retombant en lourdes virgules autour d'une bouche aux larges lèvres joviales, un élégant jeune homme en uniforme de lieutenant de hussards, expriment par des gestes rares, obséquieux dans leur rectitude, un respect de courtisans. Le Président de la République, en habit de soirée, gilet blanc, ganté de blanc, l'œil atone vitré d'un monocle, résigné — semble-t-il — à une majestueuse corvée, gonfle son cou, cherchant la pose, dans une volonté de dignité soucieuse des regards.

Un murmure passe. Par les couloirs, un cortège s'achemine vers la loge officielle. Robert Entoc plastronnant, superbe toujours et semblant à l'étroit dans le costume moderne, s'avançe donnant le bras à sa principale interprète radieuse. Derrière eux vient le directeur du théâtre, et, par couples, les pensionnaires, — cabotins et comédiennes graves et dignes, — conscients de la solennité de cette présentation, pareils en leur gourme au défilé d'une noce

bourgeoise, dont chaque membre aurait, avant la fête, pris des leçons d'un maître à danser.

L'entrevue, courte, est cordiale. — Le Président de la République, une main sur l'épaule d'Entoc, familièrement, le félicite avec la bonhomie royale d'un souverain populaire ; puis c'est le tour des autres. Chacun reçoit un mot aimable, une parole de félicitation un peu dédaigneuse. « Le Roy complimente ces messieurs et ces dames de la comédie, » murmure la voix « rosse » de Verdet, le peintre toujours gavroche.

Jean Dayel n'avait perdu aucun détail de la scène ; sans pouvoir en détourner ses yeux, il avait vu le tableau — une lithographie de supplément populaire, en son arrangement préparé de photographie en couleur. Et toute l'ironie lui apparut de la vie moderne, du rôle que jouent dans les renommées, dans la gloire, — la parade et l'intrigue, sauvant le reste, dans l'insoucieuse débandade de la valeur morale négligée, laissée au rancart comme un obstacle gêneur.

Toutes les amertumes et tous les chagrins causés par ce triomphateur, — le saltimbanque dompteur de foule, — s'évoquent en lui, et les tableaux de son bonheur d'autrefois détruit à jamais, la détresse de Marthe.

Robert Entoc, cependant, reprend sa place en tête du défilé, au bras de l'actrice radieuse.



Dayel voit venir, droit vers lui, la face brune du ravageur et il sent l'ironie de ses yeux ; alors, tout à coup, une suprême colère l'emporte — faite de toutes ses rancœurs, de ses souffrances totalisées et de sa haine subitement déchaînée en un retour de soudaine folie.

Lui — le victorieux — ne voyait rien, gonflé d'orgueil, repu de succès. Il marche hautainement, sans regarder même les gens qui l'entourent, plein de la conscience de sa célébrité, parmi l'admiration provoquée par lui, — litière à son orgueil.

Jean Dayel, debout, — blanc et noir — parmi les spectateurs entassés, les toilettes chatoyantes gemmées des parures des femmes, perd le sentiment du réel, est étreint, tout à coup, par un cauchemar étrange, impérieux.

Avant qu'un mouvement pût être perçu, lui, le torturé d'amour, le bon et doux mari dont vibrent toutes les fibres au regret de sa bien-aimée que l'autre a prise, il lève son bras armé d'un revolver ; deux détonations éclatent dans l'effrayant silence d'une seconde tragique où résonne un cri strident et profond, un cri de bête frappée à mort, puis le bruit d'une chute, un coup sourd. Au milieu du couloir, gît le grand corps d'athlète du député fameux, tombé à la renverse, inanimé.



Les yeux, à demi clos, se révulsaient sous les cils roux, et la bouche demi-ouverte gardait un rictus où de l'orgueil se mêlait à l'ultime expression de souffrance. Du front, vers la tempe droite, un mince filet rouge découlait, noyait sa pourpre dans le tapis rouge; sur le plastron blanc, des rubis sanglants perlaient...

Un moment d'affolement; le public houleux, de tous côtés, se ruait pour voir. Puis le reflux, les gardes repoussant les curieux, brutalement presque, malgré les protestations violentes, les cris des femmes apeurées. Dayel voyait, entendait tout cela, dans le rêve qu'il vivait éveillé : il percevait la galopade effarée des ouvreuses par les corridors, les pas pressés des employés du théâtre survenant ; il les voyait emporter vers la scène le cadavre déjà rigide, inerte.

Par un bizarre dédoublement de son être en son hallucination, Dayel suivait la foule, mêlé à elle, écoutant les opinions émises sur la fin du drame — de ce drame que lui, Dayel, d'un geste, avait dénoué. Son nom à lui surgissait des bouches, en face de celui de l'autre, qui avait défait sa vie. « Dayel ! Entoc ! »

Jean songeait, sans aucun remords, il avait tué, instinctivement, malgré sa douceur native. C'était trop fort aussi de le revoir — ce voleur

— acclamé, applaudi de tous. Voleur ! l'était-il moins que ceux qui dérobent, la nuit, de l'argent, des bijoux ? Lui, il avait volé Marthe — le joyau de sa vie ! Et cela rien, — pour elle, ni pour lui, ni pour leur petite fille, ne pouvait le réparer. C'est pourquoi il avait agi, tué le vilain oiseau, le coucou qui fait son nid dans le nid d'autrui ; il avait bien fait.

Cependant, la foule s'écoulait vers les portes, et il croyait entendre bruire à ses oreilles des appréciations où se continuait le songe. Dans l'escalier, on commentait les causes du crime ; le nom du meurtrier, de lui, Dayel, — le martyr devenu justicier, — courait sur toutes les lèvres, nuancé de toutes les expressions de pitié, d'approbation aussi dans un subit entraînement de l'âme collective :

— Il est fou, disait une voix, c'est l'acquittement certain.

— L'autre ? Bah ! une majestueuse crapule.

— Certes, c'en était trop, qui de nous aurait agi autrement dans les mêmes circonstances.

— C'était atroce aussi, ce spectacle, pour lui.

— Je l'ai vu, quand on l'a emmené, — faisait une voix argentine, entre les colonnes des galeries, dans un groupe. — Il est petit et châtain, avec de grands yeux bleus, où passe du rêve. Sûrement, il n'est pas méchant.

Dayel, dans son imagination vengeresse, de-

meurait accoté à l'une des colonnes latérales et regardait s'écouler la cohue des spectateurs et des spectatrices. Les groupes s'illuminaient un moment, en franchissant l'espace de clarté blafarde où rayonnait le cordon des lampes électriques. Des femmes passaient, radieuses de beauté, emmitouflées de fourrures soyeuses et de froufroutantes étoffes claires; des joyaux dans les chevelures, aux cous et aux mains, scintillaient d'étincelles multicolores, flammes luxueuses de richesse et de joie. Il vit sortir, en tête de leur escorte, le Président de la République, sa femme, sa fille ; brillèrent à ses yeux les chamarrures des uniformes. Des gens connus, politique, arts, lettres, finances, — toutes les vanités et les tares brillantes acceptées, — défilaient.

Des mots, *réels*, frappèrent soudain les oreilles du musicien, des rires, tout un brouhaha qui l'arracha brutalement à l'hallucination du crime. Il avait agi, tué le coucou, *mais dans son rêve seulement*. Ce meurtre n'était, heureusement, que dans son cerveau malade, encore et toujours douloureux.

Éveillé, il se demanda, une minute, avec l'inquiétude haletante des intérieures interrogations sincères, s'il n'était pas en train de redevenir fou comme autrefois.

La fraîcheur de la nuit, quand il fut dans la rue, le rasséréna et lui permit de se retrouver. Il haussa les épaules et se redressa, regardant les spectateurs hâtifs vers leurs voitures et des fiacres. Des couples semblaient heureux. Autour de lui rien n'était changé; tous — et tout — vivaient de même que jadis; et lui dans le tourbillon n'était qu'un atome, ballotté au gré de cette existence parisienne, engrené.

Dans cette foule, chacun avait quelque grave souci; sous des masques d'indifférence ou de sourire passaient bien des chagrins inconnus, des préoccupations impérieuses, des ambitions insoupçonnables; des tentations même, — et peut-être des remords, — de crimes hantaient ces gens; mais rien ne signalait leur bourrellement sur les visages. A eux tous ils formaient un bizarre mélange de sentiments, de sensations, de peines, de joies, d'indifférences et de scepticismes, comme en une rivière se trouvent l'eau claire, le gravier, la vase, les algues jolies, les fleurs d'eau, et tout cela forme une onde qui passe :

la Vie.

Robert Entoc sortait entouré d'amis ; chaleureusement, ils le félicitaient, l'escortaient comme pour prendre une part à son succès. Dayel entendit le clairon de sa voix accueillant des éloges. — Puis, le ravageur passa, descendit les

marches lentement, avec un air triomphant; et plusieurs, qui le condamnaient pour son crime d'amour, le trouvaient d'autant plus coupable et méprisable qu'il n'était pas châtié.

Un à un, les coupés de maître, les fiacres, s'arrêtaient au bas du perron, repartaient emportant les spectateurs; leurs lanternes colorées semaient l'obscurité de points lumineux, à travers les rues noires du vieux quartier silencieux, vers Paris ruisselant de lumière, le Paris nocturne des belles nuits d'hiver, insouciant et bruyant. Tous, émus un moment, vite repris par les mille soucis de l'existence — ses peines et ses joies — s'en allaient.

A une heure du matin, dans les rues quasi désertes, seul, Jean Dayel errait toujours, ayant comme une peur de rentrer chez lui, dans sa maison, où, avec un coucou, le malheur était entré. A quoi bon se désoler, songeait-il cependant, et se plaindre longtemps ? D'abord, il ne faut jamais se plaindre, mais être victorieux, ou en avoir l'air. Les hommes en société, comme les animaux en troupe, abandonnent les blessés. Sa mésaventure à lui, Jean Dayel ? Eh bien, quoi ? Un fait-divers, dont Paris s'occupa un instant. Chacun a sa plaie, et le gladiateur moderne, au front intelligent, sourit, même atteint mortellement.

Frère, suscite l'envie; misérable, compte sur le sarcasme et non sur la pitié. Il faut mourir, devant les mufles, de l'esprit et du mépris aux lèvres, de l'orgueil dans les yeux levés vers les étoiles.

Les étoiles ?

Une multitude d'or brillait sur sa tête, impassible, indifférente, et, aux façades des maisons, les dernières lumières s'éteignaient. Quelques heures de repos, d'armistice, — non, car il y a les comédies et les drames de l'alcôve, les voluptés cent fois recommencées et toujours décevantes, la bataille nue, — quelques heures de baiser, de sommeil, de rêve,

et Paris recommencera son bruit.

Demain, la mêlée encore, les triomphes des uns, les chutes des autres, les travaux forcés sans espérance de presque tous, la chasse à l'amour, à l'argent, au plaisir, au pouvoir, — à l'argent, mobile de tout, — des bontés, des injustices, des héroïsmes, des crapuleries, des beautés, des vices, du bien, du mal, n'importe quoi enfin,

— SOUS LE SOLEIL, QUI N'EN SAIT RIEN, LA VIE QUI CONTINUE

FIN

LE COUCOU

Livre Premier :

Livre Deuxième :

Livre Troisième :

1-12-05. — Imp. E. ARRAULT et Cie. — Tours.

FÉLICIEN CHAMPSAUR

LE COUCOU



PARIS
PIERRE DOUVILLE, ÉDITEUR
28, Rue de Trévise, 28

9e Mil

Coiee

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume

FÉLICIEN CHAMPSAUR

Dinah Samuel, mœurs de théâtre, couv. illustrée. 1 vol.

L'Ingénue. 100 dessins, tirés en deux tons, de *Maurice de Lambert*. Grand format. 1 vol.

JEAN BOSC

Le Vice Marin, confessions d'un matelot. 1 vol.

JEAN LORRAIN

Le Crime des Riches. Couverture d'*Albert Guillaume*. 1 vol.

Ellen. Couverture de *Van Welie*. 1 vol.

PAUL BRULAT

L'Aventure de Cabassou. Nombreuses illustrations et couverture en couleurs de *Widhopff*. 1 vol.

JULES HOCHE

Le Mauvais Baiser. Illustrations et couverture en couleurs de *A. Pécoud*. 1 vol.

MAURICE HUET

Sabres de Bois, Fusils de Paille !!! Roman de mœurs militaires. 1 vol.

FERNAND NIEF

Phryné la Courtisane. Illustrations en couleurs d'après les peintures de *A. Thivet*. 1 vol.

DOCTEUR DE LUSI

La Femme Moderne, son Hygiène, sa Beauté, ses Enfants. 1 vol.

37 G. de Malherbe, Imprimeur, 12, Passage des Favorites, Paris (XVe)



